



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Fig. 27526 e. 497

20 T.

PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CONFLITS INTIMES

LE CHAPITEAU ROMAN – LE BEAU RÔLE
LE CHAUFFEUR – LE GESTE DU FILS – LE SURSIS
L'EXEMPLE – LE COUVENT DÉSAFFECTÉ



PARIS

LIBRAIRIE PLON

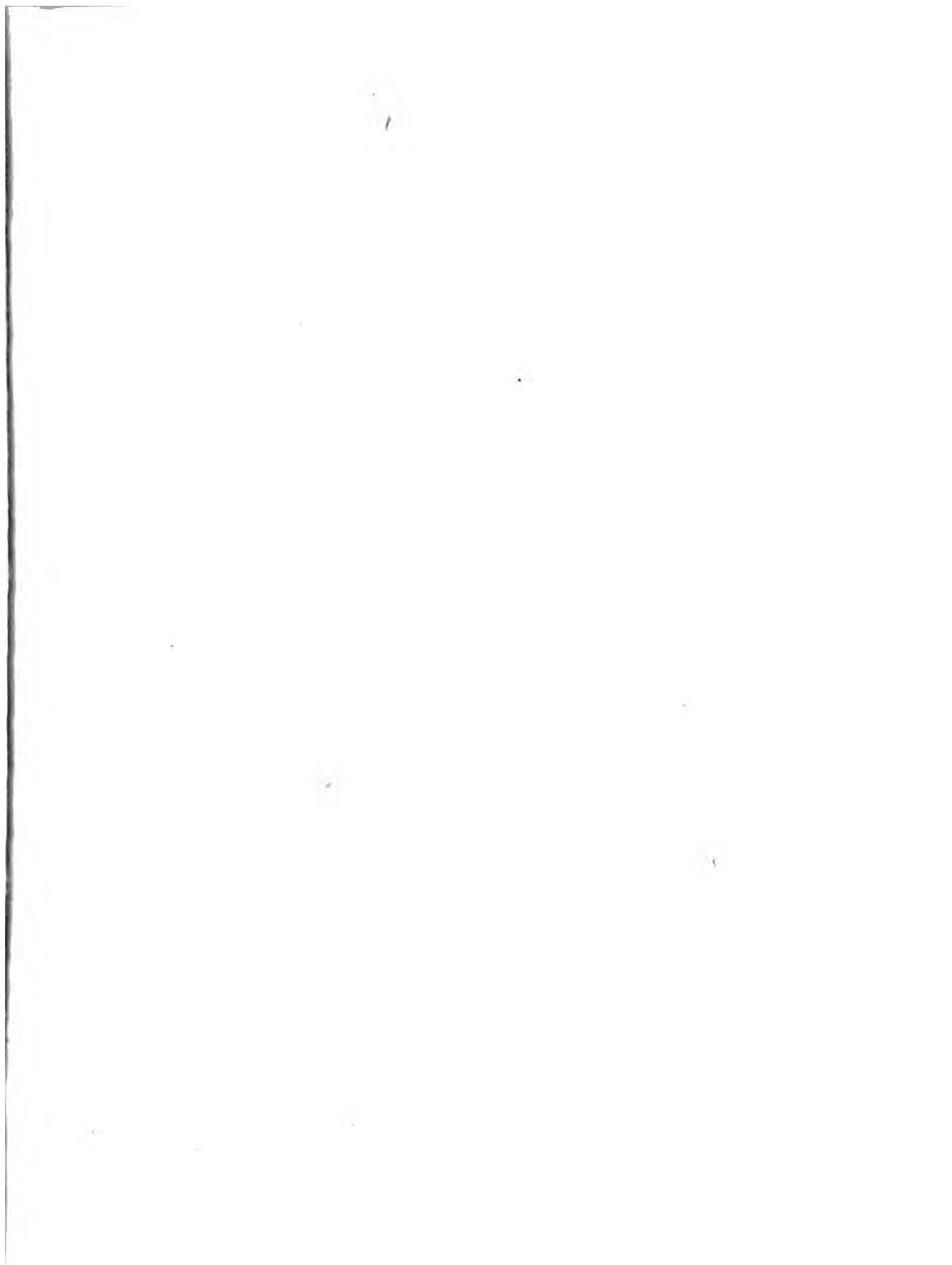
PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

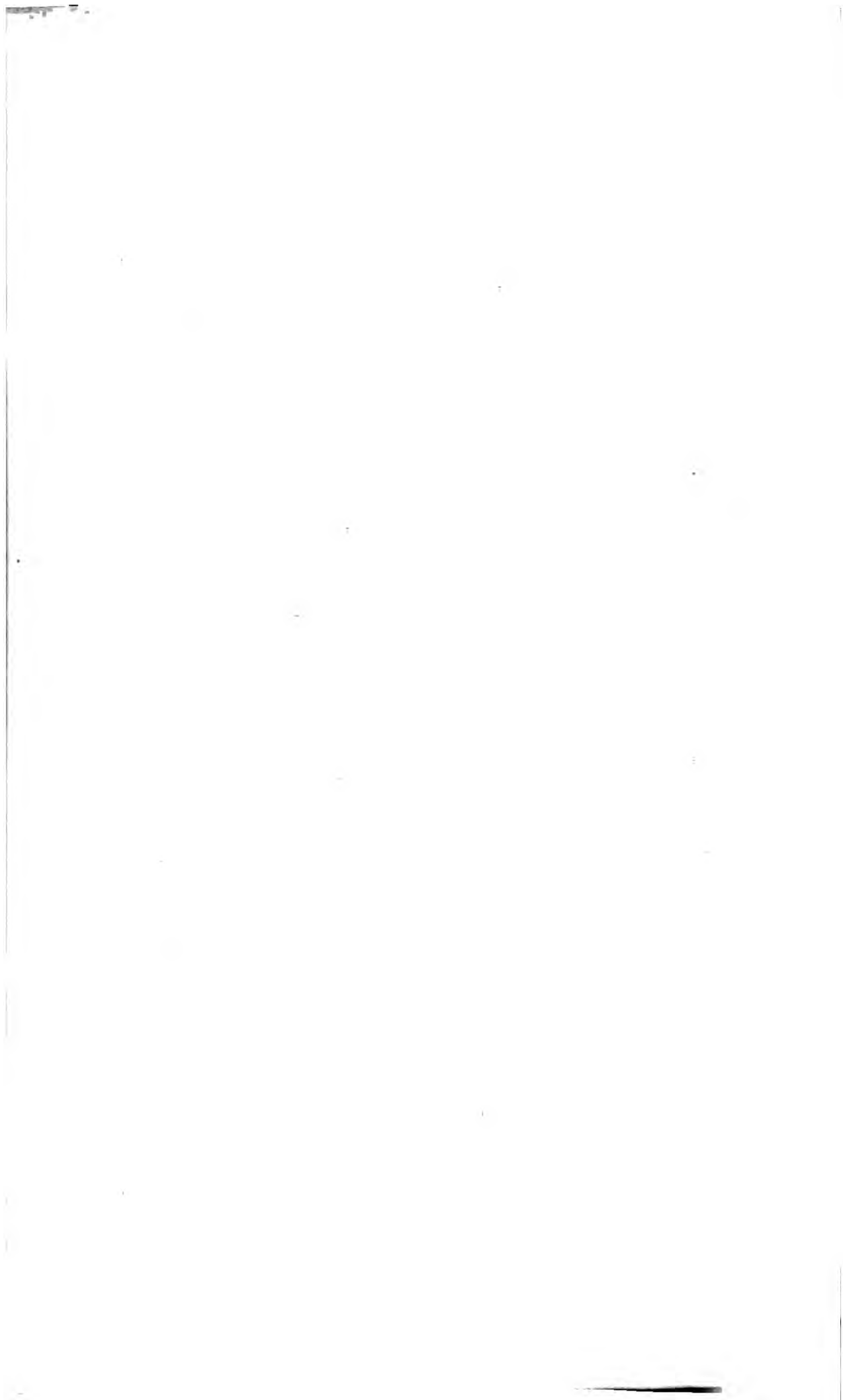
8, RUE GARANCIÈRE - 6^e

Tous droits réservés

30^e mille

Fic. 27526 e. 497





Il a été tiré de cet ouvrage :

- 10 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 10 ;*
- 50 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 11 à 60 ;*
- 150 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 61
à 210 ;*
- 300 exemplaires sur papier pur fil Lafuma, numérotés de
211 à 510.*

L'édition originale a été tirée sur papier d'alfa.

CONFLITS INTIMES

DU MÊME AUTEUR, DANS LA MÊME SÉRIE

(Ouvrages déjà parus ou en cours de réimpression)

CRITIQUE ET VOYAGES

Essais de psychologie contemporaine, 2 vol. — Études et Portraits, 3 vol. — Outre-Mer, 2 vol. — Sensations d'Italie, 1 vol. — Pages de critique et de doctrine, 2 vol. — Nouvelles pages de critique et de doctrine, 2 vol.

ROMANS

Cruelle Énigme, suivi de Profils perdus, 1 vol. — Un Crime d'amour, 1 vol. — André Cornélis, 1 vol. — Mensonges, 1 vol. — Physiologie de l'amour moderne, 1 vol. — Le Disciple, 1 vol. — Un Cœur de femme, 1 vol. — Terre promise, 1 vol. — Cosmopolis, 2 vol. — Une Idylle tragique, 1 vol. — La Duchesse bleue, 1 vol. — Le Fantôme, 1 vol. — L'Étape, 2 vol. — Un Divorce, 1 vol. — L'Émigré, 1 vol. — Le Démon de midi, 2 vol. — Le Sens de la mort, 1 vol. — Lazarine, 1 vol. — Némésis, 1 vol. — Laurence Albani, 1 vol. — L'Écuyère, 1 vol. — Un Drame dans le monde, 1 vol. — La Geôle, 1 vol. — Cœur pensif ne sait où il va, 1 vol.

En collaboration avec Gérard D'HOUVILLE, Henri DUVERNOIS, Pierre BENOIT.

Le Roman des Quatre, 1 vol.

NOUVELLES

L'Irréparable, suivi de Deuxième Amour, Céline Lacoste et de Jean Maquenem, 1 vol. — Pastels et Eaux-Fortes, 1 vol. — François Vernantes, 1 vol. — Un Saint, 1 vol. — Recomencements, 1 vol. — Voyageuses, 1 vol. — Complications sentimentales, 1 vol. — Drames de famille, 1 vol. — Un Homme d'affaires, 1 vol. — Monique, 1 vol. — L'Eau profonde, 1 vol. — Les Deux Sœurs, 1 vol. — Les Détours du cœur, 1 vol. — La Dame qui a perdu son peintre, 1 vol. — L'Envers du décor, 1 vol. — Le Justicier, 1 vol. — Anomalies, 1 vol.

POÉSIES

La Vie inquiète, Petits Poèmes, Édol, les Aveux, 1 vol. — Poésies inédites, 2 vol.

THÉÂTRE

Un Divorce (en collaboration avec M. André CURY), 1 vol. — La Bataille, *Chronique de 1910*, 1 vol. — Un Cas de conscience (en collaboration avec M. Serge BASSET), 1 vol. — Le Tribun. *Chronique de 1911*, 1 vol.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1925.

PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CONFLITS INTIMES

LE CHAPITEAU ROMAN – LE BEAU RÔLE
LE CHAUFFEUR – LE GESTE DU FILS – LE SURSIS
L'EXEMPLE – LE COUVENT DÉSAFFECTÉ



PARIS

LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE-6^e

Tous droits réservés



Copyright 1925 by Plon-Nourrit et Cie.
Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

I

LE CHAPITEAU ROMAN

A Marcel Bouteron.

I

I

— « Vous désirez trois places, monsieur?... Trois?... Vous avez de la chance. C'est justement ce qui nous reste, sur les seize du car... Votre nom?... Vous dites : M. Césaire Favreuille... Césaire par un S?... Ce n'est pas un prénom commun, vous savez... Et Favreuille?... Comme un œil?... Non?... Mais tenez. Écrivez vous-même. Vous comprenez : le patron tient à ce que la liste des voyageurs soit correcte, pour la donner aux journaux... Ici, en face des numéros 7, 8 et 9... »

L'employé tendait à son client une feuille de papier, en tête de laquelle se lisaient, en grandes lettres ornées, ces mots qui encadraient un paysage de lacs et un horizon de volcans : *Société du Tourisme Auvergnat, section de Royat*. Les murs de l'étroite boutique disparaissaient sous des photographies représentant les sites les plus pittoresques des environs de la ville d'eaux : le Puy de Dôme, le Puy de Pariou, celui de Côme, celui de Mercœur, d'autres cratères encore jadis bouillonnants de lave brûlante, puis devenus, avec les siècles, un inoffensif décor d'excursions pour les ennuyés d'une cure thermale. Et montrant ces images d'un geste emphatique, l'employé continuait de débiter son boniment, appris par cœur :

— « Vous avez choisi la plus jolie de nos tournées :

Gravenoire, d'abord, avec ses carrières de pouzzolane, La Vache, le bois de Randanne avec le château du célèbre comte de Montlosier, le lac d'Aydat ensuite, et puis Murols et son donjon, le lac Chambon au pied du Tartaret, Saint-Nectaire et son église, un chef-d'œuvre du style roman auvergnat, la vallée de la Couze enfin, Montaigut-le-Blanc et Champeix... Mais vous aurez tous ces détails dans cette brochure que notre société donne gratuitement, comme un souvenir du voyage... Nous avons aussi un album de cartes postales, représentant toutes les vues... »

Tandis que le barnum dégoisait ce discours, Césaire Favreulle, la plume en main, considérait la feuille posée devant lui, avec une expression dont finit par s'étonner le bavard, qui s'interrompit pour demander :

— « Vous ne vous sentez pas bien, monsieur? »

— « Moi? » dit Favreulle, « mais non, je me sens très bien, très bien. »

Et il se mit à tracer les lettres de son nom, le nom de sa femme, celui de sa fille Marguerite avec un tremblement de sa main qui démentait sa protestation. Il venait de rendre la feuille, de régler le prix des billets. Il dut s'effacer pour laisser le pas à deux jeunes gens, en costume de tennis, la raquette à la main. Du seuil de la porte, le premier entré demandait :

— « Il y a encore des places dans le car d'une heure et demie pour Saint-Nectaire?... »

— « Je viens de vendre les dernières, monsieur, » dit l'employé. « Mais après-demain, il y aura la même excursion, et si vous voulez... »

— « Après-demain, » fit le second des deux jeunes

gens à son compagnon « nous avons la conférence... »

Césaire Favreuille était occupé à glisser les billets dans son portefeuille. Il s'arrêta de ce geste une seconde, comme s'il hésitait à les conserver. Puis, haussant à demi les épaules, il referma définitivement la pochette et sortit en se disant :

— « Ce serait plus sage peut-être. Mais j'ai trop besoin de la voir, et seule. A la conférence, — c'est certainement de la conférence de Belgrand que ces garçons parlaient, — je l'aurais vue, mais avec lui, et sur l'estrade sans doute, de loin, tandis que je vais peut-être me trouver tout à côté d'elle... Il va être midi. Encore plus d'une heure à attendre... Pourvu qu'elle vienne... »

Ce bureau, où Césaire Favreuille venait de prendre les trois places pour la promenade à Saint-Nectaire, se trouvait dans la partie basse de Royat, à l'entrée de la route qui monte vers le village de Fontanat et le Puy de Dôme. Il logeait avec sa femme et sa fille dans un hôtel, situé au contraire à mi-hauteur, sur la pente de la colline qui fait face à Clermont, et d'où se découvre l'immense horizon verdoyant de la Limagne, fermé là-bas par les montagnes bleuâtres du Forez. Envoyé à Royat pour y soigner une lésion du cœur, Favreuille devait marcher très doucement. Les quinze minutes qu'il mit à franchir cette courte distance suffirent pour qu'il revécût en pensée la tragédie intime évoquée soudain devant lui par la simple rencontre de ces quatre syllabes : Marthe Belgrand, sur la liste des excursionnistes du car. Douze années l'en séparaient, durant lesquelles il n'avait pas revu,

une seule fois, cette enfant, aujourd'hui une jeune fille, dont il était pourtant le père, mais dans le secret, dans la faute. Il l'avait eue d'une maîtresse qui était la femme d'un de ses amis, et ce, qui rendait la trahison plus honteuse, cet ami était un des hommes supérieurs de ce temps-ci, bien connu dans le monde spécial des historiens d'art. On lui doit, entre autres ouvrages, une histoire des grandes abbayes bénédictines qui le classe, dès aujourd'hui, à côté des Anthyme Saint-Paul, des Courajod, des Lasteyrie, des André Michel, des Émile Mâle, de tous ces érudits qui nous ont révélé notre moyen âge. Chez Denys Belgrand, l'archéologue se double d'un poète à la Michelet, sous la plume de qui la science la plus minutieusement précise se pare d'une magie de style incomparable. Césaire Favreuil, lui, n'est qu'un statuaire de troisième ordre, auquel sa grosse fortune a permis d'acquérir la notoriété factice d'un amateur célèbre, grâce à des articles de complaisance. Le hasard d'une rencontre en Italie, où ils voyageaient pour leurs études et seuls, avait lié l'archéologue et le sculpteur, encore jeunes. Ils s'étaient revus à Paris et cette fois dans leurs ménages. Ils étaient tous deux mariés, ayant déjà, Belgrand un fils, Favreuil une fille. Cette intimité de leurs foyers en avait amené une autre, coupable celle-là. Par suite des circonstances de leurs destinées, les deux hommes se trouvaient avoir chacun épousé la femme qui eût convenu à l'autre. Disgracieux, lourd, mais d'une sensibilité passionnée, qui se montrait mal, Denys Belgrand s'était épris d'une frêle et fine créature, délicieuse de traits et de façons, mais légère, mais folle-

ment éprise de distractions mondaines, inintelligente et incapable de s'associer, même par la lecture, à ses sévères recherches. Orpheline de père et de mère, elle s'était laissé marier pour échapper à la surveillance tatillonne des grands-parents auxquels elle était confiée. Favreulle, lui, élégant, joli homme, beau parleur, avait, par des relations communes, obtenu la main d'une fille de vieille bourgeoisie, profondément honnête et dévouée, mais terre à terre, sans imagination, faite pour assurer à un travailleur assidu la paix d'un intérieur confortable et qui ne devait jamais rien comprendre à l'esprit de fantaisie du demi-artiste, devenu son époux, par intérêt, il faut le dire. La suite se devine. Les émouvants épisodes de ce lointain roman, terminé d'une manière si douloureuse à la fois et si énigmatique, se représentaient devant la mémoire de l'homme de cinquante-cinq ans, au souffle bref, à la démarche pesante, qui courait jadis si allégrement le long des trottoirs parisiens aux rendez-vous donnés par sa maîtresse. Il la revoyait frémissante et contenue, quand ils n'en étaient qu'à cette période de ravissement, où l'on devine que l'on aime, que l'on est aimé, et pas un mot trop tendre n'a encore été prononcé. L'aveu était venu, les débats de conscience, la faute, et presque aussitôt une de ces scènes poignantes qui sont le premier châtiment. Les rumeurs de la ville d'eaux bruissaient autour de Favreulle : appels d'automobiles, sonneries de bicyclettes, sifflements de trains en partance. Il n'entendait, par delà tant de jours, que la voix étouffée de Madeleine Belgrand lui disant, la tête sur son épaule : « Je suis enceinte », et

il s'entendait lui-même répondre, après un silence :

— « Tu ne m'as pas menti, n'est-ce pas ? »

— « Oh ! non, non ! » avait-elle répondu passionnément. « Depuis que je t'aime, je n'ai jamais été qu'à toi. »

— « Je te crois, » avait-il dit ; « alors, il faut tout quitter, partir ensemble. »

— « Tu as une fille. J'ai un fils, » avait-elle répliqué en se retirant de lui. « Nous ne pouvons pas leur faire cela. J'aurais trop de remords. Toi aussi. Nous nous verrions trop souffrir. » Et plus passionnément encore : « Mais si je reste, si... Tu m'as compris ? Tu ne me quitteras pas. Tu ne m'aimeras pas moins. Tu me pardonneras. »

Sinistre dialogue et dont la contre-partie non moins sinistre avait été la joie du candide Belgrand annonçant, quelques semaines plus tard, à ses excellents amis Favreuil ses espérances de paternité. Marthe était née. Elle avait grandi sans qu'aucun soupçon vînt même effleurer la confiance du mari trahi. Les relations des deux ménages s'étaient encore resserrées, à cause de l'amitié des trois enfants, Marguerite, Paul et Marthe, les uns pour les autres... Et puis, un coup de foudre avait jeté bas tout cet édifice de mensonges. Marthe allait avoir onze ans. Elle était tombée gravement malade, d'une pneumonie, pendant une absence de Favreuil. Une exposition où figuraient plusieurs de ses œuvres le retenait à Venise. Sa femme l'y avait accompagné. Madeleine le tenait au courant de la santé de l'enfant, par une lettre quotidienne qu'elle avait soin d'adresser poste restante. Cette prudence

avait provoqué la catastrophe. Le médecin venait de déclarer l'enfant hors de danger et d'autoriser une première sortie. Pour annoncer au vrai père cette bonne nouvelle, la mère avait, dans l'exaltation de sa joie, écrit une de ces lettres où le cœur d'une maîtresse aimante se livre tout entier. Elle avait profité, pour cela, d'une soirée où son mari était retenu au dehors par un dîner d'hommes. Elle s'était couchée en laissant cette lettre cachetée et timbrée sur son buvard resté ouvert, si recrue de fatigue après tant de jours d'inquiétude, qu'elle s'était endormie sans éteindre l'électricité. Rentré un peu avant minuit, Belgrand avait vu un filet de lumière sous la porte de la chambre de sa femme. Il avait frappé, doucement d'abord, puis un peu plus fort. Aucune réponse. Il était entré sans qu'elle se réveillât. Il avait vu l'enveloppe et lu involontairement le libellé de l'adresse. L'indication de la Poste restante l'avait d'autant plus étonné qu'ils avaient, le jour même, parlé, Madeleine et lui, de l'hôtel choisi à Venise par leurs amis absents, sur son indication. Que s'était-il passé dans son esprit? Pour le comprendre, il suffisait à Favreuille de se rappeler les confidences de sa maîtresse, après le drame. Les relations de celle-ci avec le sculpteur troublaient Belgrand depuis plusieurs mois. Chez un mari longtemps aveugle, ces poussées inattendues de soupçon s'expliquent par cet aveuglement même. Sa femme le croit abusé définitivement. Elle n'étudie plus les nuances de son caractère, et cette impression de totale sécurité l'entraîne à des étourderies dénonciatrices, dont elle ne mesure plus le danger. En voici un

exemple : quelques semaines auparavant, l'archéologue avait engagé avec un de ses confrères une polémique de presse, sur un sujet tout technique, mais auquel il attachait une extrême importance. Il s'agissait, pour employer le terme dont se servait sa naïve ferveur, de la date « angoissante » du clocher de Chartres. A peine Madeleine avait-elle jeté les yeux sur ces articles. Il la voyait, à la même date, se passionner jusqu'à la fièvre, à propos précisément d'une des statues que Favreuille allait exposer à Venise. Elle avait deviné ce froissement, trop tard. Combien d'autres avait-elle déjà provoqués et ignorés qui avaient amené Belgrand à cet état de jalousie latente que le moindre incident change en fureur ? Devant cette adresse de lettre, un pourquoi s'était aussitôt imposé à lui :

— « Poste restante ? Elle ne veut donc pas que Mme Favreuille voie cette lettre ? »

Ce soupçon l'étreignait, si douloureux, qu'il n'avait pas résisté au besoin de savoir. Il avait emporté la lettre dans sa chambre, pour y trouver la preuve terrassante du mensonge qui l'enveloppait depuis tant d'années : — « Ta petite Marthe... Ton enfant... » — Quels mots, tracés de quelle main, et adressés à qui !... Même aujourd'hui, Favreuille ne pouvait penser sans un remords à la tempête intérieure qu'avait dû traverser sa victime. Comme il arrive, il avait, durant cette coupable liaison, endormi ses scrupules en méprisant un peu la bonasserie du savant, hypnotisé sur des sujets aussi étranges à ses yeux que l'énigme de la façade de la cathédrale d'Angoulême et de son Ascension, ou que l'identité de la Reine au pied d'oie du

portail de Dijon. Mais, à de certaines heures, l'ironie s'arrête devant des gestes comme celui qu'avait eu Belgrand dans une de ces épreuves qui découvrent la vérité profonde des natures. Ce mari bafoué avait réagi trop magnanimement pour que le félon qui lui mentait depuis des années, ne cessât point d'en sourire.

— « J'ai lu cette lettre, » avait-il dit en entrant au matin dans la chambre de sa femme, et, lui tendant l'enveloppe dont la disparition épouvantait la coupable depuis son réveil : « Je vous la rends. Je n'ai pas l'intention de m'en servir et de vous faire un procès. Répondez-moi seulement. Quand vous avez été enceinte, cet homme vous a proposé de partir avec lui... C'est écrit là. Vous le lui rappelez dans cette lettre, pour le plaindre d'être loin de son enfant malade. Son offre, vous l'avez refusée. Vous êtes restée, à cause de votre fils, c'est encore écrit dans la lettre. Est-ce vrai? »

— « C'est vrai, » avait-elle répondu.

— « Et vous n'avez pas pensé qu'un jour pourrait venir où ce fils saurait votre honte?... Du moins, » avait-il ajouté, en lui coupant la parole d'un geste, « il ne la saura pas par moi. A cause de lui, je ne veux pas de scandale. Il a quatorze ans... A cet âge on comprend déjà bien des choses. Il faut, à tout prix, qu'il ignore celle-là. Voici donc ce que j'ai décidé et que vous accepterez, si, dans votre vie de mensonge, vous avez réellement gardé au cœur un peu de tendresse pour lui. Vous allez quitter la maison et emmener votre fille. Nous sommes au mois d'octobre. Sa pneu-

monie récente servira de prétexte. Vous irez au Petit Mas, » — c'était le nom d'une terre que Mme Belgrand avait héritée d'une tante, près d'Avignon. — « Moi, j'ai justement un voyage à faire en Espagne. Notre séparation semblera donc naturelle. On la croira momentanée. Je la veux définitive. Vous avez une fortune à vous. Je m'arrangerai pour que vous en gardiez la libre et pleine disposition. Ce que je vous demande, toujours au nom de notre fils, c'est que votre conduite, là-bas, ne provoque pas des commentaires qui m'obligeraient à des mesures différentes. »

Favreulle éprouvait quelque orgueil, et qui apaisait un peu les reproches de sa conscience, à se dire, qu'aimant Madeleine comme il l'aimait, il avait eu la force, lui aussi, d'accepter ce pacte, destiné à préserver l'honneur de la mère au regard du fils. Durant les treize mois qu'elle avait passés dans le Petit Mas, il ne s'était permis que des visites trop rares et trop rapides pour qu'elles fussent remarquées, et une autre catastrophe était survenue : la jeune femme emportée en quelques jours par une fièvre typhoïde, soudainement compliquée d'accidents cérébraux. Il avait su le début de cette maladie par un billet d'une écriture altérée déjà, mais qui s'efforçait d'être gai. Puis rien, que la nouvelle de la mort, apprise par deux lignes dans un journal que lui tendait sa femme, avec un regard singulier, devant lequel il eut la force de cacher son émotion. Pendant le voyage à Venise, Mme Favreulle s'était étonnée à un moment qu'aucune lettre ne leur vînt des Belgrand. Favreulle, lui, pour prévenir une inquisition dangereuse, avait inventé l'his-

toire, possible après tout, d'une crise de soupçon injustifiée chez le mari de Madeleine, et d'une explication entre eux où le jaloux lui avait manqué gravement.

— « Je n'ai pas voulu te raconter plus tôt ce désobligeant épisode, » avait-il conclu. « J'espérais que Belgrand comprendrait ses torts et m'enverrait, sinon des excuses, au moins des regrets qui nous permettraient de reprendre nos anciennes relations. »

Mme Favreulle n'avait pas insisté. Jamais depuis elle n'avait prononcé le nom des Belgrand. Que signifiait ce silence? Une illusion complète? Ou bien le parti pris d'une femme avisée qui pense : « Mon mari ment. Il a été à tout le moins léger. Mais c'est fini. Je le garde. A quoi bon des scènes inutiles? » Ce regard, en tendant le journal, prouvait une défiance qu'il fallait continuer d'endormir. Comme l'amant désespéré aurait voulu partir aussitôt pour le Petit Mas, interroger le fermier qui gardait la propriété, savoir surtout ce qu'allait devenir sa fille! Il avait dû rester à Venise, recevoir des visites, causer, plaisanter comme s'il n'avait pas eu au cœur une angoisse encore accrue par une autre nouvelle : l'enterrement de la morte avait eu lieu à Paris, et Belgrand conduisait le deuil. Le mari trahi tenait donc le pacte conclu avec la mère coupable. Il défendait sa mémoire vis-à-vis de leur fils. Ce même pacte voulait qu'il prît Marthe avec lui, maintenant qu'elle l'avait pour seul protecteur. De par la loi, il était le père. Comment allait-il traiter ce petit être, qui lui rendrait la trahison présente chaque jour, à chaque heure? Certes, il s'était montré trop

généreux dans sa rupture avec sa femme, pour jamais commettre cette lâcheté de la persécution domestique, si commune chez les marâtres qui se vengent sur une innocente créature d'un passé qu'elles haïssent. Mais les sensibilités blessées ont des réactions inconscientes qui se manifestent par des froideurs, des sévérités, des sons de voix, des gestes, et c'est, autour d'un enfant déconcerté, une atmosphère d'antipathie dans laquelle il se crispe ou s'étirole. Par quels procédés le vrai père pourrait-il se renseigner sur des façons d'être qui souvent échappent même aux témoins de l'intimité domestique? Quelques amis communs avaient bien parlé devant lui de la sauvagerie grandissante de Belgrand, sans cesse absent de Paris sous le prétexte de ses études, et, quand il rentrait, de plus en plus insociable. De la petite fille il ne savait rien. Cette incertitude sur les rapports du veuf et de l'enfant devint si obsédante que Favreuil, six mois après la mort de Madeleine, se décida au plus humiliant des espionnages : errer autour de la rue de l'Abbaye où habitaient les Belgrand, et guetter une sortie de la petite, dissimulé derrière un des arbres du jardinet qui borne la vieille église bénédictine de Saint-Germain-des-Prés. Il avait vu plusieurs fois Marthe passer, bien portante en apparence, toute blonde et fraîche dans ses vêtements de deuil, mais avec une gouvernante. Qu'en conclure, sur le point qui l'intéressait jusqu'à l'angoisse? Un jour pourtant, — ah ! quel resserrement de tout son cœur ! — elle lui était apparue au fond de la rue, conduite par Belgrand. Il les avait suivis, mais de loin rasant, les murs, honteux tout ensemble et

apaisé, devant ces deux silhouettes dont chaque geste révélait la constante sollicitude de l'homme et la confiance joyeuse de l'enfant, son enfant à lui, et il n'avait même pas le droit de l'aborder ! Marthe riait. Elle bavardait. Elle tournait son visage animé vers Belgrand, qui lui tenait la main pour traverser la place. Ils suivirent le boulevard jusqu'à la rue des Saints-Pères, au coin de laquelle ils s'arrêtèrent pour prendre l'autobus. La brutale voiture arrivait. A la manière dont Belgrand enleva l'enfant pour l'aider à monter, en la préservant du contact des autres voyageurs, le vrai père reconnut le mouvement de protection tendre qu'il aurait eu lui-même. Longtemps il regarda le lourd véhicule s'enfoncer dans l'étroite tranchée de la rue, toute baignée de brume, — c'était en octobre. — Il avait, lui, dans l'âme un peu de soleil, un soleil pâle et triste, comme celui qui perçait là-bas le brouillard. C'était un soleil tout de même. Il comprenait que sa fille n'était pas malheureuse.

Que s'était-il passé en Belgrand, pour que, sachant la vérité sur la naissance de Marthe, et, l'ayant exilée avec sa mère, il la gardât près de lui, maintenant, en la gâtant, en la chérissant ? Ces quelques moments avaient suffi pour que Favreuil en eût l'évidence. Ce retournement supposait un de ces solennels débats intérieurs où une conscience et une sensibilité s'éprouvent. L'outragé avait-il aimé Madeleine si profondément qu'il continuait de l'aimer aujourd'hui dans cette enfant qu'elle avait eue d'un autre ? S'était-il, au chevet du lit de la morte, jugé responsable en partie de l'égarement d'une femme que son involon-

taire égoïsme de savant avait fait vivre dans une atmosphère trop grave? La grâce délicieuse de la petite fille lui avait-elle pris le cœur, tout simplement? Quelle que fût l'explication, elle révélait une noblesse intime qui renouvela le secret remords de l'ami félon, et suscita en lui une soudaine émulation. Là, sur ce coin de trottoir, il se prit la main à lui-même pour se jurer de n'être pas moins généreux :

— « Je m'effacerai absolument, » se dit-il. « Je n'essayerai plus de la voir. Je ne parlerai jamais d'elle. Il ne lui arrivera rien de moi, ni directement, ni indirectement, qui puisse éveiller l'ombre d'un soupçon dans son esprit sur le drame qui a séparé son père et sa mère. Pendant leur séparation, elle a dû, intelligente comme elle est, s'étonner de toutes sortes de détails : absence sans doute de lettres du père et du frère, tristesse de la mère, langage imprudent d'un domestique, mes visites. Autant de données d'un problème qui risque de se poser plus précis et plus angoissant avec l'âge. Comment empêcher que quelque indice ne la mette sur la voie de la vérité? Du moins, je n'en fournirai aucun. Je m'en donne ma parole. »

Cette parole, il l'avait gardée douze années durant. Il n'avait pu empêcher que l'image de la petite fille marchant devant lui, conduite et protégée par un autre, ne revînt sans cesse à sa pensée, ni que des propos, tenus par des indifférents, ne l'initiassent de loin en loin à l'existence menée par Marthe. Il apprenait ainsi par bribes qu'elle suivait les cours de la Sorbonne et de l'école du Louvre, qu'elle avait passé brillamment ses examens, qu'elle servait de secrétaire

à son père, pour le consoler sans doute, il l'avait compris, de la mort de son fils, tué à la guerre. Cette révélation n'avait pas été sans émouvoir en lui une fibre de jalousie, d'autant plus qu'un signe tangible lui avait montré la profondeur de l'influence exercée par l'archéologue sur cette jeune pensée. Favreuille avait pu lire dans une revue d'art un article signé Marthe Belgrand sur les voussures historiées des sanctuaires de l'Ouest, tels que Cahors, Saint-Jouin de Marnes, Aulnay de Saintonge, Fenioux. Aride sujet à traiter pour une enfant de vingt-trois ans ! Mais une poésie émanait de ces pages qui rappelaient la manière, à la fois docte et lyrique, érudite et imaginative, de l'historien inspiré des abbayes bénédictines. Favreuille les avait lues et relues, ces pages, avec une mélancolie d'autant plus intense que sa fille Marguerite, qui lui ressemblait par les traits du visage et par la sensibilité, n'avait intellectuellement aucun de ses goûts d'artiste-amateur. Par l'esprit, elle tenait de sa mère dont la qualité maîtresse était la minutieuse entente des choses matérielles. L'antithèse entre ce bourgeoisisme et les supériorités de son autre fille lui avait fait sentir les contradictions de sa vie manquée, d'autant plus amèrement que sa santé commençait à défaillir. La lésion du cœur qu'il était venu traiter à Royat le rendait plus impressionnable encore et plus nerveux. Que de fois il s'était dit, songeant à Madeleine et à Marthe : « Ma vraie femme, celle que j'aurais dû épouser, a été la femme d'un autre, et elle est morte. Ma vraie fille, celle qui m'aurait compris, est vivante, et elle donne à un autre le nom de

père. » Aussi, quelle n'avait pas été son émotion, en rencontrant, dans la chronique locale d'un journal du pays, l'annonce d'une séance publique de l'Académie de Clermont avec une conférence de M. Denis Belgrand, correspondant de l'Institut, sur *la Décoration de quelques chapiteaux dans l'art roman auvergnat!* Marthe assisterait certainement à cette séance. S'il y allait lui-même, il la verrait. La conférence devait se tenir dans la grande salle de l'hôtel de ville, à quatre heures et demie de l'après-midi. Comment s'absenter de Royat à cette heure, sans provoquer chez sa femme une inquiétude, s'il ne la prévenait pas?... Mais, s'il lui parlait tout simplement?... Dans son état d'hyperesthésie morbide, cette seule idée lui donnait presque un spasme au cœur. Ce que pensait réellement Mme Favreuille de la rupture avec les Belgrand, il l'ignorait autant qu'à la minute où elle lui tendait le journal annonçant la mort de Madeleine. Son étrange silence d'alors sur leurs anciens amis n'eût pas continué, s'il n'eût été systématiquement voulu. Bien souvent Favreuille avait conçu le projet de les nommer, ces anciens amis, pour se rendre compte, pour savoir, et toujours il s'était tu, par crainte de toucher un point névralgique dans le cœur de cette femme qu'il n'aimait pas d'amour, mais dont le dévouement si fidèle rendait son existence tranquille, au moins dans les faits. Ce ménagement ne provenait pas seulement du désir de ne pas troubler le repos de sa compagne. Les grands émotifs comme lui ont une horreur de faire souffrir, détour singulier d'égoïsme qui joue la délicatesse. Ils appréhendent le contre-coup sur leurs

propres nerfs du chagrin qu'ils causeraient. Comment donc, ayant vu le nom de Mlle Belgrand parmi ceux des touristes du car de Saint-Nectaire, n'avait-il pas aussitôt renoncé à cette excursion? Cette possibilité de revoir sa fille, et seule, l'avait emporté sur toutes les prudences, sur tous les scrupules. Un raisonnement avait surgi aussitôt dans son esprit : « Marguerite et sa mère se rappellent une Marthe de dix ans. Elles ne la reconnaîtront pas. Marthe non plus ne les reconnaîtra pas. Marguerite était une enfant. C'est une grande jeune fille. Ma femme était brune et mince, elle est toute grise et forte. Non. Ce voisinage sur les banquettes d'une voiture chargée de seize voyageurs n'offre aucun danger, aucun... » Il marchait en se répétant cette affirmation. « Et moi aussi, j'ai tant changé! » pensa-t-il encore en apercevant dans la glace d'un magasin, à la porte de son hôtel, le vieillard qu'il devenait avant l'âge : sa barbe et ses cheveux presque blancs, sa nuque penchée, les poches gonflées de ses paupières, les veines saillantes de son front, l'évidente lassitude de tout son corps. Il n'avait plus longtemps à vivre. Il le sentait. Il le voyait. Cet après-midi passé pas trop loin de Marthe serait sa dernière joie en ce monde. Comment se la refuser?

II

Telle était maintenant l'impatience de cette rencontre, chez cet homme égaré qui ne se possédait plus, que, sur le coup d'une heure un quart, il partait seul,

devançant sa femme et sa fille, et malgré leurs protestations, sous le prétexte de n'avoir pas à se hâter. A peine dans la rue, il courait presque, en dépit de son cœur, avec l'espérance que Marthe, venant de Clermont, se serait elle-même hâtée, afin de ne pas manquer le départ de la voiture. Elle était là, en effet, assise avec sept autres voyageurs déjà, sur une des banquettes du car qui stationnait à l'entrée du parc de l'établissement thermal. Il avait deviné trop juste : elle vit le nouvel arrivant s'arrêter à quelques pas d'elle, sans le reconnaître, quoique leurs regards se fussent un instant croisés. Lui, au contraire, comment ne l'eût-il pas reconnue? Marthe et Marguerite n'étaient que deux demi-sœurs, mais l'hérédité paternelle donnait à leurs physionomies une de ces ressemblances profondes que le langage vulgaire appelle si justement l'air de famille : même coupe du visage un peu allongée, même nuance châtain clair des cheveux, mêmes yeux d'un bleu sombre profondément enchâssés dans des orbites d'un dessin pareil et voilés par des paupières un peu longues, mêmes lèvres sinueuses et celle d'en haut un peu courte, même port de tête et même dessin des épaules un peu grêles. Si Favreulle avait pu soupçonner cette similitude, sans doute eût-il reculé devant les risques de cette confrontation. Il était encore temps. Mme Favreulle et Marguerite arrivaient. Qu'il alléguât un battement trop fort de son cœur, — il n'aurait pas menti, — et elles renonçaient à cette promenade. Au lieu de cela, il les laissait monter dans le car et s'asseoir précisément derrière Marthe! Mais non. Elles s'étaient

regardées les unes et les autres sans que ce premier coup d'œil leur rappelât aucun ressouvenir. Il avait le droit d'espérer que l'excursion, commencée sans incident, s'achèverait de même. Toutes les banquettes étaient occupées maintenant. Le mécanicien avait mis en marche le puissant moteur qui ronflait en enlevant la longue voiture. Le vrai père avait des heures devant lui pour se ravir et s'endolorir l'âme à la sensation poignante de cette présence tant désirée et si lointaine. La chère créature, issue d'un si cher amour, respirait, bougeait, toute voisine, mais séparée de lui par une fatalité dont il retrouvait le symbole dans ce paysage convulsé que l'employé de l'office du *Tourisme Auvergnat* qualifiait de joli, et partout s'attestait le ravage des anciennes éruptions et leur catastrophisme. Le car allait, ici gravissant une côte sur une route taillée à même les cendres noires, là traversant une sombre coulée de lave refroidie, plus loin contournant quelque rouge cratère égueulé, ailleurs plongeant dans des bois de sapins sombres aux troncs brunis et de bouleaux clairs à l'écorce blanche. Les puys de La Vache, de Mercœur, de Lassolas, de Vichatel, de Charmont étaient dépassés. Une nappe d'eau apparaissait, toute bleue dans un cirque de rochers, de prairies et de forêts. C'était le lac d'Aydat, au bord duquel la voiture s'arrêta pour permettre aux voyageurs d'admirer de la rive la petite île où la tradition veut que Sidoine Apollinaire ait eu sa villa. Cette reconnaissance, dont Favreuille se croyait préservé, allait se produire, provoquée par une exclamation très simple de sa femme. Il s'était

arrangé pour demeurer appuyé sur Marguerite, dans le groupe où se trouvait Marthe. La mère s'était avancée de quelques pas, et voici qu'elle interpella sa fille pour lui montrer un autre aspect du paysage.

— « Titie ! » répéta-t-elle à deux reprises. « Titie !... »

— « Je viens, maman, » dit Marguerite, et elle s'élança, suivie des yeux par Marthe qui s'était aussitôt retournée. Favreulle saisit ce mouvement et comprit qu'un souvenir venait de s'éveiller dans son esprit. Elle avait toujours entendu appeler sa compagne de jeu de ce diminutif rare et singulier. Une minute elle observa les deux femmes attentivement, puis l'homme du bras de laquelle l'autre s'était détachée. Un étonnement et une perplexité se peignirent sur son visage, où passa une soudaine lueur de certitude :

— « Monsieur Favreulle ? » dit-elle en s'approchant. « Vous ne me remettez pas ? Je suis Marthe Belgrand. »

— « Est-il possible ? » balbutia-t-il, la voix lui manquant.

— « Mais oui, » insista-t-elle, « la petite Marthe, Marthon. »

Elle s'arrêta. De nouveau ses traits changeaient d'expression. Cet autre diminutif, dont Favreulle la nommait jadis, venait d'évoquer dans sa mémoire les circonstances où ils s'étaient vus pour la dernière fois, au Petit Mas. Mais déjà il avait eu la force, lui, de se reprendre. A tout prix, il le fallait, et il lui serrait les mains en disant :

— « Marthon !... Comme Titie et sa maman vont être contentes de vous revoir !... »

Le « tu » d'autrefois lui était monté au bord des

lèvres et il n'avait pas osé le prononcer. Ce « vous », si naturel pourtant à l'âge qu'avait la jeune fille, c'était la longue coupure de leurs relations rendue comme perceptible. Il le sentit, et il devina que Marthe aussi le sentait. La mélancolique impression qu'il avait eue de la supériorité de sa fille inavouée sur sa demi-sœur, ne se vérifiait que trop à cette seconde. Ce qui distinguait l'enfant de l'amour, c'était dans les mêmes prunelles un autre regard, plus ardent, plus vif, sur la même bouche un autre frémissement. Rien qu'à retrouver quelqu'un qu'elle associait, confusément encore, au souvenir de sa mère, son cœur avait battu plus vite. Son visage avait un peu pâli pour se roser de plaisir quand Favreulle l'eut nommée à sa femme et à sa fille revenues auprès d'eux, et que celle-ci se fut écriée :

— « Ma gentille Marthon d'autrefois ! Ah ! que je suis contente ! »

— « Avais-je raison ? » insistait Favreulle. « Qu'est-ce que je vous avais dit ? »

La joie de revoir son amie d'enfance et d'être reçue ainsi par elle allumait dans les yeux de Marthe un éclair, aussitôt brisé. L'accueil poli mais réservé de Mme Favreulle venait d'arrêter son élan. Déjà le conducteur du car cornait pour rallier ses voyageurs, et les deux jeunes filles se retrouvaient assises à leurs mêmes places, l'une derrière l'autre, mais maintenant, Marguerite penchée en avant, Marthe retournée à demi, et toutes deux se souriant, s'interrogeant, se racontant.

— « Mon père n'a pas pu m'accompagner, » disait

Marthe. « Il a pris un peu froid, et, comme il fait une conférence après-demain, il garde la chambre. »

— « Une conférence? » demandait Marguerite. « Et sur quoi? »

— « Sur les sculptures des chapiteaux auvergnats. Vous avez entendu parler de ceux de Saint-Nectaire? »

— « Non, » dit Marguerite. « Je sais qu'à Saint-Nectaire il y a des eaux et une ancienne église. »

— « Mais une merveille!... » protesta Marthe et dans sa voix frémissait l'enthousiasme que lui avait insufflé son génial éducateur. « Pensez donc! Vingt-deux chapiteaux historiés, qui représentent la Tentation du Christ, le Bon Pasteur, le saint tombeau gardé par des soldats, l'arrestation du Sauveur... » Et, s'interrompant de cette nomenclature avec un beau rire enfantin : « Titie, vous allez trouver bien pédante votre petite camarade qui sautait de si beaux doubles à la corde... Vous vous rappelez? »

— « Nous voyons que vous avez beaucoup travaillé, » interjeta Mme Favreuille.

— « Mais c'est tant mieux pour nous, maman », repartit Marguerite, corrigeant avec une gentillesse gaie l'ironie de l'accent avec lequel sa mère avait souligné ce « nous voyons ». Et caressant la main de Marthe : « Elle nous expliquera l'église. Quel charmant guide nous allons avoir! N'est-ce pas, père? »

— « Certainement », répliqua Favreuille. « Tu sais que Marthe a déjà publié de remarquables articles. »

— « Oh! deux seulement, » dit Marthe. « Vous les avez donc lus? »

Cette fois, Favreuille ne répondit que d'un geste de

tête. Cette allusion aux travaux de la jeune fille, quelle imprudence ! Qu'il les eût suivis sans en parler jamais à sa femme, c'était l'indice d'un intérêt qu'il sentait lui-même trop révélateur, et Marthe continuait :

— « Vous aurez compris que papa m'a beaucoup aidée, » — et relevant indirectement les sous-entendus de la réflexion de Mme Favreuille : — « je sais que cela semble un peu bien austère pour une jeune fille, d'étudier toutes ces vieilles pierres. Mais, avec papa, elles s'animent, elles vivent, elles ont une âme. Mon frère Paul lui servait de secrétaire autrefois. Depuis qu'il a été tué à Verdun, c'est moi qui tâche de le remplacer. Vous trouverez ça drôle, Titie. Cet art du moyen âge me passionne... »

— « Mais non, » fit Marguerite « et vous me donnez bien envie d'aller entendre monsieur votre père. N'est-ce pas, maman ? »

— « Après-demain ? » dit Mme Favreuille. « Cela dépend de nos places de chemin de fer. »

— « Je compte bien que nous ne les aurons pas, » fit encore Marguerite.

— « A tout hasard, je vous enverrai trois entrées, » répondit Marthe. « Et tenez, Titie, en voilà d'autres vieilles pierres, et qui sont très belles. »

L'automobile avait longé le haut plateau dénudé qui sépare le lac d'Aydat et le volcan éteint du Tartaret. Le château de Murols érigeait sur son cône basaltique, dans le centre de la vallée, sa masse polygonale, dominée par une puissante tour ronde.

— « Comme ce château est bien conservé ! » répondait Marguerite ; « il doit avoir au moins mille ans. »

— « A peine la moitié, » dit Marthe. « Toute cette partie à gauche, à l'ouest, est du quatorzième siècle. Les trois autres du début du quinzième. On distingue encore les restes d'un petit édifice, construit en 1680 par Joachim d'Estaing. »

— « C'est moi qui n'aurais pas aimé à être châtelaine à Murols et à demeurer là ! » s'écria l'autre en riant haut.

— « Est-ce que vous connaissez ainsi tous les châteaux de France ? » demanda Mme Favreuille, de son même ton d'hostilité glacée.

— « Oh non ! madame, » répondit Marthe ; « je ne suis pas si savante. Je connais seulement quelques églises et bien mal. Mais mon père a un principe : ne jamais faire une excursion sans la préparer. Alors, j'ai lu ce matin quelques pages sur ce château, dont on ne sait d'ailleurs pas grand'chose. »

— « Regardez donc la belle forêt, » dit Favreuille qui montrait de la main le revêtement des hêtres sur la pente du Tartaret. La majesté de ce décor de nature le prenait-il vraiment, ou bien voulait-il dévier une conversation que risquait de rendre peu cordiale l'évident mécontentement de sa femme, déjà redoutable pour lui ? Mais, s'il s'en fût vraiment rendu compte, aurait-il achevé ce mouvement comme il fit, en appuyant ses doigts sur la mince épaule de Marthe ? Quelle tendresse dans ce geste d'une minute, aussitôt interrompu avec un battement affolé de son cœur malade ! Un autre lac s'étalait, celui de Chambon, tout bordé de bouquets d'arbres et semé de petits îlots boisés. Le temps d'y jeter un coup d'œil, et le car

virait de bord pour reprendre la direction de Saint-Nectaire, sans que Mme Favreulle et les deux jeunes filles eussent échangé autre chose que des commentaires, entrecoupés d'exclamations admiratives, sur la sauvagerie et la grâce de la vallée de la Couze d'abord, puis de celle du Frédet, jusqu'à un moment où, dressée à demi sur la banquette, Marthe s'écria :

— « Regardez ! Regardez ! Voici Saint-Nectaire et l'église. »

Au sommet d'une colline abrupte, le vieux sanctuaire auvergnat surgissait, avec ses trois tours, l'une octogone et les deux autres carrées. Sans plus prendre garde à l'expression, de nouveau ironique, de Mme Favreulle, Marthe parlait, se laissant aller de nouveau, elle aussi, à ce besoin, si naturel aux êtres jeunes, de communiquer leur exaltation :

— « Voyez, » disait-elle, « cette façade simple et sévère et cette élégance des tours avec leurs baies géminées dans leur étage supérieur... C'est à l'intérieur qu'elle est belle ! Je n'y suis venue qu'une fois, il y a deux ans, mais je me rappelle si bien les piliers ronds de la nef, les peintures qui n'ont pas été retouchées, heureusement, et ces chapiteaux dont je vous ai parlé ! Il y en a un que mon père veut que je lui photographie. C'est pour cela que j'ai apporté mon kodak. » Elle montrait le petit appareil posé sur ses genoux. « Il représente une scène très saisissante et unique : Judas embrasse le Christ, et, au même moment, celui-ci fait un dernier miracle. Il recolle l'oreille gauche de Malchus que saint Pierre vient d'abattre d'un coup d'épée. Il est bien écrit dans saint Luc que

Notre-Seigneur a guéri Malchus en lui touchant l'oreille. Mais ce geste de recollement et à cette minute-là, on ne le trouve dans l'art roman qu'à Saint-Nectaire. M. Mâle cite un manuscrit copte de la Bibliothèque nationale qui présente la même particularité. Comment cette tradition est-elle venue d'Orient en Occident sans passer par Byzance? C'est un petit problème que mon père se propose d'étudier. »

— « Que tout cela est intéressant ! » fit Marguerite, « et que je suis ignorante ! Il faudra, Marthon, que vous me montriez Notre-Dame du Port à Clermont. On prétend qu'elle est si belle. Je n'y ai pas compris grand'chose. Est-ce que monsieur votre père fait un cours quelque part l'hiver?... »

— « Non, » dit Marthe, « nous nous déplaçons trop. Tous les monuments que mon père décrit, il les a vus. »

— « C'est dommage, » reprit Marguerite. « J'aurais tant aimé apprendre à bien voir les vieilles choses, moi aussi... Je ne sais rien ! »

— « Tu sais tenir une maison, mon enfant, » dit Mme Favreulle, « et pour une femme, c'est tout de même la grande affaire. A courir d'hôtel en hôtel, je crains bien que Marthe n'ait pas acquis beaucoup de notions de bonne cuisine, et les hommes y tiennent pourtant, à la bonne cuisine. N'est-il pas vrai, mon ami? »

Elle s'adressait à Favreulle, qui répondit sur un ton de plaisanterie, quoique de plus en plus inquiet d'une si visible irritation de sa femme :

— « Vous êtes cruelle pour un malade que la Faculté

et vous maintenez au régime. » Puis, se tournant vers Marthe, pour entendre encore cette voix un peu étouffée, si pareille à celle de sa mère autrefois : « Mais la troisième tour de cette église, l'octogonale ? Elle n'a pas l'air d'être du temps. »

— « En effet, » dit la jeune fille. « Elle date de 1878. C'est une copie exacte de l'ancienne, celle qui fut détruite à la Révolution. »

Le car cependant s'arrêtait à l'entrée de Saint-Nectaire-le-Bas et le conducteur clamait :

— « Les voyageurs qui veulent voir l'église ont trois quarts d'heure. Les autres pourront visiter l'établissement, le parc et les débris romains, le dolmen, le jardin des Dentellières... »

— « Avec ton cœur, Césaire, tu ne vas pas monter là-haut », disait Mme Favreuil à son mari.

— « Mais si, mais si... » répondit-il, « ce ne serait pas la peine d'être venu à Royat, si, après mon vingt-deuxième bain, je n'étais pas capable de cette grimpe... J'y mettrai le temps seulement... Vous, mesdemoiselles, allez devant, sans nous attendre. Tu vois que je suis prudent, mon amie. »

Mme Favreuil ne répliqua rien, mais son visage bougon se renfrogna davantage. Comme Marguerite avait pris le bras de Marthe, elle offrit le sien à son mari et l'ascension commença, très lente et entrecoupée d'une pause tous les cinquante pas.

— « Ce n'est pas raisonnable, » disait-elle. « Tu es tout essoufflé. Redescendons. »

— « Non, » répondait-il, et sa force de volonté était telle qu'il reprenait chaque fois sa marche, de plus

en plus haletante. Elle écoutait cette respiration du malade. Une phrase aurait suffi pour l'arrêter, mais au risque de lui donner une émotion dont elle avait trop peur, et elle l'aidait à gravir cette colline au haut de laquelle se tenaient déjà les deux jeunes filles. Qu'elles fussent ensemble et que sa Marguerite fraternisât ainsi avec cette Marthe sur la naissance de laquelle, à cette heure-ci, elle n'avait plus de doute, c'était une sensation bien amère. Elle en avait tant subi de pareilles autrefois ! Sa résolution de faire partir son mari de Royat dès le lendemain était prise maintenant.

— « Encore quelques heures, » pensait-elle, « et ce sera fini. »

— « Pourvu que j'aie la force ! »... pensait Favreuille, et dans un dernier sursaut où il crut défaillir, il arriva en haut de la côte, et put encore entrer dans l'église où les jeunes filles l'avaient précédé. Là, il dut se laisser tomber sur une chaise, soutenu par sa femme qui le gourmandait presque avec colère...

— « Vous êtes bien avancé ! »

Il fit un geste qui indiquait son incapacité de répondre et demeura ainsi cinq minutes, pour se relever enfin en disant d'une voix encore faible :

— « C'est passé, allons rejoindre ces petites pédantes... »

— « Ces petites pédantes ? » répéta Mme Favreuille. « Heureusement qu'il n'y en a qu'une. Est-elle assez poseuse, cette pauvre Marthe ! »

— « Elle est en train de photographier... » fit-il sans relever cette injuste phrase, et s'approchant : « C'est

le chapiteau de Malchus que vous prenez, Marthe? » demanda-t-il.

— « Oui. »

Marguerite avait répondu pour sa compagne occupée à manœuvrer son appareil.

— « Comme il est laid ! » interjeta la mère.

— « Ce ne sont guère que des ébauches, » dit Favreuille. « Que veux-tu? Les artistes d'une époque barbare!... »

— « Oh ! » protesta Marthe en refermant son kodak, « comment pouvez-vous dire cela, monsieur Favreuille ! Mais regardez donc l'énergie de tous les gestes, cette étreinte de Judas qui tient le Sauveur autant pour l'arrêter que pour l'embrasser, et cet effort du Christ pour délivrer son bras droit, tandis qu'un soldat lui empoigne le bras gauche, et la délicatesse avec laquelle les doigts de sa main libre tiennent l'oreille coupée sans la froisser, et ce Malchus à genoux. Est-il tombé sous le coup de l'épée qui l'a frappé, ou bien une force surnaturelle le prosterne-t-elle ainsi dans une attitude de prière? Regardez ce geste de saint Pierre qui l'a saisi par les cheveux : est-il puissant?... Et ce n'est qu'une face du chapiteau... Cette autre, la seconde, voyez, c'est la flagellation, la troisième, la montée au Calvaire, la quatrième, l'incrédulité de saint Thomas. Ce Christ élevant ses bras pour découvrir ses plaies, est-il beau? Et toutes ces scènes, dans un si petit espace!... »

— « Pour un raccourci, » dit Favreuille, « c'est un raccourci. »

— « Mais pourquoi tout le monde s'en va-t-il de ce

côté? » demanda Mme Favreulle. Elle montrait les voyageurs du car pressés en ce moment dans un coin de l'église. « Il y a sans doute des choses plus intéressantes à voir que ces magots... »

Elle haussait les épaules, tandis que Marthe, décontenancée de nouveau, reprenait :

— « Ils vont sans doute à la sacristie, où l'on garde le buste-reliquaire de saint Baudime, une statue de la Vierge et les plats d'une reliure en orfèvrerie. »

— « Suivons-les, » dit Favreulle qui appréhendait d'autres coups de boutoir de sa femme. La présence autour d'eux de plusieurs personnes empêcherait du moins la conversation directe. Il ne se trompait pas, et la visite s'acheva sans qu'aucune autre phrase eût été prononcée qui pût provoquer une discussion : Mme Favreulle et Marguerite, intéressées, malgré leur incompetence, par l'étrangeté de ce buste en cuivre repoussé, tout ciselé, tout doré, avec des yeux d'ivoire à la prunelle de corne, Marthe, attristée inconsciemment par l'inintelligence de ses compagnons. Elle songeait aux vibrantes paroles qu'aurait proférées ici l'archéologue qu'elle croyait son père, et le vrai père, lui, profitait de la distraction de sa femme pour regarder, avec une tendresse de plus en plus émue, ce visage charmant, animé d'un feu sacré qu'elle tenait d'un autre. Mais déjà le guide avait dit : « Mesdames et messieurs, il faut repartir. » Et les touristes sortaient de la sombre nef, Marthe la dernière. Elle s'était arrêtée derechef devant le chapiteau de Malchus. Comme elle arrivait sous le porche, Marguerite lui demanda :

— « Vous avez encore des pellicules dans votre rouleau? »

— « Oui. Vous voudriez que je prenne pour vous la façade de l'église? »

— « Non, mais que papa nous photographie toutes deux ensemble. Ce sera un si gentil souvenir de notre retrouvaille et de cette belle journée ! »

— « Le car partira sans nous, » objecta vivement Mme Favreuille, « ou bien il faudra que ton père coure. »

— « Mais non, mais non, » dit Favreuille en prenant l'appareil des mains de Marthe d'un geste qui coupait court à ce débat, « pourvu que ces demoiselles prennent la pose tout de suite. »

— « Nous y sommes, papa, » fit Marguerite qui avait saisi le bras de Marthe ; « comme ça, n'est-ce pas, tout près l'une de l'autre... »

— « Un peu plus à gauche, pour qu'on voie au moins un angle du portail. Ne bougez plus, maintenant. C'est fait... Un autre cliché, pour être plus sûrs du succès. Ça y est... Tenez, Marthe, voici votre kodak, et donnez-moi le bras pour descendre, puisque Mme Favreuille nous a quittés. »

— « Elle est allée garder nos places, » dit Marguerite. « C'est bien maman ! Elle a toujours peur de manquer les trains, d'arriver en retard à un dîner. Aujourd'hui, c'est le grand tracassin. »

— « Quand aurez-vous les épreuves de ces clichés? » demandait Favreuille. La phrase de Marguerite venait de le soulager, en lui prouvant qu'elle ne soupçonnait rien des impressions vraies qui provoquaient ce départ hâtif. Lui-même, le pas alerte et léger de Marthe lui

rappelait l'allure de sa mère et la dernière promenade qu'ils avaient faite au village des Baux, précédés par leur enfant qui courait, riieuse et gaie, parmi les ruines. Madeleine était morte, lui-même vieux et malade, et l'enfant, aujourd'hui grandie, ne savait pas à qui elle prêtait l'appui de son bras.

— « Les épreuves? » répondit-elle, « demain sans doute. Aussitôt rentrée, je porte le rouleau chez le photographe, tout près de notre hôtel. Il m'a déjà tiré de très bonnes vues de Notre-Dame du Port. Mon père a besoin de ce chapiteau de Malchus pour sa conférence d'après-demain. Quand il vous l'aura commenté, Mme Favreuille ne pensera plus que ce sont des magots. »

III

Lorsque au terme de cette promenade, Marthe Belgrand s'assit dans la voiture du tramway qui devait la ramener à Clermont, elle éprouva une étrange sensation, celle de sortir d'un songe et de reprendre contact avec le réel. Cette reconnaissance de Favreuille avait été si brusque, la conversation avec Marguerite entre Saint-Nectaire et Royat si remplie de rappels de leurs communs souvenirs d'enfance, qu'un déplacement du plan intérieur s'était fait dans son esprit. Qui ne connaît ce phénomène, cette substitution momentanée de notre ancienne personnalité à l'actuelle, quand un hasard nous met en présence d'un ami de jeunesse, après une séparation de dix, de quinze, de

vingt années? Elles s'abolissent, ces années. Pour un instant nous redevons celui que nous étions, que nous ne serons plus jamais. Marthe venait de se retrouver la toute petite Marthon qui jouait avec sa chère Titie sous les arbres des Tuileries, toutes deux surveillées par leur bonne, à quelques pas de ce Louvre où elle devait, plus tard, guidée par l'archéologue, connaître de si belles heures de ferveur intellectuelle. Seule maintenant, les impressions qu'elle venait de subir commençaient de se raccorder avec la vérité de sa vie présente. Elle allait revoir celui qu'elle croyait son père. Comment accueillerait-il l'annonce de cette rencontre inattendue? Elle se posa soudain cette question, liée aussitôt à cette autre : « Nous ne voyons plus les Favreuilles, pourquoi? » Elle ne se l'était jamais demandé. Cette incuriosité tenait aux conditions où Belgrand l'avait maintenue après la mort de sa mère. Leur grand deuil lui avait d'abord servi de prétexte pour s'isoler de plus en plus, lui et ses enfants. Tous ses soins s'étaient appliqués à diminuer les occasions qui pouvaient éveiller chez la petite des étonnements capables de se traduire plus tard en soupçons sur le drame joué autour d'elle à son insu. Ses travaux sur l'architecture romane dans le nord de l'Espagne lui avaient fourni un prétexte pour quitter de nouveau Paris pendant un assez long temps. Il avait loué à Saint-Jean-de-Luz une maison que lui tenait une vieille parente. Cet exil avait duré trois ans. Le souvenir de ses compagnes de jeu, et de Marguerite Favreuilles avec les autres, s'était vite effacé de la mémoire de Marthe transplantée dans un milieu si différent. Dès leur retour

forcé à Paris, l'archéologue avait peu à peu réduit ses relations aux professionnelles. Puis était venue l'époque où il avait vu avec bonheur l'intelligence de l'adolescente s'intéresser à ce moyen âge, dans l'atmosphère duquel il s'était lui-même abrité après son malheur. La guerre ensuite, la fréquentation des hôpitaux où Marthe avait voulu faire un service d'auxiliaire, la mort de son frère, autant d'événements qui avaient creusé davantage l'abîme entre son existence de jeune fille et son existence d'enfant. Mais l'enfant vivait toujours dans la jeune fille. De là ce sursaut à entendre le nom de Titie, qui lui avait fait aborder Favreulle, impulsivement, et c'étaient encore des impressions d'enfant qui ressuscitaient en elle dans ce tramway. Le Petit Mas dressait sa façade, dorée de soleil, derrière un rideau de noirs cyprès. Sa mère lui apparaissait, se promenant dans le jardin entre deux haies de roses avec quelqu'un qui était ce même Favreulle. Pour qu'il eût été ainsi reçu, et à plusieurs reprises, dans cette maison où les visiteurs se faisaient très rares, il fallait qu'il fût un grand ami de sa mère. Alors, pourquoi n'avait-il pas reparu chez eux depuis la mort de cette mère? Cette question en sous-entendait d'autres qui ne s'étaient jamais précisées dans l'esprit de Marthe. Les enfants, c'est un trait bien connu de leur intelligence, observent tout et ne comprennent rien. Ils sentent la vie, mais ils ne la savent pas. Aussi, ne s'étonnent-ils guère. Un fait surgit. Ils l'acceptent sans l'interpréter. Quand Mme Belgrand avait annoncé à Marthe qu'elle l'emmènerait dans le Petit Mas, celle-ci s'en était réjouie en se rappelant les belles

journées de vacances qu'ils y avaient déjà passées, elle et son frère. Elle avait dit à ce frère en le quittant : « Comme nous nous amuserons, Paulet, quand tu viendras ! » Et puis Paul n'était pas venu. « Il voyage avec son père, » avait expliqué la mère. Il n'avait pas répondu aux lettres qu'elle laissait écrire à Marthe et n'envoyait pas. Ce silence avait piqué la fillette. Mais un carré du jardin lui était abandonné. De le piocher, d'y semer des graines, d'y arroser des plantes, de surveiller leur poussée, d'y cueillir des fleurs, l'avait aussitôt distraite. Le père non plus ne lui écrivait pas, contrairement aux habitudes des séparations précédentes, mais Mme Belgrand lui disait avoir reçu des lettres où il l'embrassait et s'enquérail d'elle. Ce témoignage lui avait suffi. Ce père ne s'était pas manifesté durant les deux semaines qu'avait duré la maladie de la mère. Mais celle-ci ne lui avait-elle pas défendu de le prévenir, pour ne pas l'inquiéter?... Elle était morte. Alors seulement Belgrand était apparu. Marthe s'occupait, au matin, dans la chambre funèbre, à dire son chapelet avec la religieuse qui veillait le corps, quand le jardinier qui servait de domestique était monté : « Mademoiselle, monsieur votre père est en bas. » Que le premier mouvement du veuf n'eût pas été d'entrer dans cette chambre, ce signe d'une inexpiable rancune eût éclairé la jeune fille de vingt-trois ans qu'était Marthe aujourd'hui. Elle en avait onze, et une seule idée faisait battre son pauvre petit cœur gros de chagrin, celle de se jeter dans les bras de son papa comme dans un refuge. Sur le seuil du salon du rez-de-chaussée où se tenait l'arrivant, elle s'était

arrêtée devant ce masque sévère et différent, elle n'aurait su dire en quoi. Belgrand, debout près de la cheminée, des papiers à la main, causait avec un inconnu dont il se sépara sur ces mots :

— « Tout est réglé ainsi. Vous allez à la gare vous occuper du wagon. »

L'employé des pompes funèbres était parti depuis plus d'une minute, et Marthe restait contre la porte, immobile, paralysée dans son élan par cette sensation d'un changement dans ce visage qui ne lui avait jamais montré que complaisance et tendresse. Mais non ! C'était bien le même père qui la serrait sur son cœur en la soulevant de terre, qui mêlait ses larmes aux siennes en la couvrant de baisers. C'était bien la même voix qui lui disait : « Pauvre petite ! » Un miracle s'accomplissait devant elle, dont elle ressentait la bienfaisante douceur sans en soupçonner la véritable cause, un de ces subits retournements, comme il s'en produit dans les grands cœurs généreux en présence de certaines détresses, d'autant plus lamentables qu'elles ne se connaissent pas elles-mêmes. De voir cette orpheline, dont la mère était morte, dont le vrai père était loin, à jamais séparé d'elle, si seule, si exposée, si vulnérable, comme l'attestait le chagrin de ce pâle visage amaigri, de se rappeler cette tendresse justement, d'avant la terrible découverte et combien il l'avait aimée alors, avait touché cette noble sensibilité au point le plus intime. Un flot de pitié lui avait inondé l'âme. C'était là qu'il avait pardonné à cette enfant d'exister, au-dessous de la chambre où reposait la morte. A elle il n'avait pas pardonné ; car

à la phrase de Marthe lui disant : « Pauvre maman ! Si tu savais comme elle a souffert !... Elle est si belle main tenant ! Elle a l'air si calme !... Viens la voir... » il avait répondu : « Plus tard, ma chérie. Mais toi, retourne là-haut, près d'elle. » La fillette avait bien remarqué qu'il n'y était pas monté de la journée, lui, dans cette chambre. Elle n'avait pas cherché de motifs à cette abstention qui la surprenait cependant. Mais comment douter d'un cœur dont cet embrassement et ces larmes venaient de lui attester la chaleur ? La religieuse, mieux renseignée sans doute par des propos d'office, avait eu la charité de devancer ses questions et de lui dire, comme elle voulait aller chercher Belgrand encore une fois : « Il vaut mieux qu'il n'entre pas. Ça lui ferait trop de chagrin. » Plus tard, pendant que Marthe grandissait et que s'éveillait sa réflexion, trop d'indices s'étaient multipliés d'une mésentente qui expliquait autrement cette attitude, comme aussi la retraite de Mme Belgrand au Petit Mas. Pas un portrait de sa mère dans les pièces où vivait son père, pas un objet lui ayant appartenu. Chaque fois qu'elle avait parlé de ce Petit Mas, elle avait cru deviner en lui une gêne. Tout de suite, il laissait tomber la conversation, si bien qu'elle avait fini par ne plus jamais prononcer le nom de sa mère devant lui. Une évidence s'était faite dans sa pensée : ce départ pour le Midi avait été une rupture du foyer. A la suite de quels incidents ? Sa piété filiale s'interdisait de se le demander. Elle gardait son culte à la morte enterrée dans un coin du nouveau cimetière de Montparnasse, alors que le caveau familial des Belgrand était au

Père-Lachaise. Faciliter aux enfants les visites au tombeau de leur mère, tel avait été le spécieux prétexte imaginé par le veuf pour justifier cette sépulture séparée. Marthe y avait cru ingénument, et elle en avait été reconnaissante, sans comprendre pourquoi il ne les accompagnait pas à ces visites.

Tout ce passé de ses parents restait donc pour elle une énigme que sa piété, encore une fois, ne se permettait ni d'étudier ni même de considérer. Le hasard venait de poser sur le cryptogramme la grille qui la contraindrait à déchiffrer la cruelle vérité. Ce douloureux travail révélateur avait commencé dès que, se retrouvant seule, elle avait vu en imagination son père écoutant le récit de son excursion. Oui, pourquoi Favreulle ne reparaisait-il plus chez eux? A une époque cependant, il était aussi l'ami de son père. Des souvenirs, plus lointains encore, le montraient à Marthe assis à leur table de famille dans l'appartement qu'ils occupaient alors quai Malaquais. Belgrand l'avait changé contre celui de la rue de l'Abbaye pendant le séjour de sa femme en Provence. Un autre détail frappait maintenant la jeune fille. Favreulle était sculpteur. A ce titre, les travaux de l'archéologue devaient l'intéresser. Il n'y avait fait aucune allusion au cours de leur entretien. En revanche, il lui avait parlé de ses articles, à elle, avec un étrange accent, où une émotion passait, comme dans ses regards d'ailleurs, dans ses gestes, dans son tressaillement, lorsque, appuyé à son bras, il descendait de l'église. Quel contraste avec la disgracieuse attitude de Mme Favreulle! N'eût-il pas été naturel qu'au moins celle-ci lui parlât

de sa mère? Car elle l'avait connue. Marthe voyait en pensée les deux femmes causant entre elles, s'embrassant. Autre contraste : la spontanéité de la sympathie que lui avait aussitôt montrée Marguerite. Un instinct de défense s'éveilla soudain chez elle, comme il arrive devant des événements par eux-mêmes insignifiants, mais dont l'illogisme nous déconcerte. Nous y pressentons obscurément la menace d'un péril caché.

— « Il vaudrait peut-être mieux, » songeait-elle maintenant, « ne rien dire à mon père. »

Ce projet de silence ne se fut pas plus tôt formulé dans son esprit qu'elle réagit là contre. L'intimité qui l'unissait à l'archéologue n'était pas seulement intellectuelle. Il était le grand ami à qui elle confiait les moindres incidents de sa vie. Allait-elle manquer à cette chère et douce habitude? Cette dissimulation sur la rencontre d'aujourd'hui supposait une défiance. A cause de quoi et vis-à-vis de qui? Si elle ne s'était pas répondu intérieurement ce qu'elle ne voulait pas se répondre, aurait-elle murmuré à mi-voix, quand elle descendit le tramway à l'entrée de la place de Jaude :

— « Non, je ne dois pas penser ça. Je ne dois pas... Je raconterai à mon père toute ma promenade. Et peut-être... »

Sous ce « peut-être » se cachait un désir qui était déjà un besoin et une espérance toute voisine d'une crainte. Un mot de son père suffirait à calmer son trouble. Le lui dirait-il? En attendant, ce trouble continuait, quoi qu'elle en eût. Pour se remettre tout à fait, et gagner du temps, elle marcha, au lieu de

rentrer tout droit, jusqu'au magasin du photographe qui développerait le rouleau de son kodak. Un même recul devant cet entretien où elle nommerait Favreulle la fit, une fois arrivée à l'hôtel, s'attarder dans sa chambre, pour enlever son manteau et son chapeau. En arrangeant ses cheveux, un peu défaits par le vent de la montagne, elle se regarda dans la glace et demeura brusquement étonnée. A étudier, des années durant, les bas-reliefs et les statues du moyen âge, son œil s'était habitué à dégager, comme les artistes primitifs d'alors, les traits typiques des physionomies. Elle avait acquis aussi cette mémoire visuelle, qui ressuscite les formes absentes avec une réalité quasi concrète. Sa ressemblance profonde avec Marguerite venait de lui apparaître. Le reflet, dans ce miroir, de son propre visage lui évoquait celui de son amie d'enfance retrouvée tout à l'heure, avec ses cheveux châtain clair comme elle, les mêmes yeux, la même bouche, le même teint, les mêmes joues, le même menton frappé d'une fossette. Ce ne fut qu'une impression, aussitôt dissipée. Elle était trop émue d'entendre la voix de son père qui l'interpellait, de l'autre pièce, par la porte entr'ouverte :

— « Hé bien ! petite, tu ne viens pas me dire comment s'est passée cette promenade. » Et l'embrassant dès qu'elle se fut approchée : « Tu as eu beau temps. Cela m'a fait bien plaisir. Et moi... » Il montrait une théière sur un plateau et à côté un petit flacon de pharmacie avec une étiquette rouge. « J'ai été très sage. J'ai pris mes gouttes comme l'a ordonné le docteur Pacotte. » Puis, respirant fortement et parlant

haut : « Après-demain, on aura toute sa voix... Et toi, tu as tiré les photographies? »

— « Oui, père, » répondit-elle. « J'ai les quatre faces du chapiteau de la Passion : l'Arrestation, la Flagellation, la Montée au Calvaire, l'Incrédulité de saint Thomas. Tu avais raison. Le plus beau morceau est l'Arrestation, avec le baiser de Judas et le recollement de l'oreille de Malchus. Il y avait une lumière excellente. Les clichés seront très bien venus. J'ai passé chez le photographe. Nous les aurons sûrement demain dans l'après-midi. Il me l'a promis formellement... Un autre cliché t'étonnera beaucoup. J'y figure. Tu ne devinerais jamais avec qui?... Une ancienne amie, très ancienne... Titie ! Titie Favreuille ! Tu te rappelles? »

— « Oui, » dit Belgrand, « je me rappelle. »

L'assourdissement de sa voix, la contraction de son vieux visage, si gai le moment d'avant, le froncement de ses épais sourcils, tout avertissait Marthe qu'elle touchait à une plaie.

— « Avec qui était-elle? » demanda-t-il pourtant sur un ton d'indifférence. « Avec son mari?... »

— « Mais non. C'est une vieille fille comme moi. Elle était avec sa mère et son père qui achève sa saison de Royat. Il a une maladie de cœur et paraît très malade. »

— « Ah ! » fit simplement Belgrand.

— « C'est sur le car que je les ai rencontrés, » continua-t-elle.

— « Et ils t'ont parlé? »

— « Non. C'est moi. J'ai entendu Mme Favreuille appeler : Titie. C'est un nom rare, tu sais. Alors, je

les ai bien regardés tous trois. Je les ai reconnus. Pas Titie ni sa mère, d'abord, mais son père. »

Elle trompait sa gêne grandissante en emportant de la table le plateau, et elle disait :

— « Je l'avais revu au Petit Mas... »

Elle s'arrêta. Ses yeux avaient rencontré ceux de Belgrand. Une souffrance s'y lisait, dominée par une volonté dont Marthe ne pouvait pas soupçonner l'héroïsme, mais elle savait quelle sensibilité gardait ce cœur de savant, demeuré si jeune. Et, devant ce regard, elle s'arrêta du coup. Elle eut l'intuition subite que l'usure attestée par cette maigreur de tout ce corps, ces cheveux précocement blanchis, ce teint jauni, cette tête un peu penchée, pouvait bien ne pas provenir uniquement de ce travail intensif, incriminé par les médecins qui le soignaient. Mais il y avait, dans cet homme si frêle d'apparence, mais si fier, un ressort moral, un empire sur soi-même, appris à l'école des grands ascètes monastiques d'autrefois, parmi lesquels son labeur d'un tiers de siècle l'avait fait vivre. La jeune fille le vit, comme si cette conversation ne l'intéressait plus, ouvrir le tiroir de la table, y prendre une brassée de dossiers qu'il feuilleta, et, d'une voix qui se raffermissait :

— « Je cherche les photographies des chapiteaux du chœur de Notre-Dame du Port. Les voici. Viens t'asseoir auprès de moi et regarde-les. Tu as bien dans l'œil ceux de Saint-Nectaire?... Crois-tu que mon confrère Bréhier a raison, et qu'ils sont de la même main?... Oui?... Tu sais que nous avons le nom de cet artiste. A Notre-Dame du Port il a signé : *Rotbertus me fecit...*

Quelle joie de pouvoir, après tant d'années, rendre justice à un de ces maîtres inconnus ! »

IV

D'ordinaire, quand l'archéologue commençait ainsi à s'échauffer autour d'un de ces petits problèmes d'authenticité, le fin du fin de sa science, une joie rayonnait vraiment de lui, qui le transfigurait. En ce moment, cet enthousiasme était voulu et Marthe le comprit. Il en fut de même de tous les discours qu'il lui tint durant le dîner et la soirée, où il ne l'entretint que de l'Auvergne et de ses églises, sans plus lui poser une seule question sur sa promenade de l'après-midi. Qu'il ne l'interrogeât point sur le paysage traversé, notamment sur le lac d'Aydat et ce château de Murols, objet de ses longs commentaires avant le départ, quel nouvel indice ! Il voulait absolument éviter que la jeune fille lui parlât derechef des Favreuilles. Il eût été trop difficile qu'elle ne les nommât point à cette occasion. Elle, si expansive d'ordinaire, osait à peine répondre, et une gêne pesait sur tous deux, lui se demandant avec angoisse s'il ne venait pas tout à l'heure, par son attitude, de trahir quelque chose du secret de sa vie, elle sentant grandir son désarroi dans une présence dont elle attendait un apaisement. Ils se séparèrent plus tôt qu'à l'habitude.

— « Tu as besoin de te reposer, » avait dit Belgrand, « après tout ce grand air. »

— « Et toi aussi, père, » avait-elle répondu, « pour que ton rhume s'en aille tout à fait. »

Chacun d'eux savait bien qu'il ne dormirait pas. Trop d'amères réminiscences s'agitaient en lui, et chez elle la sensation d'une énigme s'était encore avivée. Couchée dans son lit, toute lumière éteinte, combien de quarts d'heure entendit-elle sonner à l'horloge d'une chapelle toute voisine et leur tintement déchirer le lourd silence de la nuit. Elle écoutait ce carillon couvrir un autre bruit, celui des pas de son père marchant indéfiniment dans la chambre voisine. Il ne dormait point, lui non plus. Ces allées et venues dans une même pièce dénonçaient de sa part, elle le savait, l'intensité de la préoccupation, et il était si tranquille, si joyeux, la veille au matin et même quand elle était rentrée ! Et puis, elle avait prononcé le nom de Favreuille, et voilà !... Ce pas, monotone et pour elle trop significatif, lui retentissait littéralement dans le cœur. Elle l'aimait tant, et elle le connaissait si bien, ce père dont elle était l'élève. L'affection qui unit le disciple à son maître prend une nuance très particulière quand ce disciple est une femme. Pour le tendre génie féminin, la pensée se nuance toujours d'émotion. Il ne saurait séparer la leçon qu'il reçoit de celui qui la donne. Cet art ésotérique du moyen âge dont Marthe était devenue la fervente, l'eût-il séduite à ce point si la personnalité de son père n'y eût été associée ? En lui révélant l'émouvante poésie de tant d'austères symboles, Belgrand s'était révélé lui-même à la jeune fille. C'était comme si elle l'eût senti sentir. A ce moment même, elle savait qu'il souffrait et aussi quel

souvenir se mêlait à cette douleur. Était-il cependant possible que cet homme si bon, si noble, et d'un cœur si blessable eût été méconnu par la compagne qu'il s'était choisie. Méconnu? Marthe revoyait de nouveau les cyprès du Petit Mas, l'allée de roses et sa mère cheminant d'un pas lent avec le visiteur qui, cet après-midi, lui prenait le bras à elle pour descendre de Saint-Nectaire-le-Haut. Dès cette époque, un vague malaise l'avait agitée, cette obscure jalousie des enfants devant certaines intimités de leurs parents. De petits faits lui revenaient à la mémoire : à plusieurs reprises, — et chacune de ces absences avait coïncidé avec une visite de Favreuille, — Mme Belgrand avait quitté le Petit Mas pour Avignon pendant vingt-quatre heures, et seule, sous le prétexte d'emplettes et de courses nécessaires. Marthe était très pure, mais tant d'images évocatrices du péché de la chair et de ses châtements se rencontrent dans les sanctuaires du douzième et du treizième siècle ! Elle était trop avertie et voici qu'une intolérable idée s'imposait à elle, suivie aussitôt d'une autre, et pire. Cette ressemblance, aperçue dans un éclair, de son visage avec celui de Marguerite, lui fit soudain si mal, qu'elle dut mordre son drap pour ne pas crier. Non, cette horrible chose n'était pas vraie. Elle était bien la fille de cet homme admirable dont elle partageait toutes les convictions, tous les enthousiasmes. Lui-même, s'il n'eût pas été son père, aurait-il entouré son enfance et sa jeunesse de cette sollicitude?... Mais s'il ignorait qu'elle ne fût pas sa fille? Cette situation d'un mari trahi et qui se croit le père de l'enfant d'un autre, se retrouve trop fréquemment

dans la vie pour que Marthe n'en eût pas rencontré des exemples dans les conversations et dans les romans, si restreintes que fussent ses relations mondaines et ses lectures. Cette fois tout son être se révolta.

— « Je suis folle, » se dit-elle. « Et tout cela parce que ce M. Favreulle est brouillé avec mon père et qu'il était resté l'ami de ma mère. Il arrive pourtant que des difficultés graves surviennent entre un mari et une femme pour d'autres motifs qu'une trahison, et des amis prennent parti pour la femme, en toute honnêteté. Je l'ai vu... »

Elle se rappelait un architecte, longtemps lié avec l'archéologue et que celui-ci ne recevait plus, lui ayant donné tort dans un procès en divorce. Si telle était la cause de la rupture avec Favreulle, il était naturel que Belgrand ne désirât pas revoir un homme dont le seul nom évoquait pour lui des circonstances pénibles. Quelles circonstances? Mais des heurts de caractère tout simplement, des malentendus de sensibilité. La jeune fille se raccrocha d'une étreinte passionnée à cette hypothèse qui, du moins, ne dégradait pas sa mère. Elle finit par s'endormir au matin, épuisée plutôt qu'apaisée, pour subir presque aussitôt, à son réveil, un renouveau de son tourment, rien qu'à constater sur le visage de Belgrand les traces d'une veillée pareille à la sienne, et certainement pour la même cause. L'explication qu'elle s'était efforcée d'accepter sur la brouille entre les deux hommes ne justifiait pas un tel retentissement.

— « Vais-je parler des entrées que j'ai offertes à Marguerite pour la conférence? » se demandait-elle,

tandis qu'elle achevait de déjeuner, assise auprès du lit de l'archéologue. Le voyant si pâle et défait, elle l'avait supplié de ne pas se lever avant midi. La veille, dans le désarroi de son retour, elle avait oublié cette promesse des places. Maintenant elle reculait devant une demande si simple, mais qui exigeait qu'elle prononçât un nom dont elle était sûre qu'il allumerait dans ces yeux brûlés d'insomnie le même regard de rancune et de douleur. Le déjeuner terminé, elle retourna dans sa chambre, taper à la machine les dernières pages de la conférence. Puis elle revint apporter les feuillets à Belgrand. Pendant qu'il commençait de les examiner, elle-même avisa, sur la table, l'enveloppe qui contenait les billets attribués au conférencier. Elle en prit trois qu'elle s'attarda, hésitante, à considérer. Elle tressaillit à la voix de l'archéologue lui demandant :

— « Qu'est-ce que tu fais là, Marthe? »

— « Je compte ces billets, » dit-elle. Et, toujours hésitante : « Je vois qu'il en reste quelques-uns. »

— « Pas un seul », répondit Belgrand : « ces quinze derniers, l'abbé Lartigue les a placés tous. Il doit venir cet après-midi les prendre et m'apporter sa brochure sur l'histoire de l'église fortifiée de Royat. Est-il assez heureux de vivre en Auvergne toute l'année, et de pouvoir les étudier en détail, ces beaux monuments !... Au lieu que moi !... Je comptais séjourner un peu ici après ma conférence, et nous allons devoir partir tout de suite. Je crois qu'un changement d'air m'est nécessaire pour juguler définitivement ce petit rhume. Par bonheur, tu l'auras vue hier, cette église de Royat. Ton autobus a dû passer devant... »

— « Mais non, mon père. »

— « Quel dommage ! Avec ses mâchicoulis et son chemin de ronde, elle est bien remarquable. Ce n'est que partie remise. Nous allons en Bourgogne pour quinze jours, et si, comme j'espère, je ne tousse plus, nous revenons. Je veux absolument voir avec Lartigue Saint-Julien de Brioude. Il s'obstine à y chercher la transition entre les édifices romans de l'Auvergne et ceux du Velay. *A priori*, ce n'est pas mon sentiment. Mais c'est un très bon esprit. »

Dans cet éloge donné à un savant occupé des mêmes études, — on sait que l'abbé Lartigue est le grand spécialiste des sanctuaires auvergnats, — Marthe retrouvait une preuve, après tant d'autres, de la générosité naturelle à Belgrand. Pour qu'il eût eu, lui si bon, si indulgent, cette flamme de haine dans les prunelles au seul nom de Favreuille, fallait-il que cet homme l'eût cruellement offensé ! Nul doute : s'il interrompait ce séjour à Clermont dont il se promettait tant de plaisir, la présence à Royat de cet ennemi en était la cause. Il fuyait un voisinage qui, évidemment, lui faisait horreur. Mais ce voisinage durerait-il ? Mme Favreuille n'avait-elle pas annoncé la veille que la cure de son mari touchait à sa fin et qu'ils étaient sur leur départ ? S'ils partaient et que Belgrand le sût, lui-même resterait certainement, et un nouveau projet s'ébauchait dans l'esprit de Marthe. La phrase sur l'église fortifiée lui fournissait un prétexte : aller à Royat, la visiter, et par la même occasion, passer à l'hôtel des Favreuille. Ou bien Titie serait là. Elle la verrait. Elle lui dirait que tous les billets étaient pris

pour la conférence. Ce serait une certitude qu'elle et ses parents n'y viendraient point, et elle saurait la date exacte de leur départ. Ou bien Titie serait absente, et elle aurait le renseignement par le secrétaire de l'hôtel, à qui elle confierait un mot concernant les billets. La matinée se passa tout entière pour elle à se demander s'il était loyal de faire une telle démarche sans avertir son père. Puis, à deux heures, comme il lui avait dit : « Il faut pourtant que tu sortes un peu et que tu prennes l'air, » elle sortit, en effet, pour monter aussitôt dans le tramway de Royat, — n'ayant pas parlé ! N'allait-elle pas là-bas pour lui ? Si elle avait su bien lire en elle-même, — mais lit-on jamais au fond de soi ? — elle aurait compris que ce n'était là qu'une excuse. Son vrai désir, son besoin plutôt, était d'y voir clair dans les ténèbres où elle se débattait. Cette ressemblance avec Marguerite était-elle une réalité ou une chimère ? Elle le constaterait. Elle verrait peut-être Favreuil. Qu'attendait-elle de cette nouvelle rencontre ? Des paroles ? Des faits précis ? Non. Une impression... Mais déjà Chamalière est dépassé. Le tramway touche Royat. Il s'arrête devant le parc de l'établissement. Marthe y entre, et presque aussitôt elle aperçoit, entre les groupes des baigneurs et des baigneuses, occupés à tromper la longueur de l'après-midi sous les arbres en devisant ou lisant, Marguerite Favreuil assise toute seule et qui tricote dans un coin de l'allée. Elle, de son côté, aperçoit Marthe, et, s'interrompant de son travail :

— « Marthe ! » s'écrie-t-elle. « Ah ! comme c'est gentil ! J'attends maman. Je suis venue respirer à

l'ombre en continuant mon chandail...Aimez-vous ce mauve? Il s'assortit bien, n'est-ce pas, avec ce collier d'améthyste que papa m'a acheté à la taillerie... » Et avec un gentil sourire reconnaissant : « Je suis sûre que vous m'apportez les billets pour la conférence. »

— « Non, » fit Marthe. « Je venais justement vous dire tout mon regret. Il n'y en a plus. Ils sont placés jusqu'au dernier !... Nous aurions bien voulu... »

Elle s'arrêta, en rougissant un peu de ce petit mensonge de politesse qui supposait qu'elle avait raconté à son père son offre de la veille. Marguerite se méprit sur la cause de cette gêne visible, et toujours rieuse, elle lui caressa doucement la main avec sa longue aiguille d'écaïlle :

— « Mais, Marthon, ne vous en faites pas. Aurions-nous pu y aller seulement? Mère insiste pour que nous partions dès demain. Papa n'est pas très bien. Plus tôt nous serons chez nous, mieux ça vaudra. — Puisqu'on s'est retrouvé, les deux, on s'écrira. Pas? Et on se reverra, à Paris. »

Le parfait naturel de cet accueil faisait du bien à la tourmentée. Elle tenait là une preuve qu'au retour de la promenade en car, aucune remarque n'avait été faite à Marguerite qui la mît en garde contre une reprise d'intimité avec son ancienne compagne de jeu. Cette fréquentation supposait un rapprochement entre les Belgrand et les Favreulle. Ceux-ci le jugeaient possible. Donc il n'y avait rien eu d'irréparable entre les familles. Alors pourquoi cette volonté d'un départ hâtif manifesté par la mère et qui correspondait trop exactement à une résolution pareille chez Belgrand?

Et bien vite, pour enlever toute signification à cette analogie et se prouver que, dans l'espèce, l'état du cardiaque justifiait cette hâte, Marthe demanda :

— « Vous n'êtes pas vraiment inquiètes de la santé de M. Favreuille? »

— « Si, » répondit Marguerite dont le gai visage s'assombrissait. « Il est très malade, et toujours sous la menace d'une crise d'angine de poitrine. Il en a eu deux déjà et bien effrayantes, la dernière surtout, il y a trois mois. J'étais là. Je l'ai vu devenir pâle, pâle, atterré, couvert d'une sueur glacée, ne pouvant ni parler ni bouger, étreint, il me l'a dit ensuite, comme dans un étau, le bras gauche inerte, et d'un poids ! Il m'a dit encore, après l'accès : j'ai cru mourir. Les docteurs sont optimistes pourtant, à condition qu'il soit raisonnable. Il ne l'est pas. Ce matin, il s'est réveillé si fatigué de la journée d'hier, et il a profité de ce que maman et moi étions dans le hall après le déjeuner pour sortir. Il va se promener et seul, comme s'il n'avait rien. On n'ose pas le contrarier, de peur qu'il ne s'impatiente. Quelle inquiétude pour ma pauvre maman et pour moi ! Nous la lui cachons, mais on ne vit pas... »

Elle avait eu, pour confesser son anxiété filiale, un accent de plus en plus grave. Marthe la regardait sentir tout haut, et lui révéler le fond d'une nature si pareille à la sienne par l'émotivité et le courage. Quand une physionomie n'est plus parcourue par des impressions venues de l'extérieur et momentanées, le masque se dessine dans ses lignes essentielles. Et Marthe reconnaissait de nouveau le dessin de ses traits dans ceux

de Marguerite, comme dans cette inquiétude autour d'une chère santé ses propres angoisses à propos de la moindre indisposition de son père. Un incident, par lui-même insignifiant, allait accroître son inconfort devant ces indices d'une parenté pour elle tragique. A un moment, Marguerite s'arrêta de ses confidences pour s'écrier :

— « Tiens, maman ! Mais pourquoi reste-t-elle là, qui nous regarde ? »

Mme Favreuille se tenait en effet debout à quelques pas, à considérer le groupe formé par les deux jeunes filles. Avec cette clairvoyance infailible de certaines recherches passionnées, analogues au flair d'un sauvage sur une piste, Marthe devina qu'elle comparait leurs deux visages, et, par un sursaut instinctif, elle se leva, pour se dérober à cet examen qui lui faisait mal. Elle en comprenait trop bien le motif. Ce geste obligea Mme Favreuille à s'avancer. Sans doute Marguerite avait observé la malveillance de sa mère la veille, et comme si elle avait peur que cette visite, suivant de si près la promenade d'hier, ne lui parût une indiscretion, tout de suite, les premiers bonjours échangés, elle expliqua :

— « Marthe était venue me dire qu'elle ne peut pas nous donner de billets pour la conférence de M. Belgrand. Ils sont tous pris. Elle en est toute désolée. »

— « Il ne faut pas, » fit Mme Favreuille, « nous n'en aurions pas profité. J'arrive de la gare. Nous avons nos places pour demain matin. Je venais te demander de rentrer et de surveiller un peu la femme de chambre. Tu sais comme elle est maladroite pour les malles.

Moi, je vais à la recherche de ton père qui se promène, m'a-t-il fait dire par le portier, au parc Bargoin. Je te demande un peu !... Va, mon enfant... Je réclame une petite visite pour moi seule, ma chère Marthe... »

Marguerite obéit, en protestant à demi. Puis, embrassant Marthe :

— « Nous avons si peu causé, et nous avons tant à nous dire ! Ce sera pour Paris. N'est-ce pas, mon petit Marthon ? »

— « Oui, pour Paris, » répondit celle-ci, comme un écho, mais d'un ton bien différent de celui de l'autre qui, maintenant, s'éloignait de son pas léger. Arrivée au bas de l'escalier qui mène à la sortie du parc, elle se retourna pour envoyer d'un geste un dernier adieu, et crier encore de loin, gaminement et gentiment :

— « A Paris. »

V



— « Justement, ma chère Marthe, » commença Mme Favreulle, quand la silhouette de sa fille eut disparu par delà les marches de l'escalier, « il ne faut pas que vous revoyiez Marguerite à Paris. Je vous ai gardée pour vous parler en toute simplicité. Hier, en vous étudiant, j'ai cru me rendre compte que vous étiez une personne très sérieuse, très droite, très délicate... Voici les faits : mon mari est malade, bien malade. Les médecins ne m'ont pas caché qu'il est à la merci d'une émotion. Il en a éprouvé une très forte, hier, en vous revoyant, parce que vous lui avez rap-

pelé monsieur votre père, avec lequel il a été très lié. Ils se sont brouillés dans des conditions pénibles. Il est inutile de vous en rapporter le détail, d'autant plus que madame votre mère y est un peu mêlée... »

Elle n'eut pas plus tôt proféré ces mots qu'elle en sentit la férocité. Ils étaient l'explosion d'une secrète et lointaine douleur, comprimée des années, et soudain renouvelée dans toute son acuité, par l'attitude de son mari la veille, trop révélatrice, et surtout par cette ressemblance entre les deux demi-sœurs, constatée à l'instant. Elle venait d'en éprouver pour l'enfant de l'adultère un mouvement de haine. Elle n'était pas une méchante femme, et l'expression angoissée du visage de son innocente victime arrêta net cette dénonciation monstrueuse d'une morte à sa fille. Elle reprit, d'une voix changée, dont l'hésitation dénonçait un recul intérieur. Devant quelles paroles?

— « Mais cela, c'est du passé, et si mon mari n'était pas malade comme il l'est, je trouverais tout naturel, je serais même très heureuse que notre rencontre d'hier amenât une réconciliation qui abolirait un ancien malentendu. Encore une fois, mon mari est trop malade. Déjà hier soir, après notre promenade, il n'a pas été à son aise. Que serait-ce s'il revoyait M. Belgrand? Il risquerait de recevoir cette secousse que les médecins redoutent, je vous le répète, si légère soit-elle. Titie ne peut pas vous voir sans que nous nous revoyions tous. Ce que je vous demande, comme une charité pour mon pauvre mari, et par conséquent pour Titie, qui aime tant son père, c'est de ne pas la revoir. Vous venez d'entendre que nous

quittons Royat demain. Je ne vous cacherai pas que j'ai hâté ce départ à cause de vous. Je tâcherai d'empêcher Titie de vous écrire. Je ne suis pas sûre d'y réussir. Je ne peux pas lui parler comme à vous. Ce serait l'avertir que son père est mourant. Car il l'est. Si elle vous écrit, promettez-moi de ne pas lui répondre et de vous arranger, dans la mesure du possible, pour n'avoir aucun rapport avec elle. »

— « Je vous le promets, madame, » répondit Marthe.

— « Merci, » dit Mme Favreuille. Elle esquissa le geste de tendre la main. Elle ne l'acheva pas, et sur une simple inclinaison de tête, elle partit du même côté que sa fille, plus rapidement encore, avec un remords d'en avoir peut-être trop dit, mais la conscience en même temps d'avoir agi au mieux de l'intérêt de son mari, et un soulagement aussi. Du moins elle ne verrait plus cette preuve si vivante d'une liaison qu'elle avait voulu ignorer sans pouvoir la pardonner. Elle n'était, hélas ! que trop vengée. Dans la crise de doute que traversait la jeune fille, cet entretien venait de lui déchirer le cœur. Elle demeurerait là, immobile... Tout d'un coup, elle s'élança dans la direction de Mme Favreuille pour la retenir, pour lui crier : « Que me cachez-vous ? Je veux tout savoir. » Poser une question sur sa mère, — car il s'agissait de sa mère, — jamais !... Brusquement, elle se retourna, et comme un animal blessé qui s'enfuit, elle se prit à marcher droit devant elle, du côté de Chamalières et de Clermont. Elle ne discutait plus. Elle ne pensait plus. Elle souffrait et trompait sa souffrance par cette

marche forcenée, qui se ralentit à l'approche de l'hôtel où elle allait revoir celui qu'elle voulait toujours nommer son père. Si la veille, au retour de Saint-Nectaire, elle éprouvait une appréhension à lui parler, qu'était-ce à côté de la terreur qui l'envahissait maintenant? Certes, elle pouvait ne pas lui raconter sa course à Royat, lui taire qu'elle avait revu Marguerite et sa mère, inventer un emploi quelconque de son après-midi ; mais comment lui cacher le trouble qui la possédait? Que lui répondre, s'il l'interrogeait? Elle allait être bouleversée davantage par un de ces événements décisifs, dont la logique, pourtant très simple, prend, dans les situations chargées de menaces, l'apparence d'une destinée. A cent mètres de cet hôtel, et comme elle continuait de marcher sans rien voir, dans le demi-somnambulisme de son anxiété, un homme surgit devant elle, dont l'abord inattendu la réveilla de cette hypnose. C'était Favreulle.

Oui, Favreulle, le teint plus exsangue que d'habitude, les lèvres tremblantes, le souffle court, la main fiévreusement crispée au pommeau de la canne sur laquelle il s'appuyait pour ne pas tomber. Son attitude le révélait trop ; il venait, lui aussi, de traverser une heure terrible. Le malheureux n'avait pu y tenir. L'après-midi de la veille lui avait laissé un passionné désir de revoir Marthe, de causer longuement avec elle, de se faire au moins connaître d'elle avant de mourir, car il allait mourir. Mais revoir Marthe, dans les conditions présentes, supposait que Belgrand y consentît. Elle lui avait sûrement raconté leur rencontre, et non moins sûrement, il allait tout faire pour

empêcher qu'elle se renouvelât. Favreuil se débattait contre cette évidence, et il avait conçu la plus extraordinaire des idées, la plus folle : demander à Belgrand lui-même ce consentement. Les malades qui se savent condamnés à brève échéance ont de ces audaces désespérées. La vie leur échappe. Ils le sentent, et pour en étreindre encore ce qu'ils peuvent en saisir, ils risquent le tout pour le tout.

— « Belgrand est généreux, » s'était-il dit. « Il l'a prouvé. J'ai été bien coupable envers lui, mais quand il me verra si atteint, il aura pitié de moi. Je lui dirai : elle est votre fille de par la loi, de par son esprit, de par son âme, de par votre admirable conduite envers elle, de par tous vos bienfaits. Je ne vous prendrai rien d'elle. Laissez-moi, avant de mourir, avoir un peu, un tout petit peu de sa présence... »

Quelle démarche et qui l'attirait par son humiliation même, par le sacrifice de sa fierté à ce sentiment paternel qu'il s'interdisait depuis si longtemps ! Et tout de suite il avait mis son projet à exécution. Il s'était glissé furtivement hors du hall, en disant au portier qu'il allait au parc Bargoin, sûr que sa femme s'enquerrait et qu'elle irait le chercher là. Elle ne viendrait donc pas du côté de Clermont. Sitôt dans la rue, il avait hélé une voiture et croisé, sans le soupçonner, le tramway qui amenait Marthe à Royat. Arrivé devant l'hôtel où logeait Belgrand, et que la jeune fille lui avait nommé la veille, il avait hésité. Si elle était là, on ne le recevrait certainement pas. Il entra, pour la demander elle, d'abord, et sur la réponse qu'elle était sortie, il donna sa carte en priant que l'on prévînt

M. Belgrand. Le chasseur revint pour annoncer que ce dernier descendait au salon. Il y avait déjà trois personnes dans cette pièce, qui causaient debout.

— « Il n'a pas voulu me recevoir chez lui, » pensa Favreulle. « Il doit bien comprendre pourtant que nous ne pouvons pas, dans la situation où nous sommes vis-à-vis l'un de l'autre, nous parler devant témoins... Heureusement, ces gens s'en vont. »

Les occupants du salon marchaient bien vers la porte, mais en s'arrêtant à chaque pas, pour prolonger leur conversation. Ils continuèrent tandis que Belgrand entra. Favreulle et lui restèrent donc silencieux l'un en face de l'autre, debout eux-mêmes, jusqu'à ce que, seuls enfin :

— « Je crois connaître l'objet de votre visite, monsieur, » commença Belgrand. « Vous avez vu Marthe hier. Je le sais. Vous venez me parler d'elle. Est-ce exact? »

— « C'est exact, » répondit Favreulle. La dignité grave de l'autre, sa totale maîtrise de soi, la politesse, glacée mais correcte, de cette entrée en matière le déconcertaient. Jadis l'amant de Madeleine s'était mépris sur la qualité d'âme de celui qu'il trahissait en le dédaignant. Depuis, l'adoption par le veuf, et en pleine conscience de la vérité, d'un enfant qui n'était pas le sien, lui avait donné l'idée d'un rêveur chevaleresque, tout en impulsions sentimentales. Il se trouvait soudain devant quelqu'un qu'il ne connaissait pas. La spécialité si particulière des études de Belgrand, la tristesse de son foyer brisé, la lutte soutenue contre lui-même pour remplir sans défaillance la

tâche d'héroïque charité assumée dans une heure de suprême attendrissement, l'élément de chagrin sans cesse mêlé à l'immense affection éprouvée pour l'enfant de la faute, la mort de son fils, enfin, tout avait concouru à développer dans cette âme la vie intérieure, et sa foi religieuse achevait de faire de lui le contraire de l'émotif que restait Favreulle. Son visage, si noblement usé, révélait en ce moment la force d'un caractère incapable d'admettre un compromis ou de supporter une équivoque. Il le prouvait en acceptant une explication très cruelle. Mais c'était son devoir de préserver Marthe, et il était là.

— « Qu'avez-vous à me dire? » fit-il simplement.

— « Que je viens vous demander de me laisser la revoir, » implora Favreulle, « puisqu'un hasard que je n'ai ni cherché, ni provoqué, je vous le jure, m'a fait la rencontrer... Vous n'avez qu'à me regarder, Belgrand, et la ruine que je suis, pour vous rendre compte que je ne durerai pas longtemps. J'ai une maladie du cœur, à sa dernière période. Vous me direz que je n'ai pas mérité d'être aimé d'elle. Je le sais. Ce que je sais aussi, c'est que je n'ai jamais cessé de penser à elle, de la suivre, de vous l'envier, et de vous avoir en même temps une telle reconnaissance... » Et sur un geste de Belgrand : « Je vous dis des choses qu'on ne dit pas, pour mettre ma misère devant vous et que vous en ayez pitié, malgré... » Il hésita devant ce rappel de leur commun passé. « Ah ! » gémit-il ; « J'ai expié ! J'ai expié !... » Et, d'une voix brisée : « Il s'agit simplement que vous ne vous opposiez pas à des relations de Marthe avec ma fille Marguerite qui seront

aussi espacées que vous le désirerez. Si rarement que ce soit, je la reverrai. Je ne mourrai pas sans l'avoir revue. »

Cette supplication insensée n'avait provoqué chez celui qui l'écoutait que ce geste de protestation contre le mot de reconnaissance. Ses yeux étaient restés obstinément baissés. Quand Favreuille se fut arrêté de parler, ils se relevèrent pour le fixer d'un regard atone, celui d'un homme qui interdit à son interlocuteur de même entrevoir ce qu'il pense ou ce qu'il sent.

— « Et elle? » interrogea-t-il, et il insista impérativement : « Oui, elle. » C'était Favreuille, cette fois, qui protestait d'un geste. « Quand je me suis décidé à la prendre, » continuait Belgrand, « je me suis donné ma parole qu'elle ne soupçonnerait jamais l'affreuse vérité. Vous n'allez pas me demander que je vienne, moi, chez vous, et que vous veniez, vous, chez moi? Alors elle irait, elle, chez vous, sans moi. Elle comprendrait que je ne veux pas y aller. Elle vous a vu au Petit Mas. Elle se le rappelle, et aussi que nous nous fréquentions autrefois. Tous ces souvenirs dormaient en elle, j'en suis sûr. Ils commencent de se réveiller. Il faut, pour sa paix, qu'ils se rendorment définitivement. Il faut que jamais, entendez-vous, jamais, elle ne se pose cette question : pourquoi cette brouille avec M. Favreuille alors qu'il était reçu chez ma mère jusqu'à la fin?... Et puis, votre émotion devant elle, vous la lui cacheriez? » Et, en réponse à un nouveau geste : « Vous ne pourriez pas. Un pourquoi en amène un autre. Il ne faut pas qu'elle se demande un jour : qu'y a-t-il eu entre ma mère et mon père? »

Il avait souligné d'un accent plus ferme cette fin de phrase qui revendiquait le privilège de rester le père et de poursuivre jusqu'au bout son œuvre de dévouement dans la tendresse et le respect de l'enfant adoptée par lui.

— « J'ai pourtant des droits, moi aussi... » insista le vrai père.

— « Et c'est à moi que vous osez !... » répliqua Belgrand, d'une voix maintenant terrible. Puis, posant ses mains contre son visage : « Non, non. Je ne veux pas... Je ne dois pas... » Et, se dominant : « Non, monsieur, je ne vous reconnais aucun droit. » Il répéta : « Aucun, aucun... » Puis, froidement : « Nous n'avons plus rien à nous dire. Allez-vous-en, monsieur. »

— « Belgrand !... » conjura Favreulle. Comme l'autre sortait du salon sans répondre, il le suivit d'assez près pour le voir qui gravissait vivement les premières marches de l'escalier. « Belgrand !... » osa-t-il crier de nouveau, sans prendre garde s'il était entendu par quelqu'un d'autre. De nouveau pas de réponse.

— « Je vais l'avertir, monsieur, » dit le chasseur, à qui, dix minutes plus tôt, le visiteur avait remis sa carte.

— « Ce n'est pas la peine, » répondit Favreulle, rendu au sentiment de la réalité par cette banale intervention, et il quitta l'hôtel pour retrouver sa voiture laissée à la porte. Il y monta. Les chevaux avaient à peine fait quelques pas qu'il disait au cocher d'arrêter :

— « Attendez-moi au coin de la prochaine rue, » ordonna-t-il en redescendant. La voiture repartit, et lui-même commença de marcher en long et en large

sur le coin de la place qui s'étendait devant l'hôtel. Avisant un banc, il s'y assit. Il était inévitable que Marthe rentrât d'un instant à l'autre. Elle passerait sur ce trottoir. Il la verrait, — sans l'aborder. Belgrand avait raison. Les rapports entre Marthe et lui étaient trop dangereux pour le repos de la jeune fille. Lui cacher ses sentiments, Belgrand avait encore raison, il ne le pourrait pas, et les lui montrer, c'était la mettre sur le chemin du plus douloureux, du plus flétrissant soupçon... Et puis, elle avait paru, et la voix du sang avait été la plus forte. Il s'était levé, et maintenant il était devant elle, livide, égaré et balbutiant :

— « Marthe ! Ma petite Marthe !... »

Elle le regardait, comme sidérée devant ce visible délire. Il la prenait, de ses mains tremblantes, par les bras, par les épaules, et, attirant ce frais visage contre le sien, tout inondé de larmes brûlantes, il gémissait :

— « Adieu ! Adieu !... »

Et, desserrant soudain cette étreinte à laquelle, dans sa stupeur, la pauvre enfant ne résistait pas, il dit, par deux fois encore :

— « Pardon ! Pardon !... »

Et il s'éloigna.

VI

— « Mais que se passe-t-il, et qu'est-ce qu'il avait ? » se demandait Marthe, si tremblante à son tour qu'elle pouvait à peine se tenir debout. Elle alla s'asseoir sur le même banc où tout à l'heure, — elle ne le savait

pas, quel symbole ! — son père par le sang l'attendait dans une agonie : « Que se passe-t-il ? » se répétait-elle. Cet embrassement passionné, ces mots entrecoupés, ces larmes, tous ces signes du bouleversement de cet homme en sa présence, comment les expliquer ? Il n'était point là par hasard. En faisant dire à sa femme qu'il allait se promener au parc Bargoin, il mentait. Il voulait donc lui cacher cette course à Clermont. Marthe revoyait Mme Favreuille les considérant, elle et Marguerite. Elle l'entendait dire : « Il ne faut pas que vous vous revoyiez... » et prononcer la phrase si cruellement énigmatique : « Votre mère y est mêlée... » Toutes les imaginations soulevées en elle, la veille, cette nuit, ce matin, prenaient corps. Elles se reliaient les unes aux autres. Les suppositions entrevues, écartées, reprises, écartées derechef, devenaient des certitudes. Sa mère avait été aimée par Favreuille. Elle l'avait aimée. Son père l'avait su. L'exil au Petit Mas, la brouille entre les deux familles, l'attitude de Mme Favreuille, tout s'éclairait... Son père?... Mais lequel des deux hommes était son père?... La brutalité de cette question ajoutait une souillure à la souffrance de cette âme virginale et si chaste. L'émotion de Favreuille à sa vue, tout à l'heure, lui faisait horreur, et le sentiment pour elle dont témoignait cet aguet. Car il l'avait guettée. Mais comment savait-il qu'elle était sortie ? Il avait donc osé la demander au bureau de l'hôtel. N'avait-il demandé qu'elle ? Ces mots d'adieu répétés avec désespoir, que signifiaient-ils, sinon une volonté de ne plus la revoir ? Cette volonté venait-elle de lui, ou bien lui avait-elle été imposée ? Mais qui avait le

droit de l'imposer? Une seule personne. Les deux hommes s'étaient donc vus. Dans sa frénésie de le savoir, et tout de suite, Marthe s'élança et courut jusqu'à l'hôtel.

— « Quelqu'un est venu demander M. Belgrand? » questionna-elle. « Un monsieur d'un certain âge? » Et, sur une réponse affirmative : « Il y a longtemps? »

— « Une demi-heure peut-être. »

Ils s'étaient vus! Que s'étaient-ils dit? Le trouble de l'un s'expliquait par la violence de l'autre. Dans quel état trouverait-elle ce dernier? Si agitée elle-même, elle voulut se ressaisir auparavant, et elle sortit de nouveau, pour se fuir en marchant droit devant elle, comme après la scène de Royat, et, comme alors, le mouvement ne fit que l'enfiévrer davantage. Elle ne pensait plus qu'à Belgrand. « Je ne suis pas sa fille. Je ne suis pas sa fille. » L'atroce phrase, indéfiniment répétée, martelait son cerveau, jusqu'à une seconde, où, tournant et retournant dans les rues automatiquement, elle arriva devant la boutique du photographe à qui elle avait confié le rouleau de son kodak à développer. Cet homme l'aperçut, arrêtée derrière la porte vitrée, absorbée dans ses idées et regardant sans voir. Il vint lui ouvrir en la saluant de cette phrase qui la fit tressaillir d'une nouvelle inquiétude :

— « Mademoiselle, hé bien! Monsieur votre père est-il content des photographies? N'est-ce pas qu'elles sont très réussies? »

— « Vous les avez donc envoyées? » demanda-t-elle.

— « Il y a juste un quart d'heure, dès que les épreuves ont été sèches. Vous m'aviez dit que c'était

pressé. Elles sont très réussies, je vous répète. D'ailleurs, vous allez en juger. J'ai gardé les clichés pour le cas où vous voudriez des agrandissements. Ils seront excellents avec ces négatifs-là... Tenez, ce chapiteau est-il assez bien venu? Et celui-ci?... » Il montrait les pellicules les unes après les autres en les maintenant devant les yeux de Marthe dans un jour propice. Les formes se détachaient en clair dans leurs parties sombres, en sombre dans leurs parties claires, avec un relief plus perceptible. « Mais le meilleur », insista-t-il, « je l'ai gardé pour la fin, c'est celui où vous êtes avec votre sœur. »

Quel témoignage que la constatation par un indifférent de cette ressemblance si frappante, qu'il en avait tout naturellement conclu à une communauté du sang! Et Marthe considérait, sur le petit carré transparent, les deux visages trop pareils. Cette fois, la preuve était là, indéniable, et qui achevait de dissiper ses derniers doutes.

— « Donnez-moi ce cliché-ci, » eut-elle la force de dire, « et gardez les autres. Je vous ferai savoir si mon père désire de nouvelles épreuves. »

Elle était dans la rue de nouveau, serrant entre ses doigts la mince feuille accusatrice dont elle ne pouvait détacher ses yeux. Son père l'avait donc en mains également, cette terrible feuille! Son père? Elle ne se posait plus cette question à présent. Non. Il n'était pas son père!... Mais le savait-il? Ah! s'il ne l'eût pas crue sa fille, lui eût-il montré ce dévouement, cette indulgence, cette tendresse? Qu'il eût renvoyé sa femme, après s'être brouillé avec Favreuille, qu'est-ce

que cela prouvait? Qu'il avait été jaloux et qu'il avait douté d'elle. Sur quels indices? Qu'importait? Il n'avait pas douté que Marthe ne fût sa fille, à lui, puisqu'il l'avait prise et gardée.

— « Il ne faut pas qu'il en doute jamais, » pensait la pauvre enfant, en continuant sa marche désespérée. « Il souffrirait trop. Déjà, d'apprendre la rencontre d'hier lui a été si pénible! Mais pourquoi cet homme est-il venu le voir aujourd'hui? »

Elle se rappelait l'incroyable scène de tout à l'heure sur la place, cette étreinte désolée, ces larmes. Elle ne le comprenait que trop : elle seule avait été la cause de cette démarche, manifestation nouvelle d'un intérêt qui lui infligeait une horreur physique. Contre cette paternité, soudain révélée, toute sa personnalité s'insurgeait, dans une rébellion où elle ne pouvait pas trouver de force. Si coupables qu'aient été les circonstances où s'est accompli le mystère de la transmission de la vie, il attache les enfants à ceux dont ils sortent par une chaîne imbrisable. Marthe sentait son cœur s'y meurtrir et toutes ses énergies se tendaient vainement à s'en dégager :

— « Même si c'est vrai, » pensait-elle encore, « surtout si c'est vrai, il ne devait pas se conduire ainsi. Passe avec moi, mais avec lui!... Mon Dieu! Que se sont-ils dit? »

En prenant et reprenant cette question, elle finit par entrevoir une possibilité qui était une espérance. Son nom avait-il été prononcé dans cet entretien? Et elle raisonnait :

— « Peut-être cet homme a-t-il rusé? S'il désirait

me revoir, il ne m'aura pas mentionnée, pour ne pas éveiller le soupçon. Il aura feint de venir seulement demander à l'ami qu'il a trahi, un pardon qui lui a été refusé. Son émotion s'explique alors... »

Cette hypothèse supposait toujours que Belgrand la crût sa fille. Cette illusion, pourrait-elle la maintenir, comme c'était son devoir, à présent qu'elle savait, et quand il possédait, lui, ce document révélateur, cette photographie qu'elle regardait de nouveau en se disant : « Il la regarde aussi ? » Elle cherchait avidement, dans les deux visages juxtaposés, des différences de traits et d'expression, afin de bien se démontrer que la ressemblance pouvait être méconnue. Et puis, quand cette enveloppe du photographe était-elle arrivée ? Aussitôt après la visite de Favreuille. Le destinataire l'avait-il seulement ouverte, remué comme il l'était en ce moment-là ? Alors il n'avait pas vu la funeste image que Marthe haïssait maintenant, comme une créature, et, ôtant ses gants, elle se mit à déchiqueter furieusement, avec ses ongles, la souple pellicule en morceaux, de plus en plus menus, qu'elle dispersait sur le pavé de la rue.

— « Si c'est moi qui ouvre l'enveloppe, » se dit-elle, un peu soulagée par ce geste de colère, « je trouverai le moyen de prendre l'épreuve et de la détruire de même sans qu'il l'ait vue. Mais ce qu'il ne faut pas qu'il voie non plus, c'est mon angoisse. Si j'avais seulement du temps pour me remettre !... Non, il faut rentrer. Sans cela, il se tourmenterait... Et puis, l'enveloppe !... »

Cette perspective rendit à l'héroïque jeune fille l'énergie de marcher vers l'hôtel d'un pas déterminé.

— « Pour lui ! » se répétait-elle. « Pour lui !.. S'il ne sait pas, il ne faut pas qu'il soupçonne... »

C'est dans ce vibrant état de tension nerveuse qu'elle passa le seuil, qu'elle monta l'escalier et qu'elle entra dans la chambre de l'archéologue. Elle avait aux lèvres un sourire forcé qui se figea soudain, à voir sur la table la grande enveloppe ouverte et les épreuves étalées à côté. Belgrand allait et venait dans la pièce, comme il avait fait la nuit dernière. La visite reçue cet après-midi expliquait-elle seule cette agitation ?

— « Tu t'es bien promenée, mon enfant ? » dit-il.

— « Oui », répondit-elle, anxieuse du mensonge qu'elle devrait faire s'il lui demandait : « Où es-tu allée ? » Et ce lui fut un soulagement de l'entendre qui continuait :

— « Il est quatre heures. Nous avons le temps, d'ici au dîner, de revoir ma conférence, d'autant plus que les épreuves des chapiteaux sont arrivées. Tous mes compliments, ma petite Marthe. Tu es décidément un as du kodak. Ces photographies sont excellentes. Nous allons en regarder le détail... »

Il s'asseyait devant la table, en approchant une autre chaise qu'il montrait à Marthe.

— « J'enlève mon chapeau, » fit-elle, « et je suis à toi. »

Pour aller jusqu'à sa chambre, elle dut passer devant la cheminée. Elle vit sur la tablette le bougeoir, ordinairement placé au chevet du lit en cas d'une panne d'électricité, la boîte d'allumettes à côté, et, dans la soucoupe, un petit tas noirci de papier brûlé. Un minuscule fragment restait intact, celui qu'avaient tenu, pendant la flambée, les doigts du destructeur.

Marthe reconnut le glacé d'un papier de photographie. Quelle photographie? La vue de la table allait lui donner la réponse. Il n'y avait là que quatre épreuves, celles qui représentaient les quatre faces du chapiteau de Saint-Nectaire. La cinquième, celle où figuraient Marthe et Marguerite, manquait. L'archéologue l'avait brûlée, pour ne plus la voir, et pour que la jeune fille ne la vît pas, poussé par le sentiment qui lui avait fait, à elle, déchirer le cliché. L'identité de leur réaction devant ce portrait des deux demi-sœurs illumina Marthe d'une évidence. Il savait tout. L'émouvante et secrète tragédie de cette grande âme se découvrait dans un éclair à l'enfant qui en avait été l'inconsciente héroïne, et, assise à côté du savant, elle l'écoutait lui dire :

— « Cette scène du baiser de Judas, avec ce geste du Christ, comme je l'aime ! Quelle leçon ! Je veux en parler longuement. Cherche donc dans le livre d'Émile Mâle : *l'Art religieux du douzième siècle*. Il est là... Il y a, sur ce Malchus, une très bonne page dont je ne me rappelle plus exactement le texte... »

Marthe avait pris le volume qu'elle feuilletait, les paupières battantes, la gorge serrée.

— « Tu y es? » interrogeait Belgrand. « Oui?... Je me souviens maintenant. Ce n'est pas une page. C'est une note. Veux-tu me la lire? »

Elle obéit et commença :

« *Jésus, au moment où Judas l'embrasse, remet l'oreille de Malchus que saint Pierre vient de lui couper. Il répond à la trahison par un acte de bonté.* »

A peine si elle put achever la phrase dans un bal-

butiement, et soudain elle éclata en sanglots. Elle se laissa glisser de sa chaise, et, tombée à genoux, elle prit entre ses mains, la main vénérable de celui à qui elle devait tout. Elle la couvrait de baisers, tandis qu'il lui disait :

— « Mais qu'est-ce que tu as, ma gentille Marthe?... »

Elle releva la tête et le regarda. Quelque chose d'inexprimable passa entre eux. Ce qu'ils lisaient dans le cœur l'un de l'autre, ils se le tairaient toujours l'un à l'autre. Ils sentaient tous deux ce devoir du silence autour de l'émotion sacrée qui les unissait dans un tel attendrissement. La pitié qu'elle lui avait inspirée toute petite, elle l'éprouvait pour lui maintenant, pour tout ce qu'il avait souffert à cause d'elle. Et lui, il devinait bien qu'elle avait tout compris. C'était de gratitude qu'il débordait pour cet être charmant, sa pensée vivante, sa *creata*, comme disaient de leurs élèves les artistes d'au delà des Alpes, contemporains de ses chères églises romanes. Il l'attira contre lui et mit à son tour un long baiser sur ce front pur, puis d'une voix frémissante, mais qui se voulait ferme :

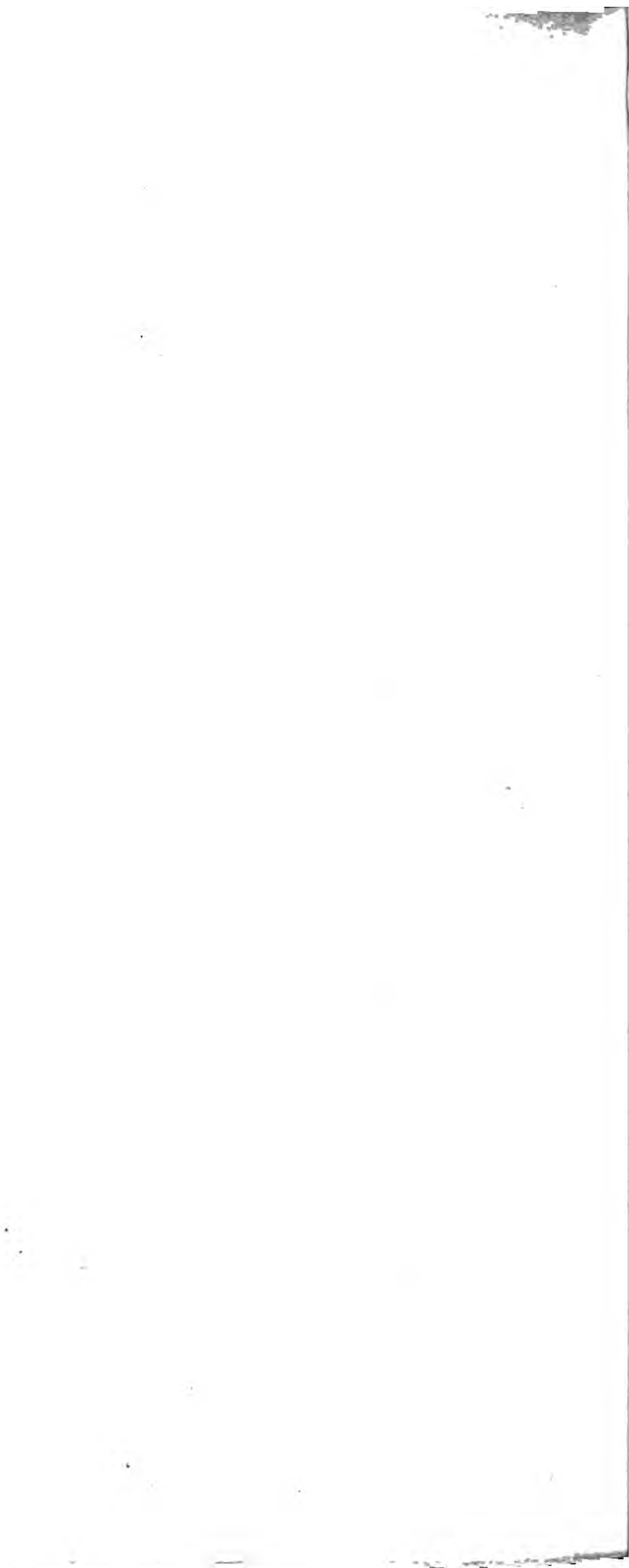
— « Il faut travailler, » dit-il en la forçant de se rasseoir et lui tendant le manuscrit de la conférence, « Tu vas me lire à haute voix ce que j'ai écrit. Je corrigerai à mesure. Va, ma fille. »

— « Oui, mon papa, » répondit-elle, et jamais ce mot naïf du vocabulaire enfantin ne fut prononcé avec plus d'amour.

II

LE BEAU RÔLE

A Edmond Jaloux.



I

Les nouvelles reçues de Russie, depuis le triomphe de la Révolution bolchévique, revêtent, pour nous autres Occidentaux, comme on dit là-bas, un caractère déconcertant. Nous les savons exactes, et elles ne nous semblent pas réelles. Jamais l'obscur arrière-fond de l'âme moscovite ne s'est manifesté plus frénétique, plus trouble et plus incompréhensible. De l'appareil administratif que la forte volonté de Pierre le Grand avait comme superposé à l'asiatisme originel, plus de trace. Les actions, les idées, les sentiments que nous révèlent les évadés de ce Pandémonium ne sont plus sur la même échelle que nos mœurs, à nous. Ce monde et notre monde sont incommensurables. Notre civilisation reconquerra-t-elle cette barbarie, ou celle-ci nous gagnera-t-elle? Ou bien encore se créera-t-il, entre une société spécifiquement russe et notre société spécifiquement européenne, une zone intermédiaire d'organismes hybrides, d'États qui tiendront de l'une et de l'autre? C'est le problème de l'avenir. A la lueur des événements, nous nous rendons compte que c'était le problème du passé. Il se dessinait déjà dans les rapports privés, en apparence les plus étrangers à cet ordre de questions, entre Français, Anglais, Italiens, d'une part, et Russes de l'autre. On le retrou-

vera posé sous une forme singulière dans l'aventure, presque invraisemblable elle-même et pourtant strictement vraie, que je voudrais conter et qui remonte à l'an de grâce 1910. De grâce est bien le mot ! C'était hier et c'est un autre siècle.

Elle m'est revenue, cette aventure, en rencontrant le nom de la grande dame russe qui en fut l'héroïne, sur la liste des victimes d'un massacre en Crimée. Je l'appellerai, simplement et anonymement, la princesse Véra, pour avoir le droit de rapporter des incidents très intimes. A quelques-uns j'ai été mêlé comme confident. Des indices sûrs m'ont fait deviner les autres. Mais la source de mes renseignements importe peu. Ce qui importerait beaucoup, à ceux qui ont admiré la princesse Véra, ce serait de pouvoir douter et de sa mort et des circonstances où elle a été tuée. Hélas ! ces sinistres détails furent relevés sur place, dans la petite ville d'eaux où s'était réfugiée la princesse, par un correspondant de journal anglais renommé pour ses scrupules d'informateur. Prisonnière d'abord avec vingt autres personnes, dans sa propre villa, et gardée par de sauvages soldats qui souillaient toutes les pièces de leurs ordures, elle et ses compagnons ont été brûlés vifs, après un mois de cette immonde captivité. Quel contraste, presque affolant d'horreur, avec la vision qui nous reste de la jeune femme, à nous qui l'avons connue si belle, si fine, si comblée, dans son décor parisien ! A cette minute, je la revois, telle qu'elle m'est apparue pour la dernière fois, dans une *garden-party* donnée à l'ambassade d'Autriche. Quel contraste encore que celui de l'hôtel de la rue de Va-

renne, aujourd'hui muet, fermé, désert, avec le palais de cet après-midi-là, si gaiement hospitalier, toutes portes ouvertes ! Les automobiles emplissaient la rue, tournaient dans la cour. Une foule parée et brillante envahissait le perron, les appartements, le vaste jardin, le parc plutôt. La Princesse allait, grande, blonde et mince, dans ce décor de vieux arbres et de jeunes fleurs. Ses yeux clairs riaient dans son visage, aux traits irréguliers, mais charmant de vivacité tour à tour et de rêve. Ses lèvres, très rouges sur son teint délicatement pâle, avaient cette singularité de s'écraser un peu dans le sourire. Elles donnaient alors l'idée d'un beau fruit de pourpre, frais et savoureux. La légende voulait que bien des bouches amoureuses eussent mordu à ce fruit tentateur. Je me rappelle : cet après-midi-là, tandis que je la regardais, si gracieuse, si fine sous son chapeau de dentelle noire et dans sa robe de gaze d'argent qu'animait le rose intense de sa ceinture de mousseline de soie, trois vers divins et, comme de juste, inconnus, de La Fontaine chantaient dans ma mémoire :

...On la nomme Phyllis, elle est un peu légère.
Son cœur est soupçonné d'avoir plus d'un vainqueur,
Mais son visage fait qu'on pardonne à son cœur.

Je savais, dès lors, que la légende ne mentait pas. Je ne pouvais pas mettre en doute la sincérité des confidences auxquelles je faisais allusion tout à l'heure et qui m'avaient appris, entre autre choses, la presque incroyable histoire dont les épisodes feront la matière de ces pages. C'est là, sous les feuillages de ce jardin

de l'ambassade d'Autriche, verdoyant paradis de luxe où se groupaient par cette chaude journée de juin, dans leurs claires et légères toilettes, les femmes les plus élégantes de Paris, — d'Europe, devrais-je dire, — oui, c'est là que l'idée me saisit de romancer ces données en les déguisant, dans un récit qui aurait eu pour cadre ces allées. Je trouvais, à en caresser le projet, cet âcre plaisir d'ironie qui permet seul, à un certain âge, de supporter la facticité de la vie mondaine par l'antithèse de sa parade et de ses coulisses. Et puis ce ne fut qu'une de ces fantaisies d'esprit comme tous les écrivains en connaissent, aussitôt conçues, aussitôt oubliées. Combien j'eus raison d'y renoncer ! Aurais-je imaginé jamais le tragique dénouement que la vie vient de donner au petit drame sentimental que je rêvais de transposer?... Théâtre, coulisses, drame, — ces mots me sont très naturellement venus sous la plume. Ils sont de rigueur ici, car, en regardant marcher le long des pelouses la grande Dame cosmopolite, la silhouette évoquée par mon caprice auprès de la sienne était celle d'Amable Mabrut, le comédien que tout Paris connaît sous son pseudonyme plus élégant de comédien célèbre Quinault-Dufresne. Il l'a choisi à ses débuts, — sur le conseil de qui ? — en mémoire de cet artiste d'il y a cent cinquante ans, qui jouait si bien Orosmane. « Ah ! » s'écriait Diderot, « qui est-ce qui le remplace ou le remplacera jamais dans ce rôle ? » Et ailleurs : « Isolé sur la surface de la terre, maître de mon sort, libre de préjugés, j'ai voulu une fois être comédien. Et qu'on me réponde du succès de Quinault-Dufresne, je le suis demain. »

Que n'aurait-il pas dit, cet amateur de toutes les nouveautés, de l'original acteur auquel je songeais, en admirant la Princesse? Mais peut-être avant de mettre en scène les deux protagonistes, — toujours le vocabulaire des planches! — convient-il d'esquisser d'abord leurs deux caractères. Lorsqu'on s'est appliqué à dégager les dessous dans les événements de sa propre existence et dans celle des autres, on reconnaît que la part de l'aventure y est beaucoup moindre qu'il ne semble. Ces événements sont tous logiques, en ce sens que les circonstances nous fournissent seulement une occasion de déployer les énergies latentes en nous; mais ces énergies, travaillant toujours dans la même direction, nous dessinaient par avance notre destinée. La biographie vraie d'un être humain, ce serait l'histoire de ses idées et de ses sentiments. Les actes n'en sont que les produits et, pour bien comprendre ces effets, il faut comprendre d'abord leur principe, qui est simplement notre personnalité.

II

Quand on causait un peu longuement avec la princesse Véra, on demeurait étonné par la prodigieuse diversité des milieux qu'avait dû traverser cette femme dont les trente ans gardaient une radieuse fraîcheur. Les expériences follement variées de sa vie cosmopolite semblaient l'avoir effleurée sans rien atteindre du profond d'elle-même, et cependant elle en avait tout

pénétré, semblait-il encore, tout retenu. La questionniez-vous sur son pays? Elle en connaissait chaque homme politique, chaque écrivain, la cour, la campagne, les universités, les sectes religieuses. Il fallait l'entendre, parée avec le dernier raffinement de la mode parisienne, vous décrire le défilé dans Simbirsk des *bialoritzi*, ces paysans fanatisés par Pitsznoff, qui protestaient contre l'iniquité sociale en s'habillant de blanc « comme les anges célestes ». Et sa parole, caressante et traînante, évoquait tour à tour les féroces *Douchiteli*, les *Etrangleurs*, — les vagabonds *Biegouny*, les *Fuyards*, en train de courir infatigablement d'une extrémité à l'autre de l'immense Russie, — les *Soutaievtzi* qui prêchent la non-résistance au mal, — les *Fils de Dieu*, — les *Chrétiens Spirituels*, — et les *Verigintzy*, les *Jeûneurs*, — et les *Frères de la Mort*, — et les dévots de *Kouhou-Sorta*, la *Grande Bougie!* — Elle n'était pas moins exactement renseignée sur Harnack et l'exégèse allemande, sur Loisy et le modernisme, sur Ostwald et le monisme, sur Freud et la psycho-analyse. Lui nommiez-vous un *debater* anglais ou américain? Elle en savait les opinions, les votes, le passé, ce qui ne l'empêchait pas de discuter, avec une compétence supérieure, sur la peinture italienne, et le travail critique de Morelli ou de Berenson, sur les symbolistes français et nos plus récentes écoles de métaphysique. Le tout, — chose délicieuse, — aisément, simplement, sans pédantisme, avec cette espèce de grâce aiguë et subtile, propre à l'intelligence russe. Elle fumait, en discourant ainsi, des cigarettes parfumées à l'essence

de rose, d'un tabac blond comme ses cheveux, et, tout à l'heure, elle allait danser avec cette même grâce slave, ou bien chanter des airs populaires de son pays, en alternant, et du vieux répertoire, les uns si sauvagement, les autres si délicatement, qu'elle vous apparaissait tantôt comme la plus primitive des enfants du steppe, tantôt comme une des bergères du Trianon de Marie-Antoinette. Entendrai-je jamais voix humaine moduler plus finement l'adorable cavatine du *Mariage* :

...Bel enfant amoureux et volage,
Oiselet échappé de ta cage?...

C'était une séduction, un enveloppement, une magie ! Puis on quittait la princesse. Le charme de la présence n'agissait plus. On se disait, à la réflexion, que, tout goûter, tout comprendre ainsi, c'était ne rien préférer, et les mauvais propos rapportés sur elle se raccordaient trop à cette mélancolique idée que cette adorable créature était une simulatrice inconsciente, un protégé-femelle d'autant plus décevant dans ses avatars qu'ils étaient plus sincères. Si étrange que doive paraître cette contradiction, il n'y avait pas trace de cabotinage dans cette créature d'artifice, nulle recherche de l'effet à produire. Elle était, naturellement, une chercheuse de sensations, à la fois capable d'éprouver les plus diverses, et incapable de se fixer dans aucune. Elle avait été de même en amour. C'était le contraire d'une coquette, et, à ne considérer que les faits, sa vie sentimentale n'avait été qu'une suite de coupables coquetteries. La chronique voulait

qu'elle eût, jeune fille, ruiné le ménage d'un des grands-ducs. Ce qui ne l'avait pas empêchée de se marier avec l'homme d'État dont elle portait, — et compromettait, — le nom, par passion et dans un accès d'enthousiasme pour son rôle politique. Moins d'un an après, elle s'affichait avec un diplomate anglais qui dut, à cause de cette liaison imprudemment étalée, et sur un désir venu de très haut, quitter Saint-Pétersbourg. La Princesse l'avait suivi de trop près. Ce départ scandaleux l'aurait perdue, sans la générosité de son mari, qui l'avait officiellement sauvée en donnant à cette fugue le prétexte d'une mission secrète. Elle appartenait à une famille très puissante là-bas et dont le Prince tenait à s'assurer l'appui. Pour le même motif, il continuait de couvrir devant l'opinion la libre existence que la vagabonde avait menée, tour à tour et aussi hardiment, à Rome, à Londres, à Paris. « *Cuore,* » disait-on d'elle, indulgemment, aux bords du Tibre, pour excuser ses légèretés. « *She is rather fast,* » murmurait-on sévèrement dans Belgrave Square ; et cruellement, place Vendôme : « Elle est dessalée, notre belle Véra ! »

Ni les uns ni les autres de ces sommaires jugements n'étaient très équitables. Les liaisons de la Princesse avaient été beaucoup moins nombreuses que ne le racontaient ses rivales en beauté ou les hommes qui lui avaient fait la cour sans succès. Elle s'était permis cependant assez de caprices pour avoir couru le risque de dures rancunes et de dangereuses vengeances. Qu'elle y eût échappé, qu'elle eût gardé comme amis tous les complices, — ou presque, — de

ces fantaisies plus ou moins brèves, c'était le preuve d'une extraordinaire divination des natures. Peut-être même, au lieu de ce « presque », aurais-je dû dire « sauf un », celui précisément auquel je pensais en la regardant se promener dans le vert jardin de l'ambassade. Mais est-ce sa faute si elle n'a pas pu appliquer cette fois son art de ne léguer à l'amant quitté que des souvenirs de douceur? A cet art, la ruse ne suffit pas, il y faut cette anomalie, si fréquente chez les Slaves, des sincérités successives, et que chacun de ces amants ait senti qu'à une seconde, il avait été réellement l'unique.

— « La Princesse », me disait Michel Steno, ce charmant et subtil Italien, qui a été, j'en jurerais, un de ses préférés et de ses délaissés, « la Princesse n'est pas une femme, mais vingt femmes, et qui toutes sont vraies. Si elle a eu plusieurs amants, comme on le raconte, elle ne les a jamais trahis. Chacun d'eux a aimé en elle une femme différente, et qui l'a aimé aussi de bonne foi. Ni elle ni eux n'ont été ni dupes ni fourbes. »

Je laisse à ce compatriote de Machiavel la responsabilité d'une théorie qu'exprimait plus simplement Marguerite Gautier quand elle disait au pauvre Armand Duval : « Tu seras l'amant de mes impressions. » Hélas ! si cette poursuite d'impressions toujours nouvelles a conduit la Princesse sur tant de coupables chemins, elle a payé, et avec usure, ses égarements par le tragique de son destin. Je viens d'avoir presque un remords à me remémorer ce passé de folies, dont elle ne fut qu'à demi responsable. Toute

la Haute-Europe d'avant 1914 valait-elle mieux que cette audacieuse, qui, du moins, joignait à son dilettantisme intellectuel et voluptueux une incomparable vertu de charité? Parmi les millions de roubles jetés aux quatre vents de ses capricieux désirs, beaucoup allaient, et avec une gentillesse de cœur si spontanée, aux désespérés que lui signalaient ses innombrables parasites. Tant d'aumônes et, pour finir, tant de douleurs, n'est-ce pas de quoi racheter bien des fautes?

III

Quand la mère de la Princesse la regardait dormir, si rose, si blanche, parmi les dentelles de son berceau d'argent massif, dans le splendide palais de Saint-Pétersbourg édifié par leur ancêtre, le favori de Catherine le Grand, certes elle eût été bien étonnée si une bohémienne, venue des Iles pour tirer l'horoscope de l'enfant, lui avait dit : « A cette même minute, un petit garçon est en train de musarder au bord de l'Allier, dans une vieille ville de la province française. Quand il rentrera tout à l'heure au magasin de l'épiciier, M. Jean Mabrut, son père, il recevra force taloches pour avoir manqué l'école. Il s'en consolera à l'idée que, dimanche prochain, il sera Joas dans une scène d'*Athalie*, au cours d'une représentation organisée par les Frères, dont il est un détestable élève. Mais quand il s'agit de jouer la comédie, un instinct s'éveille en lui qui, dans vingt ans, fera de ce garnement bour-

bonichon un acteur de génie, et ce fils de petit épicier de Moulins osera aimer votre fille, et il en sera aimé ! » Le Quinault-Dufresne dont la photographie aux devantures des magasins fait rêver les candidats au Conservatoire, sort en effet d'une humble boutique de la rue Regemorte, à Moulins. Ce comédien, acclamé à Paris, à Londres, à New-York, partout enfin où il a promené son prestigieux talent, de mime plus encore que de diseur, a passé les premières années de sa vie à tourner des cornets de papier et à nettoyer des balances sous l'œil inquisiteur d'un père et d'une mère qui ne l'appelaient jamais que « le drôle ». Un je ne sais quoi d'inatteignable pour eux dans cet enfant les agaçait, les irritait. Un pressentiment quasi animal les avertissait qu'une vocation déconcertante travaillait ce gamin aux yeux fûtés, dont la faculté de singerie étonnait le quartier. On ne l'y nommait que le Grimacier. Arrivait-il un cirque dans la ville, le Grimacier ne manquait pas une séance. Où trouvait-il des sous ou des francs pour payer sa place ? Il les trouvait. Par quel miracle trompait-il la surveillance paternelle ? Il la trompait, et, pendant des semaines, les trottoirs du faubourg retentissaient du rire des passants, égayés par les pitreries du fils Mabrut, en train de charger encore les charges des clowns, et dans l'intervalle il glissait des « imitations » des voisins et voisines, au risque de recevoir de temps à autre des rossées vengeresses. Elles ne le corrigeaient pas.

Dès cette époque cet enfant, trapu et court de jambes, avait ce masque singulier de l'acteur-né, cette immobilité tour à tour et cette élasticité des

traits qui se prêtent aux expressions les plus contradictoires. Il était laid, mais d'une laideur étrange qu'il rendait, à son gré, bouffonne ou tragique. A seize ans, les morts de son père et de sa mère, survenues coup sur coup, le plaçaient sous la dépendance d'un oncle ivrogne et insouciant qui le laissait vivre à sa guise. Le passage d'une troupe de comédiens en tournée était pour lui, quelques mois plus tard, l'occasion de son entrée définitive dans le métier. Un des acteurs, qui jouait un très petit rôle de nigaud, se casse la jambe en descendant un escalier. Le Grimacier a l'audace de se présenter pour le remplacer. Ayant su l'accident, il avait, en deux heures, appris les quelque cinquante lignes du rôle. On l'y essaie. Il le tient si bien que l'*impresario*, amusé par le toupet du cocasse jeune homme, le garde pour le reste de la tournée. La suite se devine : l'arrivée à Paris, un premier engagement ici, un second engagement là, l'ambition s'éveillant, l'acharné labeur de l'artiste qui se découvre lui-même, qui s'étonne de sa propre puissance, la fièvre d'intelligence de l'enfant du pauvre boutiquier qui se donne, malgré le bohémianisme de l'existence des coulisses, une instruction hâtive, pléthorique, congestive, l'affamé de culture qui dévore pêle-mêle les livres les plus incohérents, essaie de comprendre. A travers cette activité chaotique, le don sacré se développe. Il veut se réaliser et se réalise avec l'infaillible sûreté d'une force de la nature, utilisant tout, même les défaites, sacrifiant tout, même les bonheurs. Et voici qu'un soir, une salie de spectacle est soulevée par la révélation d'un jeu original, vivant, passionné. Un

acteur de race est apparu. Les faubouriens de Moulins ne s'y étaient pas trompés. Il y avait dans ce fils Mabrut, mué maintenant en Quinault-Dufresne, un grimacier, autant dire un comique, et c'est bien par la grosse bouffonnerie que ce remarquable artiste a commencé. Mais dès cette époque, les connaisseurs pouvaient discerner, dans ce jeu qui propageait le fou rire, une concentration singulière. Il émanait de ce faux bossu, aux épaules presque trop hautes, à la tête presque trop grosse, une gaieté voisine d'être tragique, comme celle de ces étonnantes caricatures de Forain dont la moquerie vous amuse et vous fait frissonner. C'étaient là des nuances trop fines pour ne pas échapper au grand public, tout près de ne voir en lui qu'un pitre magnifique, et quand les journaux annoncèrent qu'un théâtre du boulevard allait donner une *Saison shakespearienne* avec Quinault-Dufresne dans huit pièces, adaptées par lui-même, d'après la belle traduction de Montégut, la curiosité autour de cette tentative n'était pas mêlée de bienveillance. On se rappelle cette série qui commença par un déconcertement pour s'achever dans un triomphe, et d'abord quel choix surprenant de ses rôles ! L'audacieux artiste s'était attribué d'abord, le Bottom du *Songe d'une nuit d'été*, puis le Falstaff des deux *Henri IV*, le Caliban de la *Tempête*, l'Edgar du *Roi Lear*, pour finir par le Shylock du *Marchand de Venise*, le Timon du *Timon d'Athènes*, le Iago d'*Othello*, et le Richard III du drame du même nom. Où le garçon de la petite épicerie Bourbonnaise, d'une culture si différente de celle du grand poète Élisabéthéen, lecteur de Mon-

taigne, a-t-il appris le secret psychologique le plus profond de ce profond génie : ce pathétique du monstre humain qui fait dire à Prospéro montrant Caliban : « Quant à cet être de ténèbres, je le reconnais comme mien. » Tous ceux qui l'ont entendu interpréter Iago, par exemple, se rappellent son accent et son masque pour dire : « Je hais le More. On croit de par le monde qu'il a entre mes draps rempli mon office d'époux... » et comme il rendait visible la douloureuse alchimie de la jalousie se changeant en férocité basse dans un cœur d'envieux ! Et dans le *Songe d'une nuit d'été*, quand Titania invite Bottom à s'asseoir près d'elle sur un lit de fleurs, quelle étrange expression de mélancolie il savait donner au grossier amoureux affublé d'une tête d'âne et stupéfié du sentiment qu'il inspire à l'adorable fée ! Il ne le comprend pas. Il répond aux phrases délicieuses de Titania par des propos imbéciles. Mais tout à l'heure il s'écriera : « Ah ! c'était un rêve sans nom. C'est au-dessus de l'esprit de l'homme de dire ce qu'était ce rêve ! » Il en a donc obscurément et tristement senti le charme du fond de son indignité. Et dans la tragique scène du *Marchand* où Portia, déguisée en docteur, accorde à Shylock de prélever sur son créancier une livre de chair, comme Quinault-Dufresne chargeait de haine raciale et religieuse la voix de l'usurier clamant : « C'est un Daniel qui nous est venu pour juge ! » Et dans le *Roi Lear*, de quel déchirant sanglot il accompagnait le cri d'Edgar rencontrant son père aveugle : « Triste métier que de jouer la folie devant la douleur. »

— « C'est le roi Lear lui-même que tu devrais

jouer, » lui disait un de ses camarades. A quoi il répondit dans un des termes qui prouvaient combien le gars Mabrut, le fils du boutiquier, demeurait vivace dans son arrière-fond : « Ce n'est pas dans mon rayon. »

Reconnaissez dans cette formule commerciale le don essentiel d'un maître de l'effet à produire, — celui de ne se tromper ni sur ses propres forces, ni sur leur emploi possible. De là cette manœuvre savante par laquelle, ayant une fois rompu le préjugé de son public à son égard, Quinault a de plus en plus mué le bouffon en acteur de drame, mais l'un alternant avec l'autre. C'est ainsi que dans le répertoire classique il a été, avec une même incomparable maîtrise, l'Argan de Molière, et Georges Dandin, puis M. Jourdain, avec quelle supériorité ! Il possède ce génie de concentration qui consiste à découvrir, dans le personnage qu'il étudie, le point le plus individuel. Il construit ensuite tout le rôle en fonction de ce point vital, celui qui fait genèse, si l'on peut dire. Dans un des plus remarquables essais de psychologie profonde publiés ces années-ci, l'*Hérédo*, M. Léon Daudet formule une observation bien juste. Nous portons en nous, dit-il, par la multiple richesse de nos atavismes, tout un peuple d'êtres divers sans cesse en travail. La faculté créatrice, chez un Shakespeare, un Molière, un Balzac, serait simplement une libération de ces êtres par la vie imaginative, libération d'autant plus forte qu'elle est celle de tendances moins satisfaites. Cette théorie, Quinault-Dufresne ne la connaissait pas, lorsqu'il a débuté. Il la pratiquait d'instinct, en essayant de retrouver en lui l'atavisme particulier dont le dramaturge s'est sou-

lagé par son personnage. De rôle en rôle, il a travaillé dans ce sens, se creusant lui-même, pour dégager dans le plus intime de sa sensibilité le germe latent de la passion à représenter. Ce pouvoir de se transformer en un autre par les gestes, la physionomie, la voix, qui faisait du garçonnet de Moulins le « Grimacier », le comédien l'a développé, mais par le dedans. De la mimique extérieure et visible, il a passé à la mimique intérieure. Il est arrivé à devenir tous les héros qu'il a joués. Cet étrange phénomène de métempsychose lucide, qui consiste à se grimer l'âme comme le visage, se reproduit chez tous les grands artistes de théâtre. Le trait spécial à Quinault-Dufresne est qu'il va recherchant toujours, je répète le mot, le pathétique dans le grotesque. Il professe une philosophie de cette *transanimation* qui raccorde son art à sa propre destinée. Ses familiers l'ont entendu souvent tenir des propos du genre de celui-ci qu'un d'eux me rapportait, en s'en moquant. Il y voyait la preuve d'une immense fatuité. J'y vois, pour ma part, un cas très curieux de plasticité morale.

— « Parti de là, hein ! » disait-il, en montrant une aquarelle pendue au mur de sa galerie de la rue de Tilsitt, qui représente la boutique paternelle. Il a de ces piétés. « Et arrivé ici ! » ajoutait-il en embrassant d'un geste agrandi jusqu'à l'Arc de Triomphe les tableaux et les sculptures de sa somptueuse collection. Et il continuait : « Là c'est ma coquille de grand Parisien, là ma coquille de petit, de tout petit provincial à peine équarri. J'aurai été les deux, un pauvre enfant de paysan qui s'est fait prince. Mais

que ne sommes-nous pas, nous autres, par le miracle de notre métier? Y a-t-il une différence, je vous le demande, entre un roi sur son trône et un roi sur la scène, quand on vit le bonhomme, bien à fond? On est roi. On est mendiant. On est soldat. On est usurier. On est prêtre. On habite Rome, Carthage, l'Espagne, dans l'antiquité, au moyen âge, au seizième siècle. La journée compte vingt-quatre heures. Pendant trois, c'est-à-dire une heure sur huit, un fils comme moi d'un malheureux épicier de Moulins est à l'état d'avatar, comme un Dieu hindou. Vous et ces passants, vous menez une seule existence. Comptez donc les miennes ! »

Ainsi, par la vertu seule du talent professionnel, le comédien dont l'enfance avait poussé,

...au bruit des camions apportant des tonneaux
De harengs saurs ou bien des caisses de pruneaux,

comme eût dit Coppée, le « drôle » calotté matin et soir par père et mère, pour son incorrigible paresse, se trouvait avoir, vers les trente-cinq ans, une destinée psychologique très analogue, par certains côtés, à celle de la noble dame, née et grandie dans l'atmosphère de la cour de Russie, à même les splendeurs d'une opulence orientale. La dilettante cosmopolite et l'artiste célèbre s'offraient, par un caprice fantaisiste du sort, comme deux exemplaires également réussis du civilisé suprême en qui semblent se résumer des vingtaines d'humanités différentes. Mais les avatars ne sont permis qu'aux dieux. Nous avons beau, par fantaisie de blasée, comme elle, par profession comme

lui, multiplier les expériences, greffer sur notre fond originel toute une végétation de personnalités diverses, ce fond demeure. Tôt ou tard, il reparaît, intact et nu, tandis que l'efflorescence parasite tombe. Le masque cache le visage. Il ne le change pas. Une princesse Véra se manifeste soudain comme une patriennne du steppe, altière, sauvage, pareille à ses aïeules qui faisaient knouter leurs serfs implacablement. Un Quinault-Dufresne, ce triomphateur de la rampe, pose volontiers à la ville malgré sa laideur pour un arbitre des élégances, car il faut indiquer cette nuance aussi. De même qu'à la scène il veut que le grimacier impose l'émotion, il entend que sorti du théâtre ce même grimacier étonne par sa correction de dandy. Mais sous le dandy le Mabrut persiste, et, touché au vif par quelque humiliation, dément tout à coup, par une réaction affreusement brutale, toutes les cérémonies de ses manières et de ses prétentions. Seulement, il y a, entre la Princesse et Quinault, une différence : comme il est un acteur et un grand acteur, voici que les façons de sentir dont il s'est fait l'interprète sur les planches s'agitent en lui. Il en a traduit de très hautes, aussi celles de cet Edgar du *Roi Lear*, déjà nommé ; ainsi celles du don César de *Ruy Blas* criant à Salluste :

Gardez votre secret et gardez votre argent...

En dépit de Diderot et de son *paradoxe*, la dualité n'est pas complète entre le comédien et l'homme. Un rôle n'est jamais une simulation totale. De l'avoir tenu avec passion laisse une trace dans ce « moi »

inconscient qui sommeille en nous. Le rustre est réapparu chez l'artiste, et un nouveau geste d'une magnanimité surprenante dément à son tour le rustre, à la stupeur des témoins de l'une et l'autre attitude. Laquelle est la vraie? Où est le masque cette fois? Où le visage? Mais pourquoi poser d'avance une question qui sortirait d'elle-même de cette histoire, rapportée dans sa réalité profonde?

IV

Par quelle suite d'incidents, très naturels dans l'incohérence du Paris d'avant 1914, Quinault-Dufresne et la Princesse s'étaient-ils rencontrés, et comment celui-ci avait-il osé faire la cour à une femme de ce rang? Ce serait une autre histoire à écrire, et, en dépit de l'apparente singularité de ces données, peu intéressante. Les chroniques de galanterie se ressemblent toutes plus ou moins, par l'identité des épisodes et des décors. Le grand-duc Igor Nicolaïevitch, de passage à Paris, s'était engoué, comme s'engouent les Russes, à ne plus parler d'autre chose, du jeu de l'acteur dans une reprise du terrible chef-d'œuvre de Collé : *la Vérité dans le vin*. Entre parenthèses, il est étrange que les patriciens, dans tous les pays, et dans tous les temps, subissent comme une fascination de la littérature révolutionnaire, à l'approche des catastrophes qui vont précipiter dans l'abîme tout l'ordre social dont ils sont les privilégiés. Cette pièce, composée pour

lui de regretter un peu ce rôle, qui n'est ni dans ses cordes ni dans son physique, à ceux, tout mêlés de comique et de tragique, où il excelle. Sur les marches de cet escalier de restaurant, il a pris le port de tête surveillé, le regard extasié et discret, la physionomie attendrie et voilée du héros de Dumas, le peintre aimé de la grande Dame. Le créateur du rôle, l'élégant Bressant, n'avait pas plus de passion contenue pour dire : « Quand on plaisante les femmes du monde, on me blesse. Je les respecte toutes en vous. Où cet amour me mènera-t-il? Je n'en sais rien. Et j'ai peur !... »

Mais non. Quinault-Dufresne n'a pas peur. Il y a dans tous les vétérans des planches une vigueur singulière du tempérament. Avez-vous réfléchi à la dépense d'énergie vitale nécessaire pour supporter sans défaillir les excessives fatigues qu'implique une suite ininterrompue de cent, de deux cents représentations? Les gestes, la voix, le cerveau, tout fonctionne à la fois. Heures de repos, heures de sommeil sont bousculées. C'est une besogne qui tient du gymnaste par la tension du muscle, de l'orateur par celle de la parole, et le comédien l'exécute aux lumières, les nerfs tendus, dans une atmosphère surchauffée par le souffle et les émanations d'un millier de spectateurs. Une telle énergie d'animalisme donne le plus souvent, à celui qui la possède, la tranquillité assurée des êtres forts. Paul Aubry, l'amoureux de Diane de Lys, tremble devant l'abîme d'émotion où il se sent rouler. Quinault, lui, n'est pas un émotif, c'est un volontaire, dont le « moi » s'exalte à cette minute dans son triomphe de

filz de « petit boutiquier » sur la caste où est née sa maîtresse. En dominant cette femme, il prend une revanche. Au moment où il la fait, cette entrée savamment reculée, cette satisfaction plébéienne brille dans son regard. Elle le rend presque beau dans sa laideur puissante. Sentant de la sorte, il est vraiment dans son type. Mais il est aussi Paul Aubry, et il met toute la discrétion d'un amant romanesque à baiser le bout des doigts de sa noble maîtresse. Ce geste d'un respect ému est seulement trop souligné, comme aussi la demimorgue avec laquelle il salue les autres invités. C'est à la fois la légitime fierté d'un artiste qui se sait supérieur, et le malaise d'un de ces parias par en haut qui se sentent, dans la très haute société, tout ensemble adulés et dédaignés, ou mieux déplacés.

Les autres invités étaient au nombre de cinq, et tous des Russes. Il y avait un colonel et sa femme, lui tout petit, les yeux bridés dans une face large, au nez épaté de Kalmouck ; elle une grande et forte beauté du Nord, avec des yeux pers, de la couleur d'une eau de glacier, et des cheveux presque jaunes. Un vieux peintre, originaire de Moscou, et un vieux diplomate, membre du Conseil de l'Empire, escorté de son neveu, complétaient la compagnie. Ce dernier était un comte Serge Komow, arrivé de Saint-Pétersbourg la veille. Il avait été présenté à la Princesse cet après-midi. Elle l'avait impulsivement prié de venir à son dîner du Café Anglais avec son oncle. A tout prix, elle avait voulu le revoir et aussitôt. Il avait, en effet, produit sur elle une de ces impressions dont cette déraisonnable et charmante femme était coutumière. Stendhal

est le seul, je crois bien, qui ait distingué, parmi les coups de foudre, les vrais et les faux. Qui ne se rappelle, parmi les lecteurs du livre de *l'Amour*, l'anecdote de la Berlinoise en calèche, regardant passer le beau lieutenant Findorff? « Elle ne lui avait jamais parlé, » raconte Beyle. « Si elle eût osé, » me disait-elle, « elle l'eût envoyé chercher. Et sa jolie figure portait des signes de la passion la plus violente. Cela durait encore le lendemain. Au bout de trois jours, Findorff ayant fait le nigaud, elle n'y pensait plus. » Serge Komow était, lui, capitaine. Il avait alors trente ans. Il est mort plus heureusement que la Princesse, lors de l'invasion de la Prusse Orientale par Rennenkampf, au mois d'août 1914, frappé d'une balle au cœur dans une des premières rencontres avec les Allemands. Cet héroïque soldat n'aura pas vu l'affreuse trahison de Brest-Litovsk, son magnanime Empereur assassiné, ses camarades d'armes outragés et massacrés, et la dégradation d'un pays qu'il avait si bien servi. A la date que j'évoque, celle du dîner au Café Anglais, une légende l'entourait, tout jeune qu'il fût, de celles qui justifient les engouements subits comme celui de la princesse Véra. Lors du siège de Port-Arthur, il s'était fait sauter dans un fortin qu'il commandait, plutôt que de le rendre. Par un prodigieux hasard, il avait survécu. Il est rare de rencontrer, souriant, pimpant, la taille prise dans un gilet blanc à boutons de perles, une fleur à la boutonnière du frac, un homme qui a de ses mains mis le feu à une poudrière, et qui, projeté en l'air par l'explosion, puis miraculeusement sauvé, a le droit de dire comme Mirabeau Col-d'argent, le

magnifique grand-père de l'affreux Orateur : « Ah ! oui, le jour où je fus tué. »

La Princesse, donc, ne connaissait ce héros que depuis quelques heures, — huit, exactement, — et déjà, dans ce salon de restaurant où elle était arrivée la première, afin de le voir plus tôt, elle n'avait d'yeux que pour lui. Il faut dire, pour donner une excuse à cette circonstance inouïe, que l'aventure avec l'acteur la laissait profondément déçue. Il en est des grands hommes du théâtre comme de ceux de la littérature : leur intimité dément toujours par quelque point l'image d'eux-mêmes qu'ils ont suggérée par leur jeu ou par leurs livres. Tantôt ils valent mieux que cette image. Tantôt ils valent moins. Ils sont toujours un peu autres. Le grand-duc Yvor, l'altesse impériale généreusement et imprudemment férue d'idées libérales, avait admiré le mordant du jeu du grand acteur dans l'abbé de la *Vérité*. C'était le Lorenzaccio qui avait intéressé la Princesse. Il faut dire que Quinault-Dufresne incarnait, et par bonheur, incarne encore avec une vigueur singulière, ce Brutus Florentin, suggestionné par sa propre simulation, qui se camoufle en libertin pour tromper le tyran, et puis il se laisse prendre à son propre piège. Cette feinte débauche le corrompt jusqu'aux moelles. A lui aussi, le masque colle au visage. La Princesse était allée voir cette pièce, la veille du jour où elle devait faire connaissance de l'acteur, afin d'avoir avec lui un sujet de conversation. Si blasée qu'elle fût sur les impressions de théâtre, elle avait subi cette fascination qui, pour la grisette, identifie le ténor et Roméo. Quelque chose

du héros pervers, douloureux, passionné, incertain, imaginé par Musset, restait mêlé pour elle à la personne de l'artiste. Ne fallait-il pas que ce rôle ressemblât à l'acteur pour qu'il le tînt avec cette vérité? C'était un peu à Lorenzaccio qu'elle s'était donnée, avec cette déconcertante soudaineté. La désillusion n'avait pas tardé. Presque tout de suite elle avait discerné, dans le Lorenzaccio descendu des planches, l'homme qu'il était réellement : le comédien insatiable d'applaudissements et toujours en scène, pour qui les succès de femmes sont encore des succès de théâtre. Par-dessous elle avait entr'aperçu le demi-paysan du centre de la France, si fin lorsqu'il se développe dans son milieu normal, rusé jusqu'à en être madré, quand l'égoïsme le domine, et un demi-paysan peu élevé. Quinault-Dufresne avait eu beau se frotter à la société la plus distinguée des capitales où il avait triomphé, son génie d'adaptation n'avait pu lui donner l'aisance dans l'accomplissement des menus rites de la vie mondaine, qui répugnent au fond populaire. Il demeurait, dans le plus intime de lui-même, le faubourien de sa ville de province. L'éducation première ne se remplace pas. Ce sont des nuances insignifiantes, des façons d'écouter, de répondre, de tenir sa fourchette à table, de rompre son pain, de vider son verre. La correspondance posthume de Mme Hanska nous montre qu'un Balzac lui-même peut offenser par de pareilles fautes de tenue l'admiration la plus indulgente. Mais une femme du type de la Princesse, orgueilleuse, et qui ne veut jamais s'avouer qu'elle a en tort, ne s'avoue pas non plus qu'elle subit des sensations de

cet ordre. Des mauvaises manières de Quinault et de ses fautes de tenue, elle avait d'abord souri. Un jour que l'acteur lui avait dit, mi-plaisamment, mi-sérieusement, car il se piquait d'être un démocrate et un homme de progrès :

— « Ce que je n'aime pas, Princesse, dans votre pays, c'est la façon dont on y traite les moujiks. »

— « Il est bien logique », avait-elle répondu, « que vous pensiez ainsi, vous en êtes un. »

Et comme un éclair de susceptibilité passait dans les yeux de l'amant humilié :

— « Ne vous fâchez pas. Ça ne me déplaît point chez vous. Ça a de la saveur. »

Elle était sincère, en trouvant un ragoût au fait même d'être choquée par le singulier objet de son caprice. Mais de telles sensations tiennent de la névropathie. Elles en ont les sautes subites, les heurts inattendus, les inexplicables et complets déplacements du champ intérieur. De là cette volte-face, stupéfiante de soudaineté, qui s'était produite chez la princesse Véra, rien qu'à voir le rescapé de Port-Arthur. Engagée avec l'acteur dans une liaison toute récente, mais qui la mêlait à des mœurs bien étrangères aux siennes, la rencontre de Serge Komow devait, par comparaison et par réaction, lui faire apprécier davantage le charme des gentilshommes de son pays, si séduisants lorsqu'ils sont, comme celui-ci, de grands enfants héroïques, avec une émotivité noble, une générosité enthousiaste, et leur je ne sais quoi de subtil en même temps et de félin, de gracieux et d'alangu.

Quand l'avantageux Quinault-Dufresne était entré

dans la petite antichambre qui précédait le salon du dîner, Komow racontait un incident de la guerre japonaise, en russe naturellement, puisque l'on se trouvait entre compatriotes. On était en hiver. La Princesse, debout contre la cheminée et si belle dans une robe chatoyante de velours orange, tenait à la main un éventail de plumes de la même nuance. Elle y caressait distraitement sa joue, en écoutant cette voix prenante et chaude, dont le zézaiement rendait douce et mâle à la fois la musique de la langue natale. Elle était en proie à une sorte d'hypnose que l'arrivée du comédien dissipa du coup. Elle l'avait, à la lettre, oublié ! Celui-ci était un observateur trop fin, pour ne pas démêler dans l'accueil qu'elle lui fit, sous l'impression de ce réveil, une gêne indéfinissable. S'il avait la fatuité de l'homme à bonnes fortunes, il en avait aussi le coup d'œil aigu, ce génie d'y voir clair dans les allées et venues de la mobilité féminine. « Tiens, » avait-il songé aussitôt, « qu'est-ce qu'elle a donc, la petite » ? Il appelait son aristocratique maîtresse ainsi dans ses monologues intérieurs. Il l'assimilait à ses camarades de coulisses, avec une familiarité que démentait à cette minute la cérémonie de son salut. « Oui, qu'est-ce qu'elle a ? » On était à peine assis à table qu'il se formulait la réponse à cette question, et tout en étudiant la Princesse et Serge Komow de son œil, si fin entre ses paupières déjà mangées par le maquillage :

— « Ce qu'elle a ? » se répétait-il, « elle tique sur ce greluchon. Nous allons bien voir. »

Le diplomate qui s'était chargé d'organiser le dîner

avait disposé les places protocolairement : « Mon neveu en bout de table, » avait-il dit. « C'est de son âge, et je ne l'ai amené qu'à cette condition. » Les convives se trouvaient donc rangés dans cet ordre : la Princesse avait en face d'elle la femme du colonel, qui avait elle-même à ses côtés le peintre et le diplomate. A gauche de la Princesse le colonel, à sa droite Quinault, qui avait fait des façons pour accepter.

— « Nous sommes donc en Russie, monsieur Quinault-Dufresne », avait dit encore le diplomate.

Serge Komow, par suite de ces combinaisons plus ou moins correctes, voisinait ainsi avec le comédien. Le maître d'hôtel n'avait pas achevé de servir le borsch, le potage national avec son bouillon de betteraves, ses saucisses et ses bouchées, que déjà les deux hommes éprouvaient l'un pour l'autre ce mouvement d'aversion, — faut-il dire animale? — par lequel la nature nous avertit d'une présence hostile ou funeste. La conversation, après les premières phrases de banalité, s'était aussitôt tournée vers les choses de Moscou et de Saint-Pétersbourg. C'était trop naturel puisque Komow arrivait de la veille, apportant des nouvelles d'une société familière à tous les convives. Le comédien, seul, n'en était pas. En toute autre occasion, la Princesse aurait pris soin d'aiguiller la causerie de telle manière que son hôte français pût s'y associer, alors surtout que cet hôte était son amant. Mais le magnétisme exercé sur elle par le jeune officier, tout rayonnant du prestige de sa bravoure et de sa beauté, la possédait tout entière. C'était comme si une magique influence l'eût soudain transportée là-bas, en Russie.

Pour elle, il n'y avait plus d'Occident, plus de Paris. Cet hôte, ce Quinault-Dufresne, assis à sa table, elle le tutoyait la veille, et il semblait qu'elle eût perdu jusqu'au plus vague souvenir de cette intimité ! Il essayait cependant, lui, l'oublié, de prendre part à cet entretien, avec la gaucherie d'un intrus, qui veut paraître initié à un monde dont il ignore les tenants et les aboutissants. Les hasards de ses tournées ne l'avaient jamais conduit sur les bords de la Néva. Mais, il était un peu du Tout-Europe, par les vagabondages cosmopolites de ses représentations, et quelques-uns des noms qu'il entendait passer et repasser dans les propos lui étaient connus, juste assez pour le provoquer à des quiproquos, prenant les pères pour les fils, confondant les grandes-duchesses et les grands-ducs, jusqu'à un moment où un de ces impairs s'acheva sur l'incident le plus mortifiant pour son amour-propre. Le peintre, qui se sentait également à demi dépaycé, venait de parler avec enthousiasme, pour briller à son tour, d'un Watteau acheté récemment en Allemagne par un collectionneur de Saint-Pétersbourg qu'il désignait simplement par son prénom de Boris.

— « Boris ? » avait demandé Quinault-Dufresne, négligemment et d'un air entendu. « C'est le vieux prince Wérékiew, n'est-ce pas ? »

— « Mais non, mon cher monsieur Quinault-Dufresne, » avait répondu Komow, avec un sourire d'ironie. « Ce Wérékiew-là est mort, depuis cinq ans. Vous ne saviez pas ? Ça m'étonne. »

— « Et d'un coup d'apoplexie, à une soirée de cartes, » insista la colonelle, « juste comme il gagnait.

J'y étais. Il dit : je fais schlem, et il tombe mort. »

— « Vous voyez, monsieur Quinault-Dufresne, » insinua le diplomate avec un fin sourire, « que nous ne marchons pas vite en Russie. Nous en sommes toujours au whist de M. de Metternich ».

— « Metternich ! » releva le colonel. « Vous vous rappelez *l'Aiglon*, monsieur Quinault-Dufresne ?

Ah !... Et puis se calmer un peu sur la Pologne. »

— « Mais n'avez-vous pas joué *Flambeau* dans *l'Aiglon*, monsieur Quinault-Dufresne?... » interrogea le peintre qui se piquait d'être un boulevardier et qui s'en vantait. Il n'y a plus de boulevard, au sens des Nestor Roqueplan et des Aurélien Scholl. Mais les étrangers *Parisiénisants* — pardon du mot — retardent toujours d'un quart de siècle. Quelques journaux avaient annoncé, à l'époque, une reprise de *l'Aiglon* avec Quinault-Dufresne dans ce rôle. Celui-ci s'était dérobé au dernier moment. Il avait redouté la comparaison avec l'admirable artiste qui a créé le personnage. Ce refus restait dans la mémoire du comédien comme un des souvenirs mortifiants de sa carrière. On ne maintient pas sa vogue au théâtre, pas plus d'ailleurs qu'en littérature, sans une lucide entente, je l'ai déjà dit, des réactions du public, autant dire des limites de son propre talent. Que Quinault-Dufresne eût reculé devant cette comparaison, dans un personnage « de son rayon », c'était un aveu d'infériorité devant un maître. Il n'aimait guère à se le rappeler.

— « C'est un canard à qui j'ai tout de suite coupé les ailes, » répondit-il. « Le plus drôle est que je n'ai

jamais lu cette pièce. Je ne l'ai jamais vu jouer. C'est incroyable et c'est ainsi. D'ailleurs, je vais si rarement au théâtre, quand je ne joue pas. »

— « C'est tout naturel, » dit à son tour Komow, « un artiste tel que vous n'a pas de leçons à recevoir. Pourtant... »

Et comme si l'antipathie éveillait en lui une instinctive divination des points névralgiques dans la sensibilité du voisin, il entonna un panégyrique exalté de celui auquel Quinault-Dufresne avait évité de se mesurer. Trop fier et trop fin pour trahir les secrets sentiments d'envie que soulevait en lui cet éloge, l'acteur était impayable à regarder, de fixité froide. Le visible intérêt avec lequel la Princesse écoutait le jeune officier acheva de l'exaspérer. Contrairement à ses habitudes professionnelles de sobriété surveillée, il avait bu, coup sur coup, plusieurs verres d'un champagne très alcoolisé. En y goûtant, il avait même hasardé, avec la maladresse d'un homme gêné, cette absurde plaisanterie, tombée dans le froid de la table :

— « Voilà vraiment du brut Impérial. »

Une idée lui traversa la tête, une de ces fantaisies extravagantes qui surgissent dans la période d'excitation, premier stade de l'ivresse. La faculté d'inhibition va s'abolir. Elle diminue déjà. Des mots incongrus montent à la bouche du buveur. Il hasarde des gestes inconsidérés. Mots et gestes dont il ne s'étonne plus. Dans ces impulsions irraisonnées, le métier se retrouve. Grand lecteur de Musset, voici que cet insensé de Quinault-Dufresne entend soudain la voix intérieure lui réciter deux vers de Mardoche. Un des convives venait

de mentionner ce poème, assez finement, à propos de Rostand et des origines de sa fantaisie :

Hier, un de mes amis se trouvant à souper
Après d'une duchesse, eut soin de se tromper
De verre...

Et, sa main suivant sa pensée, il prend une coupe de ce champagne sec, que la Princesse venait de reposer après y avoir trempé ses lèvres d'une sensualité si fine, et dont le retroussis frémissait à écouter Komow. Brusquement, follement, Quinault porte lui-même cette coupe à sa bouche et il la vide en défiant du regard l'officier qui par bonheur avait été le seul à remarquer cette suprême inconvenance, — avec la Princesse. Les yeux clairs de celle-ci s'étaient subitement foncés de colère. Sa main s'était crispée sur son éventail :

— « A quoi pensez-vous, monsieur? » dit-elle à l'insolent qui eut l'audace de répondre comme dans *Mardoche* en lui montrant son propre verre :

— « Faites-en, madame, autant du mien... Vous le saurez... »

— « Ma pensée à moi, c'est que vous êtes un goujat, » répondit-elle, sans plus se soucier si les autres convives l'entendaient ou non. Ce n'était plus la grande dame cosmopolite qui parlait. C'était la barine exécutant le moujik, et comme le maître d'hôtel entrait, elle l'appelle d'un signe, puis, montrant Quinault-Dufresne :

— « Monsieur voudrait une voiture. Faites-la-lui avancer. »

Son accent était si impérieux, son beau visage si dur que le pauvre moujik obéit, comme un moujik en effet. Il ne répondit pas un mot et quitta la pièce d'un pas automatique, hébété, dompté, sans trouver dans tout son répertoire une attitude à prendre pour couvrir cette piteuse sortie, dans le silence des autres convives, presque aussi interloqués que lui de cette algarade. La Princesse l'expliqua d'une phrase dite d'un ton qui n'admettait pas de commentaires et que le malheureux put entendre, tandis qu'un domestique impassible l'aidait à passer sa fourrure dans l'anti-chambre attenante :

— « Il était ivre et s'est senti indisposé. Voilà tout. »

V

Jamais Quinault-Dufresne n'a pu expliquer comment lui, si fier d'une part et de l'autre si prompt à la riposte, il avait plié sous l'effroyable affront, sans un mot, sans un geste. Il s'était donc laissé mettre sa pelisse par le domestique impassible. Il avait descendu les marches de l'escalier. Il se retrouvait sur le boulevard. Alors seulement les esprits lui revinrent. Il s'arrêta. Le pourpre de la honte lui brûlait le visage. Le grand air le dégrisait brusquement et une tentation le saisissait, frénétique, celle de rentrer dans le restaurant, de remonter jusqu'au salon dont les fenêtres éclairées brillaient au premier étage, d'en pousser la porte, et là, de crier à la Princesse devant ces gens de

son monde, une phrase qui le vengeât, en la déshonorant. Encore ici un réflexe du métier l'emporta sur cet élan de nature. Lors de ses débuts et quand il s'essayait à s'assouplir, comme un pianiste avec ses gammes, en jouant jusqu'aux pannes, il avait tenu, dans *la Dame aux camélias*, un rôle secondaire, celui de Varville, créé d'ailleurs en 1852 par cet excellent comédien qui fut Dupuis. C'est ce personnage, effacé d'abord, qui lève la main sur Armand Duval, à la fin du quatrième acte, après que celui-ci a lui-même jeté des billets de banque à la face de Marguerite : « Décidément, monsieur, vous êtes un lâche. » Cette réplique, Quinault l'avait prononcée à titre de Varville. Elle lui revint à la mémoire. Ce fut assez pour qu'il reprît sa marche vers son domicile, malade de colère et de rancune, ulcéré d'amertume, mais avec la conscience tout de même de rester « chic », — parlons le style des coulisses — puisque son rival, car il ne doutait pas que le beau Komow ne fût la cause de l'avanie dont il était la victime, n'aurait pas le droit de lui crier l'apostrophe de Varville. Pour fuir la tentation, il allongeait son pas. Il courait presque, regardé avec étonnement par les passants qu'il heurtait. Il ne prenait pas garde non plus, — signe d'un trouble très profond, — à son nom, répété de temps à autre, par un de ces passants. Il était si connu, et si heureux de l'être ! A cette minute, la colère paralysait tout en lui, jusqu'à sa vanité. La distance est longue, du boulevard des Italiens où se trouvait le Café Anglais à la rue de Tilsitt. D'arpenter ces trois ou quatre kilomètres ne l'avait pas apaisé. A peine rentré dans son

appartement, il s'assit à sa table, si bouleversé qu'il avait peine à tenir sa plume, et il écrivit à la Princesse une lettre terrible qu'il fit porter aussitôt à l'hôtel de la place Vendôme où elle demeurait, avec ordre d'attendre, si elle n'était pas rentrée, et de demander une réponse. Il voulait que sa cruelle maîtresse lût cette lettre le soir même, avec la folle espérance qu'elle accourrait, touchée par l'éclat de sa douleur. Il allait jusqu'à y parler de son suicide possible, et de si bonne foi qu'il tira son revolver de sa gaine, quand son domestique reparut avec ce message : « Il n'y a pas de réponse. » Il vint devant sa glace, et il appuya la bouche du canon sur sa tempe, dans un geste qu'il ne put s'empêcher d'admirer.

— « Je suis un observateur, » racontait-il plus tard à celui de ses amis, de qui je tiens cet étrange détail. « Tout mon talent d'acteur vient de là. Oui, même à ce moment d'atroce désespoir, je m'observais. L'expression de mes traits me frappa tellement que je m'arrêtai, d'instinct, à me considérer. Je me suis demandé quel mouvement des muscles me donnait ce masque. J'ai détendu ma face devant ce miroir. Je l'ai contractée de nouveau. Ç'a été l'affaire de quelques minutes. L'accès de démence était passé. Je replaçai le pistolet dans sa gaine. Mon art m'avait sauvé. »

A cette grandiloquente explication, il manque sans doute le correctif que le plus véridique Stendhal met quelque part à la confidence d'un épisode analogue : « En 1821, j'avais beaucoup de peine à résister à la tentation de me brûler la cervelle. Ce fut la curiosité politique qui m'empêcha d'en finir. Peut-être, sans

que je m'en doute, fut-ce aussi la peur de me faire mal. »

— « Oui, peut-être, mais dans un autre moment, » répondit Quinault, avec ingénuité, au camarade qui s'amusait à lui rappeler cette phrase. « La douleur morale est un anesthésique. Je souffrais tant que je n'aurais rien senti. »

Exagérait-il? Je ne le crois pas. Atteint comme il était dans son orgueil à la fois et dans sa sensualité, si la mimique du suicide ne recommença point, il n'en fut pas de même de l'imploration épistolaire. La Princesse avait, comme j'ai dit, laissé la première lettre sans réponse. Dès le lendemain matin, Quinault en expédiait une seconde, une troisième l'après-midi, le surlendemain une quatrième. Toujours rien.

— « J'ai bien cru qu'il allait devenir fou, » me disait le même ami, un autre acteur. Comme tel, son témoignage n'est pas suspect. Il jalouse Quinault-Dufresne autant qu'il l'admire. Pour qu'il l'ait plaint, il faut qu'il l'ait vu vraiment très malheureux. « En quinze jours, il avait maigri, maigri. Je n'ai su que plus tard pourquoi. On avait dû retoucher et rétrécir son costume de *Lorenzaccio*. Nous continuions cette pièce, à perte, quoi qu'il eût repris son rôle, en attendant *le Colonel Chabert*, adapté pour le théâtre par Jacques Molan. Il n'arrivait pas à mettre sur ses pieds ce personnage-là. Cette comtesse Ferraud, la grande dame, si dure pour le pauvre soldat, lui rappelait trop sa propre histoire. Son *Lorenzaccio* au contraire, il le tenait si bien ! Il le jouait comme mécaniquement. Et puis, c'était l'alibi, un autre monde... Ce qu'il était pris,

lui que j'avais toujours connu plus rosse que les pires rosses ! Mais aussi la Princesse l'avait trop humilié. Ces gens de la haute ne savent pas cela : nous autres acteurs, nous sommes d'abord des gens fiers... » Et il ajouta, me prouvant, une fois de plus, qu'un homme qui parle à fond de son métier, dit aussitôt des choses fortes : « On nous a mis trop bas, trop longtemps. Cette fierté, c'est notre revanche. »

VI

Que faisait cependant cette fantasque Princesse dont la soudaine colère avait asséné un tel camouflet au pauvre Quinault ? Ah ! Elle se souciait bien des chagrins de l'amant disgracié ! Ces femmes à caprices brusqués possèdent une facilité d'oubli qui s'explique, comme les subites virevoltes de ces caprices, par le protéisme inconscient de leurs personnalités. Le coup de foudre dont l'avait frappée la rencontre de Komow avait littéralement aboli pour elle l'infortuné *moujik*, si durement puni de s'être permis cette affichante familiarité du Café Anglais. On pense bien qu'aucun des détails de cette courte scène n'avait échappé à celui dont la seule présence était la véritable cause de cette exécution. Le jeune officier russe n'en était pas non plus à sa première bonne fortune. Il était fin, à la façon des gens de son pays, qui mélangent d'une si étrange façon l'entraînement et la lucidité. Tout de suite il avait senti l'hostilité de l'acteur, à sa poignée de main, à son regard, au timbre de sa voix. Il en avait soup-

onné la cause tout de suite aussi, à l'attitude de la Princesse. La colère de celle-ci, quand elle avait vu son verre aux lèvres de son audacieux voisin, sa rougeur quand, l'insolent une fois puni, leurs yeux s'étaient croisés, tout avait fait pressentir un mystère à Komow. Véra n'était ni moins subtile, ni moins Russe que lui. Elle avait deviné qu'il devinait. Elle savait que ses compatriotes du Midi, comme celui-ci, n'ont rien de commun avec les Slaves du Nord, bien voisins des Allemands et de la rêvasserie germanique. Les Komow sont originaires du Caucase. Le type presque persan du comte Serge, sa fine structure, indiquait ses atavismes géorgiens. Il suffit de lire *les Mille et une Nuits* pour s'en rendre compte, la jalousie est la passion maîtresse de ces Orientaux, qui vivent entre la mer Noire et l'Arabie. Le geste de l'acteur avait suffi pour que cette jalousie s'éveillât chez le jeune homme, qui n'était pas encore amoureux de la Princesse. Il le devint à cette minute, et dans ses yeux passa une flamme de désir, de rancune, de mépris à la fois, qui lui fit si mal, à elle ! Malgré son audace intérieure, ses relations intimes avec le « moujik » lui avaient aussitôt infligé une vague sensation d'abaissement. Leur pittoresque et leur nouveauté l'avaient d'abord empêchée de subir trop fortement cette impression. Mais là, toute vibrante de colère, et sous ce regard de Komow, elle éprouva une honte qui du coup la dégrisa de son caprice, comme tout à l'heure elle avait, d'un mot, dégrisé Quinault de son champagne. « A tout prix, il faut que je lui cache la vérité, » pensait-elle, tandis que le dîner continuait

dans une gêne des convives, qu'elle ne parvint pas à dissiper. Quel éclat pourtant elle eut l'énergie de donner à sa conversation !

— « Jamais je n'ai entendu Véra causer comme ce soir, » disait plus tard le diplomate au peintre en sortant de table.

— « C'est vrai. Elle a tant d'esprit ! » répondait celui-ci. « Et jamais je ne l'ai vue aussi belle... Mais que lui avait donc dit Quinault-Dufresne pour qu'elle se soit fâchée ainsi ? »

— « Rien, » répliqua celui-ci, « il était ivre, tout simplement : c'est incroyable, mais c'est ainsi. Ça arrive par ces temps froids. On a la migraine. On prend une drogue, et alors un verre de vin vous trouble la tête. »

Telle fut la légende qui se colporta aussitôt dans la petite colonie russe, grâce à cet ancien ministre à la cour de X... — j'allais la nommer et le nommer. — Ce joueur de whist, admirateur de M. de Metternich, pratiquait, on le voit, la doctrine de la vieille école, elle avait du bon : nier toujours et tout, contre toute évidence. C'est un moyen sûr de créer du moins l'incertitude parmi les indifférents. Mais Komow n'était déjà plus un indifférent. Il se crut bien obligé, pour l'honneur de son pays, à répéter lui-même l'explication imaginée par son oncle sur l'épisode du Café Anglais. Y croire, c'était une autre affaire.

— « La Princesse serait la maîtresse de Quinault-Dufresne ? » s'était-il dit tout de suite. « Est-ce possible?... » Il se répétait cette question outrageuse le lendemain, et avec un rire méchant, il concluait : « Tant mieux ! »

Il se mentait à lui-même, avec ce « tant mieux » qui signifiait « : J'aurai donc mon tour. » Cette idée d'une aventure entre cette femme et le comédien le blessait au vif d'un sentiment né à peine et déjà exaspéré par ce sursaut de rancune qui active à la fois et empoisonne l'amour éprouvé pour une indigne. Le cœur a tant besoin d'estimer l'être dont il s'éprend ! Ce « tant mieux » était en même temps une erreur de psychologie masculine. Précisément parce que la Princesse avait été la maîtresse de Quinault, elle devait s'interdire de céder trop vite à l'attrait, bien fort pourtant, qui l'entraînait. Elle, si hardie d'ordinaire, la scène du Café Anglais ne lui laissait plus qu'une idée : se disputer, se défendre, par terreur que la facilité à l'abandon ne la fît considérer par Komow comme une femme galante. D'autre part, comment résister au désir de le revoir, de le tenir tout près d'elle, durant les quelques semaines qu'il passerait à Paris ? Et comment, si impulsive, cacher à cet homme l'émotion délicieuse dont il la remplirait, — elle s'en rendait déjà trop compte, — par sa seule présence ?

— « Eh bien ? » concluait-elle à son tour au terme d'une nuit passée à chasser et à caresser le dangereux rêve de permettre à Komow de lui faire la cour sans rien lui accorder, « s'il voit que je l'aime et que je ne me donne pas à lui, il ne croira jamais que j'ai été la maîtresse de l'autre. »

Que pouvaient peser les chagrins du malheureux Quinault-Dufresne, au regard d'une amoureuse en

train de poursuivre, avec toutes les forces de son esprit un projet conçu avec toutes les forces de son cœur? C'était une partie à risquer, très délicate, et perdue pour peu qu'elle commît la plus légère faute. Toutes les finesses de ses manœuvres pour endormir une jalousie d'homme, éveillée sur un indice trop clair, tourneraient contre elle, si Komow en surprenait une seule. Elle allait devoir se surveiller, geste par geste, regard par regard, alors qu'elle était dans l'entraînement. Vous voyez d'ici l'existence menée par le jeune homme et par elle durant les jours qui suivirent, et tandis que le malheureux Quinault continuait, lui, de figurer sur les planches dans ces habits qu'il lui fallait rétrécir? Il continuait de répéter *le Colonel Chabert*, avec une constante idée d'abandonner le rôle pour le motif que j'ai dit. C'est la preuve, soit dit en passant, que Diderot n'a pas si tort dans ses *Observations sur Garrick* : « Un excellent moyen pour jouer petitement, mesquinement, c'est d'avoir à jouer son propre caractère. » Mais esquissons le dessin de ces journées de la Princesse. Le matin, elle monte à cheval au Bois. Tout de suite, elle a pris l'habitude d'y rencontrer Komow. Il l'accompagne, d'abord un peu de temps, puis davantage. Et ce sont, dans les allées dépouillées par l'hiver, des conversations indéfinies. Il lui fait la cour, mais sans approche possible. Ce flirt équestre lui permet, à elle, de s'abandonner à ses impressions, sans que la parole et le regard les conduisent sur le périlleux chemin des caresses. Serge est trop avisé pour se permettre jamais aucune allusion à l'étrange scène du Café Anglais, toujours pré-

sente entre eux cependant. Ce silence plaît à la Princesse et l'inquiète. Elle non plus, elle n'ose pas interroger son compagnon, mais elle ne cesse pas de se demander : « Que pense-t-il ? » Oui, qu'y a-t-il dans l'arrière-fond de ces prunelles énigmatiques et qui la fixent sans cesse avec une ardeur, bien douce si elle n'y discernait pas une méfiance ? Ne se trompe-t-elle pas ? Son attitude, maintenant qu'ils se voient quotidiennement, n'a-t-elle pas déjà produit sur le jeune homme l'illusion qu'elle désire ? Elle n'en sait trop rien, et ce doute aiguise encore son goût déjà passionné pour ce héros dont elle aime tout : son élégance et son audace à cheval, sa façon de s'habiller et son joli tour d'esprit ; la manière dont il chante au piano les romances russes ; ce quelque chose de raffiné, d'ultra-civilisé et pourtant d'inentamé, qui lui donne une grâce virile, souple et primitive tout ensemble. Ils se séparent vers onze heures, rue Pomereu, au manège Bob Campbell où elle a son cheval. Elle quitte Komow pour le retrouver, ou bien vers une heure, à quelque déjeuner donné par leurs compatriotes, ou bien vers la fin de l'après-midi dans un goûter, le soir à un dîner, au théâtre. Elle a grand soin que ces promenades du matin soient leurs seuls tête-à-tête. Toujours, quand le jeune homme vient la voir, à son hôtel de la place Vendôme, il y trouve quelqu'un ou quelqu'une. Il s'irrite, il s'énerve à ce jeu que la Princesse prolonge avec tremblement. Plus elle se sent aimée, plus elle redoute l'inévitable minute où le jeune homme prononcera enfin le nom qui lui brûle le cœur, elle le devine. De la manière dont s'engagera cet entretien dépendra tout l'avenir de sa

passion. Comme elle la désire, cette minute, et comme elle en a peur !

VII

Cette explication eut lieu seize jours après l'algarade du Café Anglais, exactement. Voici dans quelles circonstances. Après s'être décidé chaque après-midi à interrompre ses répétitions, Quinault les avait tout de même menées jusqu'au bout. C'est le trait qui marque le plus nettement une vraie nature d'artiste. Dans quelque domaine que ce soit, le démon du métier ne lâche pas ceux qu'il a saisis de ses griffes. Ils sont comme les grognards de l'Empereur dans la célèbre lithographie de Raffet : ils se plaignent et ils marchent toujours. Un Mirabeau, sur son lit d'agonie, dicte le discours, que Talleyrand vint lire à la Convention le lendemain de la mort du funeste tribun. Un Voltaire, décrépité, cassé, cacochyme, retrouve de la force pour faire répéter *Irène*. Notre Quinault en avait trouvé, lui aussi, pour répéter son *Colonel Chabert*, et, un matin, des affiches avaient commencé de s'étaler sur tous les murs de Paris, par les soins de son impresario. Elles annonçaient la prochaine apparition du comédien dans ce rôle.

Maintenant imaginez ce dialogue entre la princesse Véra et Serge Komow. Il est venu la voir à son hôtel de la place Vendôme vers les cinq heures. La Princesse a là, au premier étage, un appartement complet avec une salle à manger. Par extraordinaire, il n'y a

personne dans son grand salon. La vaste pièce contient tant d'objets achetés par elle, tant de bibelots personnels, tant d'étoffes, drapées sur les meubles, tant de photographies, tant de livres, que ce logis de passage a presque l'air d'un *home*. Elle a fait dire au jeune homme, par un domestique à son service qui vient de ses terres en Crimée, qu'il attende quelques instants. L'amoureux se promène dans ce salon. Il a pu voir, sur plusieurs murs, en venant à pied de son hôtel à lui, de l'avenue des Champs-Élysées à la place Vendôme, l'affiche qui annonce *le Colonel Chabert*, et l'image du comédien célèbre l'obsède plus que jamais. Il va et vient, dans ce salon, regarde par la haute fenêtre le grouillement des voitures autour de la Colonne. Il prend un volume dans la bibliothèque basse et le referme aussitôt. Il avise sur un bureau une photographie de la Princesse. Il la contemple. Il en étudie, il en médite l'expression. Est-il possible que ce charmant visage ait été sali de baisers par ce « cabotin » ? Il l'appelle ainsi, comme ferait le plus vulgaire des petits bourgeois. Il oublie que lui-même, à Saint-Pétersbourg, a joué la comédie de salon, et qu'il disait volontiers à ceux qui lui reprochaient ses fréquentations avec les artistes du Théâtre Michel : « Le talent égalise tout. » Il répète tout haut : « Ce cabotin ! » Mais il s'arrête. Quel nom aperçoit-il, écrit sur une enveloppe, laissée à même la table, à côté de ce portrait qu'il vient de reposer ? *Monsieur Quinault-Dufresne*. Et c'est l'écriture de la Princesse ! Il la touche, cette enveloppe. Elle n'est pas fermée. La tentation de regarder son contenu est bien forte. Komow n'y cède pas. Le

galant homme l'emporte sur le jaloux. D'ailleurs, il est trop tard. La porte s'ouvre, et la Princesse entre, elle-même, le sourire aux lèvres, un éclair de joie tendre dans ses yeux.

— « Vous n'avez pas pris votre thé, j'espère? » dit-elle, et presque aussitôt le domestique russe apparaît, suivi d'un camarade du même pays. Ils installent le samovar national, le plateau, les hauts verres taillés, dans leurs gaines de vermeil ciselé. La Princesse leur parle dans leur langue. Où sommes-nous, à Saint-Pétersbourg ou à Paris? Et c'est en russe encore, en offrant au sombre jeune homme un de ces verres, où une tranche de citron flotte sur le thé pâle, qu'elle l'interroge :

— « Vous avez l'air contrarié aujourd'hui, Serge Pavlovitch. Que se passe-t-il? »

Elle était si belle à ce moment, ses yeux avaient un intérêt si ému qu'il n'y tint plus. Ce nom détesté qu'il n'avait pas prononcé une seule fois depuis la scène du Café Anglais, lui vint au bord aux lèvres. Il ne put pas l'articuler. Le verre tremblait entre ses doigts crispés. De sa main libre, il montra simplement le bureau, et sur le buvard l'enveloppe à l'adresse de l'acteur soupçonné.

Un flot de sang inonda le visage de la jeune femme. Son émotion, à elle aussi, était bien forte. Elle sourit, mais d'un sourire un peu plus creusé d'un côté, comme il arrive dans les minutes d'extrême nervosité.

— « Ah! » dit-elle en se dominant, « enfin je comprends. C'est à cause de la scène de l'autre jour... » Elle s'arrêta. Elle non plus ne pouvait pas parler sa

pensée. « Hé bien, » continua-t-elle presque impérieuse, « allez la prendre, cette lettre, et ouvrez-la. Allez, allez, mais allez donc... »

Komow obéit presque automatiquement. Il ouvrit l'enveloppe. Elle en contenait une autre à l'adresse de la Princesse, écrite à la machine. Dans cette seconde enveloppe se trouvaient une carte de Quinault-Dufresne, et un coupon de loge ! Komow put lire le nom du théâtre où jouait l'acteur et au-dessous : « Répétition générale du *Colonel Chabert*, baignoire d'avant-scène, six places. »

— « Qu'est-ce que vous pensez de cela ? » interrogea-t-elle, tandis que Komow regardait avec stupeur la carte et le billet. « Après que je l'ai exécuté comme j'ai fait, » continua-t-elle, « avouez qu'il n'est pas fier. Il est vrai qu'il prépare une saison au Théâtre Michel, raconte le grand-duc Igor. »

L'étrangeté du procédé de l'acteur pouvait en effet s'expliquer par la crainte d'avoir comme ennemie une personne aussi influente que la princesse Véra, dans les hautes coteries de Saint-Pétersbourg. Mais la jalousie a des perspicacités singulières. Les plus menus détails revêtent soudain pour elle des significations révélatrices. Que cette adresse fût écrite à la machine, l'explication était toute naturelle : le nom de la Princesse, donné par le Comédien entre vingt autres sur la liste du « service » de la répétition générale. L'envoi avait pu être fait mécaniquement et anonymement. Oui. Seulement si Quinault avait craint que, reconnaissant son écriture sur l'enveloppe, la Princesse lui retournât la lettre sans la lire, n'aurait-il pas employé

cette ruse pour qu'elle fût forcée de prendre connaissance du message? Cette hypothèse en supposait une autre, celle d'une rupture. Cette idée saisit Komow si fortement qu'il ne répondit pas.

— « Serge Pavlovitch, » insista la Princesse, « dites-moi toute votre pensée. »

— « Je ne peux pas vous la dire. »

— « Alors c'est que vous croyez qu'entre cet homme et moi, il y a un secret? »

— « Oui, » osa-t-il répondre cette fois.

Ce fut à elle de se taire à son tour. Pour tromper son trouble grandissant, elle alla vers la cheminée prendre une cigarette qu'elle alluma fiévreusement. Ses fines narines palpitaient en respirant l'âcre fumée.

— « Donnez-moi ces papiers, » finit-elle par dire, et, prenant l'enveloppe sur laquelle était écrite de sa main l'adresse de Quinault-Dufresne, elle la déchira. Elle mit à part sur le bureau le coupon de loge, et, se tournant ver Komow :

— « Que faites-vous demain soir? »

— « Mais rien, » dit-il sans comprendre.

— « Vous viendrez avec moi à cette répétition générale, je l'exige. Je voulais renvoyer ce billet, parce que les succès de ce monsieur ne m'importent pas. Ce qui m'importe, c'est vous, c'est ce que vous pensez. S'il y avait jamais eu un secret entre cet homme et moi, croyez-vous que je vous ferais cette offre, alors que... »

Elle s'était approchée de lui. Elle vit passer dans ces yeux tout à l'heure si obscurs une tendresse égale à la sienne, un total abandon de l'âme, et, le serrant

dans ses bras, elle acheva d'une voix qui s'étouffait dans l'émotion : — « alors que je vous aime ! »

VIII

— « Tu y tiens beaucoup à cette représentation de ce soir? » disait le lendemain Serge Komow à la Princesse, au terme d'un déjeuner pris en tête-à-tête avec elle. Ce tutoiement, le reconnaissant échange de leurs sourires et de leurs regards, tout dénonçait une intimité que ne troublait, comme on imagine, ni chez la maîtresse, le remords des chagrins infligés au « moujik » aussi brusquement exécuté qu'il avait été brusquement pris, ni, chez le nouvel amant, le souvenir de la scène du Café Anglais. Mais Véra connaissait ses compatriotes. Elle savait, pour l'éprouver elle-même à cette minute, combien la sensibilité russe est instable, influençable, à la merci de la plus légère suggestion. Maintenant surtout qu'elle s'était donnée au jeune homme, il lui eût été insupportable de rencontrer de nouveau dans l'arrière-fond de ces prunelles passionnées l'ombre hostile de la défiance. Il fallait redoubler cette preuve qui, la veille, avait exercisé le soupçon. Elle répondit, parlant haut sa pensée cette fois, — pas toute sa pensée, car il lui fallait aussi défendre par un mensonge, comme ont fait et feront tant de femmes amoureuses, la vérité de son cœur.

— « Mais oui, j'y tiens ; je te répète. Je veux que tu nous voies en face l'un de l'autre, pour que jamais

plus les mauvaises idées ne reviennent dans cette mauvaise tête. »

Ils étaient seuls. Elle se leva à moitié pour caresser du bout de ses doigts, par-dessus la table, le front radieux de son ami, et, gamine :

— « D'ailleurs, s'il ne m'aperçoit pas dans l'avant-scène, Quinault s'imaginera que je lui en veux. Et alors la tournée à Pétersbourg !... C'est vrai que je lui en voulais, que je lui en veux encore, à cause de toi, mon Serge. Mais je suis trop heureuse ce matin pour n'être pas charitable. »

Elle était surtout féroce d'oubli et d'indifférence, — mais s'en doutait-elle ? — en s'asseyant comme elle fit à neuf heures du soir sur le devant de la baignoire, au moment même où le rideau se levait sur le décor du premier acte du *Colonel Chabert* ? L'adaptateur, ayant très exactement découpé la pièce dans le magnifique récit de la *Comédie humaine*, ce décor n'était que la mise en scène des pages du romancier. C'était bien l'étude de M^e Derville, avoué, avec son poêle appliqué contre une cheminée condamnée, avec les grandes affiches jaunes des saisies et des ventes collées aux murs, avec les casiers bourrés de liasses où pendaient des étiquettes et le secrétaire à cylindre du premier clerc là, les tables des saute-ruisseau. Mais voici apparaître Chabert, le vieux soldat de la Grande Armée, minable et sinistre dans son carrik huileux, usé, déchiqueté par le bas. Il traîne ses pieds gourds dans des bottes éculées qui prennent l'eau. Une mauvaise cravate de soie noire lui serre le cou. Il avance un masque immobile, maigre et desséché. Ses yeux sont fixes. Avec quel réalisme ma-

cabre Quinault-Dufresne a su se donner cette « physiologie cadavéreuse » dont parle Balzac, cette expression de démence triste et funeste ! La salle l'acclame. L'entend-il ? Son premier regard a été pour l'avant-scène de droite. Il a vu la Princesse, et derrière elle, dans le demi-jour de la loge, la silhouette de celui chez lequel il a deviné un rival dès son entrée dans le salon du Café Anglais, le soir de son déraisonnable geste. Pourtant sa voix ne s'altère pas pour répondre à Der-ville, lui demandant : « Monsieur, à qui ai-je l'honneur de parler ? » — « Au colonel Chabert. » — « Lequel ? » — « Celui qui est mort à Eylau. » L'automatisme de l'artiste fonctionne, à ce moment même où la colère fait battre si fort le cœur du bafoué, mais c'est une colère d'une gaieté cruelle. Un éclair singulier jaillit de ses yeux, plus menaçants encore dans cette face ravagée à cause de la cicatrice qu'il a dû se mettre sur le crâne d'après les indications du livre : « Elle prenait à l'occiput et venait mourir à l'œil droit, en formant une grosse couture saillante. » Ces prunelles brillantes dardent une sauvage malice, celle du grimacier des ruelles de Moulins. Cet envoi du coupon de loge était-il un piège ? La Princesse commence à le craindre. Elle devine dans le jeu de l'acteur, d'ordinaire si juste, si précis et si ferme, une espèce de fièvre incertaine, et qui l'étonne. Il y a de l'excès, du soulignement, dans ses intonations, dans ses attitudes. Il n'est pas tout à fait maître de lui. Diderot a de nouveau raison : « Un acteur s'est pris de passion pour une actrice. Une représentation les met en scène dans un moment de jalousie. La scène y gagnera si l'acteur est un homme

médiocre ; elle y perdra s'il est un grand homme. Il ne sera plus le modèle idéal et sublime qu'il s'était fait d'un jaloux. » Quinault-Dufresne n'est certes pas un grand homme, mais c'est un bel acteur, et, comme le voulait le philosophe du *Paradoxe*, pour cette raison seule qu'il est lui en ce moment au lieu d'être Chabert, à quelques pas de cette avant-scène, il est tout près de manquer ses effets. Ses admirateurs le sentent vaguement dans la salle. Ses envieux s'en réjouissent. Lui-même s'en rend compte, et sa rage intérieure en redouble. Il y a du moins un effet sur lequel il compte et qu'il ne manquera pas, c'est celui de la scène de l'avant-dernier acte. On se souvient. Le colonel Chabert entend sa femme, qui s'est remariée, le croyant mort et à laquelle il a fait le sacrifice de ne pas révéler sa survie, dire à un complice : « Il faudra finir par le mettre à Charenton, puisque nous le tenons. » Chabert saute dans la chambre. D'un revers de main, il calotte le complice. Sa femme, qui s'appelle aujourd'hui la comtesse Ferraud, feint de pleurer. Elle joue, pour avoir une contenance, avec le long ruban rose de sa ceinture. Le colonel, les bras croisés, la regarde et lui dit : « Madame, je ne vous maudis pas, je vous méprise et, maintenant, je remercie le hasard qui nous a désunis. Je n'éprouve même plus un désir de vengeance, *je ne vous aime plus, je ne veux rien de vous.* » Quinault s'était arrangé pour prononcer cette phrase, le visage tourné vers la baignoire d'avant-scène. Il la lance à la Princesse, et par-dessus la tête de son interlocutrice, d'une manière si directe qu'elle ne saurait permettre le doute sur son intention, ni à

celle qu'il exécute ainsi à son tour, ni à son compagnon. A cette incroyable action, il a du moins deux excuses : l'une sa douleur, l'autre sa profonde connaissance de l'optique du théâtre. Il est bien sûr qu'aucun des spectateurs n'interprétera son geste dans sa vérité. Ce geste n'aurait de sens que pour ceux qui connaîtraient son histoire, et il faut lui rendre cette justice, depuis le commencement de son étrange aventure, il a tenu à la perfection, sauf à la minute du verre de champagne, le personnage de l'amant discret. Ce n'est que plus tard qu'il a parlé, mais pas comme amant, comme acteur et par exaltation du beau rôle qu'il a joué ensuite vis-à-vis de cette femme. Mais n'anticipons pas. Ce soir, en rentrant dans sa loge, après cette représentation, si un seul des innombrables visiteurs, venu pour le complimenter, lui eût glissé tout bas : « Il y avait dans la baignoire d'avant-scène une belle Princesse à qui vous avez dit son fait, avouez, » il n'eût pas avoué. D'ailleurs, cette petite phrase ne fut ni prononcée ni pensée par qui que ce fût dans cette salle de Parisiens très avertis, autant dire de sceptiques nigauds qui croient à tous les racontages, acceptent toutes les légendes et ne savent rien des vrais dessous de la vie des uns des autres. Quinault-Dufresne voulait seulement que son infidèle maîtresse eût compris, elle, et celui qui lui succédait dans les bonnes grâces de l'inconstante Véra. C'était fait. Ils étaient quittes.

IX

Ici se placent les deux épisodes qui m'ont fait qualifier cette aventure d'in vraisemblable, au moment même où je cédaïis au désir, longtemps comprimé, de la raconter. Au demeurant, les origines russes de la Princesse d'un côté, de l'autre la psychologie spéciale de l'acteur ne suffisent-elles pas à expliquer leurs actes, à tous deux, dans des circonstances où il entra certes une part de hasard, mais comme dans tous les drames de la vie? Est-il même besoin de justifier la représaille que l'orgueil offensé inspira aussitôt à la grande dame? Qu'elle acceptât, sans réagir, l'insulte que l'amant d'hier avait osé lui infliger devant l'amant d'aujourd'hui, ce n'était pas féminin, et le procédé qu'elle allait employer fut bien dans la logique du sentiment qui la faisait appeler Quinault-Dufresne son « moujik », sans trop d'ironie. Il n'était pas possible non plus que Serge Komow, si chatouilleux sur le point d'honneur, ne cherchât pas à tirer immédiatement vengeance de l'insolent comédien. Celui-ci achevait à peine son incroyable tirade que l'officier se levait, dans un mouvement que la Princesse arrêta en le retenant par le bras :

— « Serge Pavlovitch, rasseyez-vous, je le veux. »

Elle avait parlé à mi-voix, sans se retourner. Elle continuait de suivre la pièce, en apparence du moins, avec autant d'attention tranquille sur son beau visage

que si elle n'eût pas compris l'outrageante volonté de Quinault-Dufresne.

— « Je le veux, » répéta-t-elle, si impérativement qu'il obéit, et lui saisissant la main : « Qu'alliez-vous faire, grand fou? »

— « Souffleter cet homme, » répondit-il.

— « Dans les coulisses?... » dit-elle en riant cette fois de toutes ses belles dents ; et comme Quinault sortait de scène, elle cessa de regarder vers le théâtre pour plonger ses yeux dans les yeux du jeune homme. « Dans les coulisses? » répéta-t-elle. « Afin de figurer demain dans tous les journaux et d'être obligé de vous battre avec lui, ce qui serait plus grotesque encore que scandaleux. Et sous quel prétexte? Voyons, est-ce que j'ai l'air d'une femme à qui l'on a manqué? » Et tout bas : « Mon Serge, tu ne vas pas douter de moi de nouveau... »

— « Véra, » interrompit-il sauvagement, « il faut bien cependant qu'il y ait une raison pour que... »

— « Pour que ce malheureux soit furieux d'avoir été remis à sa place l'autre jour un peu vivement? » fit-elle. « Le grand-duc Igor m'avait bien dit : « Prenez garde ! il va vous faire la cour. » Je n'y croyais pas. Il paraît que j'avais tort !... »

Elle continuait de rire, et d'un rire pas même méprisant, dédaigneux, presque amusé. Était-ce de la rouerie? Non. Le sentiment qu'elle éprouvait pour Komow était trop violent pour qu'elle rusât avec lui. Qu'elle l'aimât absolument, profondément, sa constance l'a prouvé depuis. Leur liaison durait encore en 1914, et peut-être a-t-elle coûté la vie à la Prin-

cesse. Elle ne retourna en Russie, aux premiers jours du mois d'août de cette année-là, qu'afin de prolonger ses adieux à Serge avant son départ pour l'armée. Elle ne quitta plus Pétersbourg. Vous savez le reste. Vous objecterez qu'en dissimulant la vraie nature de ses relations avec l'acteur, elle mentait et que la passion sincère a l'horreur de la supercherie. La femme qui aime a besoin que l'homme qu'elle aime la voie telle qu'elle est. Elle risquera de le perdre plutôt que de l'abuser. Oui, une femme simple, mais la Princesse n'était pas une femme simple. Elle n'était pas davantage une dépravée, car il y a une adroite franchise des dépravées qui excellent à la triste tactique dénoncée par Dumas dans *la Visite de noces* : mordre sur les basses portions du cœur de l'homme par la jalousie physique. La Princesse n'était ni naïve ni perverse, elle était compliquée, et une âme compliquée, c'est plusieurs âmes, c'est plusieurs personnes. La loyauté consiste à ne pas les être simultanément. Véra pratiquait du moins cette vertu-là, et tout son cœur frémissait dans sa voix pour dire à son compagnon :

— « Crois en moi, mon Serge. Tu me le dois... »

— « Je crois en toi, » répondit-il. « D'ailleurs, pourquoi me mentirais-tu? Je t'aimerais quand même. »

La bonne chance de la Princesse voulut qu'un de leurs compatriotes, qui se trouvait à l'orchestre, l'ayant aperçue, vint la saluer, durant cet entr'acte, en sorte que cette explication, si redoutable pour elle, fut suspendue. Les deux amants avaient eu le temps de se reprendre, quand le visiteur s'en alla. Et, comme la toile se relevait :

— « C'est heureux que vous ne l'ayez pas frappé, » dit-elle à Komow, en fixant avec sa lorgnette Quinault-Dufresne, incomparable, il faut l'avouer, dans ce dernier tableau. Le décor maintenant représentait une grande allée de Bicêtre. Le colonel Chabert, assis sur la souche d'un arbre, traçait d'un bâton des raies sur le sable. Il était vêtu, comme l'indique Balzac, « dans cette robe de drap rougeâtre que l'hospice accorde à ses hôtes, une espèce de livrée horrible » ; et tout de suite c'était l'entrevue, transportée littéralement du livre sur le théâtre, de l'avoué Derville et de son misérable client :

— « Bonjour, colonel Chabert. »

— « Pas Chabert, pas Chabert. Je me nomme Hyacinthe. Je ne suis plus un homme, je suis le numéro 164, septième salle. »

Cette fois, comme si son éclat de tout à l'heure l'avait momentanément délivré de son obsession, Quinault était redevenu lui-même, un étonnant caricaturiste en mimique et en accent. Il la prononçait, cette parole d'abdication définitive, d'irréparable suicide moral, avec une anxiété peureuse, une crainte de vieillard et d'enfant, comme dit encore le livre. En dépit de Diderot, ne trouvait-il pas cette note, si juste, dans la détresse qui suit, en amour, les gestes d'irréparable rupture ? Ou bien était-ce de nouveau un phénomène d'automatisme professionnel ? Quoi qu'il en fût, cette saisissante apparition faisait s'achever en victoire une pièce qui avait failli n'être qu'un demi-succès, et quand l'acteur s'avança sur la scène pour dire : « Le drame que nous venons d'avoir l'honneur de représenter

devant vous est de M. Jacques Molan, d'après le roman d'Honoré de Balzac, » la tempête des applaudissements n'arrivait plus à s'apaiser. Au dernier des six rappels auxquels l'artiste dut se rendre, il regarda dans l'avant-scène, d'où la Princesse ne s'empresait pas de partir. Son visage avait une expression d'orgueil exalté, à présent, qui signifiait : « Voilà celui que vous avez méconnu... »

X

Peut-être sans ce dernier sursaut d'arrogance, la Princesse, tout entière à la joie d'avoir de nouveau exorcisé le soupçon chez celui qu'elle aimait, oui, peut-être aurait-elle négligé de se venger à son tour du comédien. L'élan de confiance de son amant l'avait touchée si profondément ! Mais ces émotions-là sensibilisent encore celles qui les éprouvent, et devant cette bravade, que Serge Komow avait observée, lui aussi, la fibre mauvaise tressaillit en elle. Toujours l'apologue de la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

— « C'est tout de même dommage de ne pas l'avoir châtié, » disait l'officier russe dans l'automobile qui les emportait, serrés l'un contre l'autre, au sortir de la représentation. « Vous avez vu comme il portait beau à la fin. Si on payait des gens pour le faire siffler, tout simplement ? »

— « On le ferait applaudir davantage, » dit la Princesse, et après un silence : « Votre valet de chambre Cosaque, celui que vous avez amené de Pétersbourg,

vous en êtes bien sûr?... Oui, si vous lui demandiez quelque chose de bien difficile?... »

— « Il se ferait tuer pour son maître », dit Komow. « Il l'a presque fait, » ajouta-t-il gaiement. « Je l'avais à Port-Arthur et il voulait rester avec moi dans le fort. C'est un vrai Russe et de la vieille espèce. »

— « Mes deux domestiques également, » dit la Princesse. « Avez-vous un camarade à Paris dont vous soyez très sûr aussi? »

— « Cyrille Alexandrovitch ! que je vous ai présenté. Nous nous aimons comme deux frères... »

— « Il est capable de garder un secret? »

— « Jusqu'à la mort, » dit Komow. « C'est un Balte... Mais je ne comprends pas... »

— « Tu comprendras demain, » dit la passionnée Véra, en posant sa tête sur l'épaule du jeune homme. « Ne perdons pas ces douces minutes du retour ensemble, à bavarder sur la correction que mérite Scapin-Chabert. Elle lui sera servie, je t'en réponds, si tu veux m'y aider, et juste celle qui lui convient. »

Si l'ampoule électrique avait été allumée dans la voiture, la férocité du regard de la charmante femme, tandis qu'elle proférait cette menace, dans un zéaie-ment presque enfantin, aurait renouvelé les doutes dans l'esprit de l'amoureux. Mais l'ampoule était éteinte. Si le comédien lui-même, en train de se démaquiller dans sa loge, eût, lui aussi, par un phénomène de télépathie, aperçu cette lueur d'acier dans ces prunelles, il se fût sans doute demandé, non sans angoisse : « Que va-t-elle faire? Que va-t-il m'arriver? » Hélas ! Il ne se demandait rien, ni à ce moment-là, ni plus tard.

Il continuait d'être ravagé de chagrin. L'incident du théâtre l'avait rendu plus misérable encore. Une fois passée la première satisfaction de vengeance, il n'avait plus senti qu'une chose : cette femme était à jamais perdue pour lui. Jamais elle ne lui pardonnerait. Et puis, s'il avait, dès son entrée dans le salon du Café Anglais, pris Komow en antipathie, il ignorait tout ce qui avait suivi cette première rencontre avec la Princesse. Le tête-à-tête des deux amants dans l'avant-scène, — donnée par lui, quelle ironie ! — lui avait infligé une évidence affreuse. Elle n'avait pas peu contribué à lui faire exécuter son projet d'apostrophe à l'infidèle, conçu, puis rejeté, repris et abandonné. Le sursaut d'excitation une fois passé, il devait subir la torture de la jalousie la plus douloureuse, celle qui ne peut ni agir, ni lutter. Cette torture avait commencé, aussitôt finie la répétition générale. Elle avait grandi le lendemain, au point de le rendre indifférent au courrier de la presse qui lui apportait les innombrables coupures des articles écrits sur son nouveau rôle. Il y a du délire dans toute idée fixe. Elle nous enveloppe d'une atmosphère de rêve qui s'interpose entre nous et notre propre vie. Nous venons, nous allons, nous exerçons notre métier. A peine la réalité nous arrive-t-elle. Ceci pour expliquer comment Quinault-Dufresne, exactement six jours plus tard, put monter dans son automobile au sortir de la cinquième représentation du *Colonel Chabert*, sans remarquer qu'un autre chauffeur que le sien était sur le siège. Il se trouvait dans un de ces états de demi-conscience où la pensée vagabonde ailleurs, bien loin. « Ils sont ensemble, » pensait-

il. « Mais où? Ah! j'aurais dû mettre à leurs troussees un détective. » Et puis, l'obsédé était bien obligé de répondre : « A quoi bon?... »

— « A la maison, » avait-il crié au chauffeur.

L'automobile avait démarré, sans qu'il allumât l'électricité, lui non plus. Affalé dans un coin de sa voiture, il regardait défiler les maisons du boulevard d'abord, puis les arbres des Champs-Élysées. Il se réveilla de ce demi-songe en apercevant se dresser à sa gauche la sombre masse de l'Arc de Triomphe que sa voiture contournait au lieu de s'engager dans la rue de Tilsitt.

— « Où va Jules? Il n'est pourtant pas ivre. » Et il presse sur la poire d'appel tout en criant dans le portevois :

— « A la maison, voyons, à la maison. »

Au lieu d'obéir, le chauffeur lance plus vivement encore la voiture par l'avenue du Bois de Boulogne, presque vide à cette heure. Quinault-Dufresne est tout à fait réveillé maintenant. Que se passe-t-il? Il presse de nouveau la poire d'appel à coups répétés, la voiture file plus vite encore. Le chauffeur est-il devenu fou? Quinault rabat la glace de la portière, il crie : « Au secours! » Il voit bien deux passants s'arrêter, mais déjà l'automobile roule dans une allée du bois. Effaré, il tourne la poignée de la portière, avec l'idée de s'élancer. A cette vitesse vertigineuse, c'est la mort certaine. Que lui veut-on? Le monde du théâtre, avec son illusion perpétuelle, habitue les imaginations de ceux qui vivent dans son mirage aux plus fantastiques hypothèses. La plus simple était un projet

d'assassinat. L'acteur avait en effet le goût des bijoux. Il portait volontiers des épingles de cravate chargées d'un gros rubis ou d'une énorme émeraude. Il avait pour boutons de manchette des perles fastueuses. Les apaches vont-ils surgir des fourrés pour le dépouiller?... Ou bien...

La voiture, entrée dans une des allées les plus solitaires du bois, venait de s'arrêter brusquement, tout près du champ de courses d'Auteuil. Quinault-Dufresne n'eut pas le temps de bouger. Trois hommes masqués le saisissaient. Il n'essaya pas de se débattre. Deux autres, masqués aussi, étaient derrière, dont les mains braquaient des revolvers ; les phares de la voiture éclairaient le métal. D'ailleurs il avait déjà les pieds liés, les mains liées, le bâillon sur la bouche. On l'asseyait sur un banc. Il observa que deux automobiles étaient garées dans un petit chemin transversal. Il lui sembla voir qu'une forme de femme se penchait pour assister à cette étrange scène. La lumière se fit dans son esprit. Eût-il eu d'ailleurs un doute sur la personnalité de cette femme, la première phrase qui lui fut adressée, l'eût renseigné.

— « Monsieur, » lui dit une voix d'homme qu'il ne connaissait pas, « il y a quatre jours vous avez gravement manqué à une certaine personne... Regardez ceci. » Et l'inconnu fit claquer devant l'acteur un fouet composé de plusieurs lanières de cuir entrelacées. « C'est un *knout*. Vous allez demander pardon de votre insolence à cette personne, en vous mettant à genoux. Vous pouvez donc vous mettre à genoux. On vous aidera. Si vous refusez, vous serez fouetté

comme un vil *moujik* que vous êtes. Vous avez cinq minutes pour vous décider... »

Le véritable talent, dans un art quelconque, suppose toujours une force intérieure d'une certaine qualité morale. Des vices peuvent s'associer à ce talent, des crimes même, des ridicules surtout. A certaines dégradations celui qui possède ce talent ne consentira jamais. On l'a compris : cette extraordinaire équipée, organisée par la Princesse avec la complicité de quatre domestiques russes, dont un chauffeur, de Komow, et de l'ami de Komow, Cyrille Alexandrovitch, était une simple mystification, un de ces *practical jokes*, comme on dit outre-Manche, qui d'ordinaire amusent jusqu'à leurs victimes. Le mécanicien de Quinault-Dufresne avait été grisé, classiquement, dans un bar situé à la porte du théâtre. Cyrille, l'ami de Komow, avait pris sa place. C'était lui encore qui parlait et maniait le knout. Est-il besoin d'ajouter que les revolvers dont on menaçait l'acteur n'étaient pas chargés, qu'aucun crochet de fer ne terminait les souples lanières du knout. Il s'agissait, une fois le malheureux agenouillé, d'éclater de rire autour de lui. Ensuite, on lui délierait les mains, et on le laisserait se débarrasser tout seul de son bâillon et de ses entraves. Il savait conduire son automobile. Il rentrerait par ses propres moyens, et la farce serait jouée, humiliante et burlesque, de quoi infliger à l'avantageux Quinault une inoubliable leçon. L'attitude de l'artiste allait le sauver de cette humiliation et donner un caractère pathétique à cette plaisanterie d'un goût un peu barbare, mais après tout inoffensive. Enlevé, ligoté,

menacé, comment n'eût-il pas cru à la réalité du danger? Et il y croyait. Ces hommes, aux mains de qui étaient des armes, pouvaient le tuer. Cette grande dame, offensée par lui, devait le haïr d'une féroce haine pour l'avoir attiré dans un pareil guet-apens. Elle était là, pour se repaître de sa honte.

— « C'est ça qui m'a remis du cœur au ventre, » confessait-il plus tard au même camarade dont j'ai déjà cité le témoignage. « Quel est donc le J...-F... qui prétend n'avoir jamais eu peur? a dit cet autre. Oui, j'avais peur. Mais le lui montrer — à elle! — tout plutôt que cette lâcheté-là. Et je pensais en me redressant sur mon banc, au lieu de me mettre à genoux : « Tu n'as donc jamais regardé Quinault-Dufresne, ma » petite... Hé bien ! Regarde-le, il ne se rend pas. On » ne l'a pas comme ça. Pardon? Pardon? C'est toi » qui me demanderas pardon, un jour. J'ai eu la première manche. Tu as la seconde. Il y aura la belle, » ma Belle... »

Se prononçait-il ce discours intérieur dans des termes aussi truculents? J'en doute, mais c'était vrai qu'il se redressait sur son banc de supplice, vrai qu'il ne se rendait pas. Les cinq minutes étaient passées. La main qui tenait le knout le fit claquer dans l'air à plusieurs reprises, si près du visage de Quinault qu'il sentit le vent des lanières agiter ses cheveux ; on lui avait ôté son chapeau pour le bâillonner. Il ne bougeait toujours pas. Tout d'un coup, dans le silence de la nuit, il entendit une autre voix, — qu'il connaissait trop, celle-là :

— « Laissez-le, » disait cette voix de femme, « je lui

fais grâce. Il ne vaut pas la peine que des braves gens se donneraient pour le fustiger. Rendez à ce *M'as-tu vu* la liberté de ses mains, et rentrons... »

Que le courage d'Indien au poteau déployé par Quinault n'eût pas retenu cette parole de mépris sur les lèvres de la Princesse, quelle preuve d'une inexpiable rancune chez cette femme, qui avait des touches de grandeur dans son caractère ! Sans doute ce courage même achevait-il de l'exaspérer, en l'obligeant d'estimer, malgré tout, cet homme dont la seule existence lui représentait un souvenir odieux et qu'elle voulait à tout prix abolir. Quelle garantie avait-elle que Serge ne recommencerait pas à la soupçonner ? Et tandis que son automobile la ramenait vers Paris avec ce même Serge et avec Cyrille, en train de rire enfantinement de cette folle équipée, elle était tout près de regretter de n'avoir pas poussé l'exécution plus loin.

— « Il ne recommencera pas, » songeait-elle, « mais que j'aurais aimé l'entendre crier !... »

Ce n'était certes pas la dilettante cosmopolite qui se prononçait à elle-même ce souhait de sauvagerie ; d'antiques atavismes barbares réveillés en elle par l'amour et la rancune, faisaient jaillir cet appel de cruauté animale du fond du plus obscur de son être. Ce n'était pas non plus le simulateur professionnel qui, au même moment, rugissait dans Quinault-Dufresne. Ce cri, que la Princesse eût tant voulu l'entendre jeter sous le knout, il le poussait, pendant qu'avec ses mains libres, il se débâillonnait et se désentravait. Il le hurlait, furieusement, vainement, et des

injures et des menaces, en proie à une véritable convulsion de colère et de démente. Un tout petit détail acheva de l'exaspérer. Il s'était levé, marchant vers sa voiture. Il aperçut, posé sur le siège, — moquerie suprême, — ce knout dont il avait entendu les lanières siffler autour de sa tête. Il le saisit en grinçant des dents, et le lança de toutes ses forces dans le fourré. Puis, frénétique, mettant sa voiture en marche, il partit. Il n'avait pas fait cinq cents mètres qu'il s'arrêtait pour retourner en arrière. La fraîcheur de l'air dans le mouvement lui avait rendu ses esprits.

— « Je suis trop bête, » se disait-il. « Ce fouet, c'est une pièce à conviction, il faut le retrouver. »

Le voici donc, virant de bord, et cherchant la place de la cocasse et humiliante aventure. A un angle de route, il descend. Toujours à la lueur des phares, il va fourrageant dans le taillis, il ne trouve rien. C'est pourtant bien le même banc. Et rien toujours ! Il lui faut remonter, reprendre le chemin de Paris et de nouveau le soufflet de l'air dans la vitesse lui rafraîchit la tête.

— « D'ailleurs, porter plainte ? C'est impossible, il faudrait la nommer. » Il évoque en imagination le préfet de police qu'il connaît, et le sourire amusé de cet homme d'esprit au récit d'une infortune dont il sent à cette minute qu'elle est surtout bouffonne. Le grand Parisien qu'il est devenu, toujours en vedette, voit son histoire commentée dans les salons, dans les cercles, dans les coulisses, dans les journaux. Non, il ne portera pas plainte. Ce ne sera pas, quoi qu'il se dise, pour ne pas *la* nommer, ce sera pour ne pas *se* nommer.

Et déjà il est avenue du Bois. Il contourne l'Arc de Triomphe. Un autre tout petit ennui s'impose à lui. Il ne peut pas laisser sa voiture devant sa porte. Comment expliquer, d'autre part, à son garage, qu'il ait lui-même ramené l'automobile, sans risquer d'autres commentaires? S'il raisonnait, il comprendrait que la seule piste redoutable pour lui n'est ouverte par aucun indice. Il ne raisonne pas, et c'est avec une appréhension angoissée qu'il arrive dans ce garage et qu'il y trouve son chauffeur, dégrisé et affolé.

— « On n'avait donc pas volé la voiture? » s'écrie cet homme. « Ah ! quelle chance ! »

Cette exclamation prouve à Quinault que son départ du théâtre n'a pas été remarqué. Il passe sa colère, comme on dit, sur le dos de l'ivrogne en le mettant à la porte dare-dare, et il rentre chez lui à pied, dévoré de rage impuissante.

XI

Elle allait lui être donnée, l'occasion de cette revanche, et triomphale, dans des conditions aussi heureuses pour lui qu'inattendues. L'endroit où il avait subi sa première humiliation, ce Café Anglais où il avait été traité de « goujat » et chassé odieusement, devait le revoir en posture de héros, de Cyrano moderne et *tenant le beau rôle*, non plus sur les planches, mais dans la vie. Accomplit-il l'action extraordinaire au récit de laquelle j'arrive, dans un élan de magna-

nimité, ou bien fut-ce encore un geste de théâtre? Qui démêlera la part de l'attitude et celle de la vérité dans les métiers d'expression? Écrivain, orateur, acteur, où finit l'homme réel, où commence l'homme professionnel? La plume emporte celui-ci. C'est Chateaubriand racontant l'agonie d'une maîtresse qu'il n'a pas aimée. Il dit : « Je me consacrai à sa douleur. » Et il le croit !... Ce politicien socialiste défend, au prétoire, la cause des déshérités. Il dépense toute son énergie à maudire l'inégalité des fortunes. Il s'écrie : « Le jour où ces compagnons » — et il montre ses clients, — « seront forcés par l'infâme bourgeoisie de descendre dans la rue, on verra à leurs côtés bien des gens qu'on n'attendait pas. » Et il se frappe la poitrine d'un geste de martyr. Tout à l'heure, il va monter dans son automobile de 35 000 francs pour rentrer dans son luxueux appartement, passer son frac de soirée et gagner un restaurant du boulevard, où il dégustera, en compagnie galante, un dîner à dix louis par tête !... Chez lui comme chez le poète, l'expression l'a emporté sur l'impression. Ni l'un ni l'autre pourtant ne sont des menteurs. L'écrivain a pleuré sur sa page. L'orateur a cru, lui aussi, à son discours. Pourquoi le comédien mentirait-il, quand son sens du geste et de l'attitude le suit en dehors du théâtre? Une chose est certaine : la passion dont Quinault continuait de souffrir depuis l'affaire du bois de Boulogne, n'était pas du théâtre. C'était bien l'homme et non l'acteur qui agonisait en lui ; et d'abord l'amant de la veille jaloux de l'amant d'aujourd'hui, avec d'autant plus d'âcreté qu'il se savait laid, trop court de taille, très voisin d'être dif-

forme, malgré sa physionomie puissamment expressive, mais sans beauté, au lieu qu'une belle taille et une mâle joliesse des traits faisaient de Komow un admirable exemplaire d'animalité humaine. C'était également le fils de l'épicier bafoué par une patricienne qui souffrait. C'était le Français en révolte contre l'Étrangère. Et la preuve que, dans cette crise, l'homme dominait l'acteur, chez Quinault : à peine pouvait-il physiquement jouer maintenant ce personnage de Chabert. Il avait fini par identifier cette aventure avec la sienne. Lorsqu'il arrivait à la phrase dont il avait voulu, lors de la répétition générale, flageller son inconstante maîtresse, sa gorge se serrait, les mots lui déchiraient la bouche. Aurait-il même eu l'énergie de continuer? Heureusement pour lui, les représentations furent interrompues, l'actrice qui jouait Mme Ferraud étant tombée malade. Il insista pour qu'elle ne fût pas doublée, et que l'on reprît *la Vérité dans le vin*, en attendant — c'était de nouveau l'alibi et aussi une détente, — mais précédée d'une comédie moderne où il ne jouerait pas. Ce retard et aussi le caractère de rôle de l'abbé tout en finesse et en gaieté assuraient un peu de repos à l'artiste, accablé par le surmenage moral de son gros chagrin secret.

Un soir donc, quelque trois semaines après l'épisode du Bois, il était venu au théâtre plus tôt, ayant à parler au directeur. Celui-ci étant absent, il s'était habillé tout de suite, et toujours à la recherche du directeur, il traversait les coulisses. Il s'arrêta une minute, contre un portant, pour écouter une des artistes débiter une espèce de monologue sur lequel il lui avait

fait une observation. Il tressaillit. Il venait d'entendre en même temps deux machinistes, arrêtés derrière un autre portant et qui, ne le voyant pas, échangeaient les propos suivants :

— « Dis donc. Il va être neuf heures. Et rien? On aurait des nouvelles si Nikitine avait fait le coup. On aurait entendu l'explosion, d'ici le Café Anglais. Il aura cané. »

— « Caner? lui? » répliquait l'autre. « Jamais de la vie. Dans la haute, on s'invite pour huit heures. On arrive à neuf. Un grand-duc, une princesse Véra, un comte Komow, c'est tous des gavés ; ça n'a pas faim. Non, non !... Et qu'est-ce qu'il risque, Nikitine? J'ai vu sa bombe. Il est bien sûr de son mouvement d'horlogerie. Il la pose. Il a tout le temps de sortir. Et dans la salle à côté, quelle salade, mon Empereur ! Une salade russe !... C'est le cas de le dire... »

— « Et qui n'est pas sur le menu, » ajouta le premier. Puis à voix basse : « La ferme ! Quelqu'un ! »

Quinault-Dufresne n'avait pu, en effet, retenir un mouvement.

— « Tu connais ces machinistes? » demanda-t-il tout bas à un employé de théâtre qui passait, en lui montrant les interlocuteurs maintenant silencieux.

— « Non, » dit cet homme. « Ils sont engagés depuis trois jours. »

L'histoire des conspirations nous apprend qu'elles sont toujours découvertes par des bavardages de cette sorte, entre comparses. « *La lingua batte dove il dente duole*, — la langue bat où la dent fait mal », dit un sagace proverbe italien. La part du hasard, que j'an-

nonçais tout à l'heure, ne réside donc pas dans cette imprudence de parole. Mais que l'auditeur de ces phrases révélatrices fût Quinault-Dufresne, et en pleine crise sentimentale, le voilà, le hasard, et qui peut paraître prodigieux. Si l'on y regarde de près, tous les hasards le sont, puisqu'ils consistent par définition dans la rencontre de deux séries de faits totalement différents les uns des autres. Ces séries se croisent et des événements se déclenchent, qu'aucun calcul des probabilités ne saurait prévoir, aucun raisonnement expliquer. Une enquête subséquente devait révéler que ces deux machinistes étaient des anarchistes notoires, compromis, dès 1892, dans l'explosion du restaurant Véry, boulevard Magenta. Tout récemment, ils avaient eu de nouveau maille à partir avec la police. Ils se cachaient dans un de ces métiers vagues et nocturnes qui échappent le mieux aux surveillances de la Sûreté. Qu'ils connussent Nikitine, c'était, — mais discernable pour qui à cette époque? — une preuve que le virus moscovite travaillait déjà notre société occidentale. Ce Nikitine lui-même, né prince et l'auteur de dix volumes de philosophie révolutionnaire, qui donc se doutait qu'il coopérât de ses mains au grand œuvre de la révolution sociale, en montant des bombes à retardement et en les plaçant dans les cabinets particuliers des restaurants de luxe? Son nom est bien oublié aujourd'hui. Sa mort accidentelle dans un déraillement de train a peut-être empêché qu'il ne fût, comme tant d'autres révolutionnaires russes d'avant 1917, fusillé par les extrémistes nourris de ses doctrines. Quinault-Dufresne, lui, avait fréquenté

trop de petits cénacles de gens de lettres, épris d'anarchie par snobisme intellectuel, pour que ce nom ne lui fût pas familier. Il savait aussi l'extraordinaire audace des nihilistes dans leurs attentats et la haine dont ils poursuivaient le grand-duc Igor. Comment douter de la réalité du complot ainsi révélé? Que le grand-duc eût invité à dîner pour ce soir la princesse Véra et Komow, n'était pas non plus pour le surprendre. Il tenait là un nouveau signe que sa jalousie ne le trompait pas. Le premier mouvement de l'amant congédié et outragé fut un féroce élan de satisfaction. Cette fois, c'était la vraie vengeance, et impersonnelle. Il n'avait qu'à laisser passer l'heure, et il marcha vers le cabinet du directeur, — pour s'arrêter tout d'un coup.

Parmi tant de traits contradictoires, la facilité à la grosse émotion simple est une caractéristique bien connue du monde des coulisses. L'idée de cette bombe éclatant dans ce restaurant rempli de dîneurs insouciantes venait de suggérer à Quinault une vision de membres déchiquetés, d'os broyés, de blessures saignantes. Il en frémit jusqu'au plus intime de sa chair. En même temps et dans un vertige d'images d'une rapidité hallucinatoire, la Princesse lui apparut, tour à tour — morte et criblée de blessures, — vivante et si belle dans les heures d'intimité, — impérieuse et insultante, dans ce même Café Anglais, dans ce même salon, peut-être. Non, la vraie vengeance n'était pas celle-là. Une idée avait surgi qui, tout de suite, abolit toutes les autres... Si l'amant humilié devenait le sauveur? Si le « cabotin » prouvait à la grande

dame qu'il était aussi chevaleresque, aussi courageux que les meilleurs de sa caste?... Ici, nous touchons au vif du petit problème psychologique qui ferait l'intérêt singulier de cette histoire, s'il était résolu. Fut-ce l'instinct professionnel de la belle attitude, du « beau rôle » qui souleva Quinault tout entier, ou son amour, ou simplement l'humanité? Qui le saura? Pas même lui... Cinq minutes ont passé. Il n'hésite plus. Brusquement, il retourne à ce même employé, et autoritaire :

— « Dis qu'on allonge les entr'actes et qu'on annonce que je suis souffrant, si j'arrive un peu en retard pour la *Vérité*. Mais qu'on m'attende. Je serai là. Je serai là. »

Et, devant cet homme stupéfait, il court, il bondit vers l'escalier, il en dégringole les marches, sans se rappeler qu'il est en costume de théâtre, avec une perruque, un rabat, une culotte bouffante à rubans, des souliers carrés à boucles d'argent et le manteau romain à l'épaule. Des gens le regardent. Il ne les voit pas. Son automobile est bien là, mais pas son mécanicien. Après l'avoir renvoyé, il l'a repris, et naturellement l'ivrogne ne s'est pas corrigé. Il joue à la manille dans le café voisin. Quinault hèle un *taxi*. Il y monte en promettant un louis au chauffeur, comme dans les *mélos*. Cinq autres minutes. Et il est au Café Anglais. Il a roulé, l'oreille au guet, tremblant d'entendre le bruit formidable de l'explosion. Il saute de voiture devant le chasseur décontenancé. Le patron du restaurant le reconnaît, et s'avance, tout près de le prendre pour un fou. Quinault l'entraîne dans cet

escalier, descendu, l'autre jour, sous un tel affront ! Ce souvenir exalte encore sa fièvre de chevalerie. Il raconte ce qu'il vient de surprendre. Sa conviction est si passionnée, si pressante, qu'elle l'emporte sur les hésitations de l'autre qui lui dit :

— « Le Prince est au Grand Seize avec ses invités. »

— « Alors c'est là que sont les assassins ! » dit Quinault, en montrant d'en bas la porte d'un cabinet particulier à côté du salon.

— « Mais ce sont de paisibles dîneurs ? » objecte le restaurateur qui recommence à douter de la raison de cet excité.

— « Envoyez chercher un agent, » dit Quinault péremptoire ; « on les arrêtera. Moi, j'entre. Heureusement, chez vous, il n'y a pas de verrous à l'intérieur. »

C'était là une élégante originalité de cette vieille et aristocratique maison. Les Parisiens qui l'ont fréquentée se le rappellent. Le geste suivant la phrase, Quinault est déjà au haut de l'escalier. Il entre, en effet, dans le cabinet particulier. Il se trouve en face de deux hommes aussitôt dressés. Un coup de pistolet éclate, tiré à bout portant. L'électricité du petit salon s'éteint, et Nikitine et son complice s'échappent dans l'effarement causé par le coup de feu. La bousculade des gens accourus dans l'escalier devait permettre cette fuite. Cependant, l'on entendait la voix de l'acteur qui clamait :

— « De la lumière ! De la lumière ! Il y a une bombe. Il faut la trouver avant qu'elle n'éclate. »

Son manteau flottant d'abbé avait préservé l'artiste. La balle avait traversé l'étoffe au ras de l'épaule,

sans le toucher. Et de plus en plus, saisi par l'exaltation du beau rôle, il avise, une fois les ampoules allumées, dans un coin du cabinet, un carton à chapeau qu'il ouvre. Il en extrait une boîte. L'enquête a plus tard établi que l'appareil d'horlogerie était enfermé dans cette gaine. Un marteau devait frapper le produit détonant, dans l'espèce, de la lignine dynamite, comme le marteau d'une pendule fait sonner l'heure. Il fut établi aussi que l'appareil d'horlogerie destiné à produire l'explosion n'était pas encore mis en marche. Les deux terroristes avaient tranquillement mangé leur dîner. Ils dégustaient leur café, quand l'acteur avait fait irruption. Ils auraient sans doute remonté la machine juste avant de partir, et après avoir payé leur note, car ils venaient de la demander. Ces détails, Quinault-Dufresne ne pouvait pas les savoir. Il était en droit de penser que la bombe éclaterait d'une seconde à l'autre. Sans doute, — ne le grandissons pas, — le Cyrano improvisé aurait eu peur tout simplement et crié un : « Sauve qui peut ! » à tous les assistants, en s'enfuyant lui-même. Mais il venait de voir, de la masse des personnes qui se pressaient devant la porte, émerger la tête et les épaules du grand-duc Igor, un vrai Romanoff, autant dire un géant. La princesse Véra était près de lui. C'en fut assez pour que, dominant sa terreur, Quinault saisît le carton à chapeau.

— « C'est à Votre Altesse Impériale que ces bandits en voulaient, Monseigneur ! » cria-t-il. Et, la tête droite, la lippe hautaine, ne tremblant pas, magnifique : « Écartez-vous tous ! » commande-t-il. Et il

descend l'escalier, le terrible carton à chapeau à la main. Les agents appelés par le patron le lui prennent pour le porter au poste de police de la rue Drouot. Le temps de ressortir, et Cyrano-Quinault-Dufresne arrive dans les coulisses du théâtre, à temps pour entendre la toute dernière réplique de la pièce en train de finir sur cette maxime sentimentale :

— « *La grande chose, en amour, vois-tu, ce n'est pas d'être aimé, c'est d'aimer...* »

— « Non, mais d'avoir le beau rôle, » répond tout bas Quinault. Il vient de l'avoir, il l'a, et une immense volupté d'orgueil lui gonfle le cœur.



XII

Le drame du Café Anglais fut, par ordre supérieur, étouffé aussitôt. Cela sur la demande du grand-duc Igor. Les anarchistes ne se trompaient pas, en considérant ce prince comme un de leurs plus redoutables ennemis. Sa mort prématurée, — il a été emporté par la grippe infectieuse à Cannes, — a privé la cause de la Russie sainement autoritaire d'un de ses meilleurs défenseurs. Dans son testament politique, rédigé en français, et à la vieille manière imprimé à un petit nombre d'exemplaires, il a écrit : « La Révolution est une maladie contagieuse qui se propage par l'exemple. La publicité donnée à la répression d'un complot est une victoire pour ce complot, même et surtout quand tous les conjurés sont exécutés. Les vraies victoires

d'un gouvernement fort se remportent dans le silence. »

Il est certain qu'en l'espèce l'enquête menée secrètement sur l'attentat manqué de Nikitine eut pour résultat des arrestations et des expulsions nombreuses et que ces précurseurs du bolchévisme ne recommencèrent pas. Un somptueux porte-cigares en or émaillé, aux armes des Romanoff, incrusté de saphirs, avec ces mots autographiés : « *A mon brave Sauveur, — Ivor Nicolaïevitch* », est le seul monument qui reste de cette aventure, sur laquelle Quinault-Dufresne garde, lui aussi, un silence qui ne serait pas moins sublime que son action, si ce n'était pas, — cette fois il n'y a plus de doute, — un noble silence de théâtre, celui des conjurés dans *Hernani* : « *Ad augusta per angusta* », celui d'Antony avec Adèle : « *Elle me résistait, je l'ai assassinée.* » Peut-être s'y cache-t-il une humble mais légitime appréhension, celle d'avoir de mauvais articles dans les journaux d'extrême-gauche, si la part qu'il a prise à cette histoire était trop connue. Elle est soupçonnée par quelques personnes, mais vaguement. Il arrive, en effet, que, dans les cafés hantés par les petits acteurs sans engagements, le nom célèbre de Quinault-Dufresne provoque parfois des réflexions comme celle-ci : « Il paraît qu'il a été de la police à une époque. » Et l'insinuateur ajoute : « Je ne sais pas, moi. Je demande. »

Que de légendes aussi absurdes s'établissent sans cesse autour d'un homme connu ! C'est le train quotidien des choses. La notoriété n'est qu'un miroir déformant. Voici une question plus intéressante : quel effet a produit sur Quinault-Dufresne lui-même cette

heure unique dans sa vie, durant laquelle il a égalé, par une combinaison presque incroyable d'événements, les plus romantiques héros des drames les plus romantiques? De nouveau, je laisse la parole à son confident, au camarade qui m'a initié à ces coulisses des coulisses, si je peux dire :

— « Le croiriez-vous? » me racontait donc cet autre comédien, aussi fin observateur dans la vie, celui-là, qu'il est médiocre sur les planches, ce qui prouve de nouveau entre parenthèses combien il entre d'anomalisme dans le génie de l'acteur comme dans celui de l'orateur : un Mirabeau, un Danton. « A partir de ce moment, il a cessé de souffrir de cette femme. Il avait risqué sa vie pour la sauver, et, pour lui, c'était une morte. Au lieu de penser à sa trahison, à ses duretés, à l'injurieux « goujat » du dîner, à la dérision du bois de Boulogne, il ne pensait plus qu'à son propre geste. Il en était si content, si fier que toute cette histoire n'était plus pour lui qu'une représentation, où il avait eu, comme il me le répétait chaque fois qu'il m'en parlait, le beau rôle, un si beau rôle qu'il ne regrettait plus rien, qu'il ne désirait plus rien. C'est extraordinaire, mais c'est ainsi. La preuve : le lendemain de cette étonnante affaire, une lettre de la Princesse lui était remise en mains propres. Il n'eut même pas la curiosité de la lire. Il mit l'enveloppe non décachetée dans une autre, et la retourna ainsi. « Mais pour- » quoi? » lui demandai-je, au cours d'une de ces conversations, où je tenais, moi, le rôle de confident. « Parce qu'elle ne m'intéresse plus, » me répondit-il. Et c'était vrai. Quelques jours plus tard, il avait

retrouvé sa belle mine d'avant ses malheurs, son œil brillant, sa joyeuse assurance. On reprenait *le Colonel Chabert*. Cette fois, il s'était mis dans la peau du bonhomme, allégrement, superbement. Et savez-vous ce qu'il m'a dit, comme je lui reparlais de sa Princesse : « Tu voudrais que je la revoie pour me » brouiller encore avec elle et gâter mon admirable » sortie? Ça non. Je sais trop bien mon métier. »

— « Ce coup de pistolet pourtant, que ces gens lui ont tiré, cette bombe qu'il a ramassée et emportée, ce n'était pas du chiqué, c'était du réel... »

— « Possible. Mais dans sa tête, c'est devenu du théâtre, et heureusement! L'acteur en lui a guéri l'homme. »

Des extraordinaires incidents de cette histoire, celui-là, cette guérison par le beau rôle, m'a toujours paru le plus extraordinaire. C'est une énigme qui continue à m'intriguer, quand j'y songe, quoiqu'elle s'accorde avec une théorie énoncée par Balzac et qui m'est très chère : celle des espèces sociales. Y aurait-il ce que j'oserais appeler un cœur professionnel? Le commerçant, le militaire, le médecin, l'écrivain, l'acteur aussi, puisque c'est d'un acteur qu'il s'agit, arrivent-ils, non seulement à travailler et à penser, mais à sentir d'une manière qui rend leurs personnes incommensurables les uns aux autres, — en prenant ce terme dans son sens mathématique, dénaturé par le langage vulgaire? Tant il y a que le soir même du jour où j'avais appris l'assassinat de la pauvre princesse Véra, cette énigme des sentiments de Quinault-Dufresne pour elle se posa de nouveau à moi très for-

tement. J'étais libre, et j'eus la fantaisie de pousser jusqu'au théâtre où il jouait, ce soir-là. Il avait repris son cycle shakspearien et gagné le pari de tenir cette fois le rôle de *Macbeth*, lui, l'ancien grimacier ! C'est le danger qui le menace, à l'heure présente : trop agrandir son rayon, pour reprendre sa métaphore. Mais Coquelin aîné, qui est évidemment son modèle, n'a-t-il pas su muer son génie comique en un génie tragique ? Et, tragique, Quinault-Dufresne trouvait le moyen de l'être puissamment, malgré son physique, en prononçant, au dernier acte, la lamentation du roi assassiné : « Éteins-toi, court flambeau ! La vie n'est qu'une ombre qui marche ; un pauvre comédien qui gambade et s'agite sur le théâtre, pendant l'heure qui lui est accordée, et dont on n'entend plus parler ensuite. C'est un conte récité par un idiot, un conte plein de tapage et de fureur et qui ne signifie rien. »

Ces paroles, que j'entendais dans la coulisse, étant arrivé vers la fin de la pièce, prenaient pour moi une signification plus saisissante encore, appliquées à cette convulsion russe dont j'apportais ici un des échos. « Oui, » pensais-je, « cette fois c'est vraiment le conte plein de tapage et de fureur et qui ne signifie rien. » Le drame s'achevait, cependant. Macbeth rencontrait Macduff. Ils sortaient en combattant. Et tandis que se jouait la scène dernière où Macbeth ne paraît plus, je serrais la main à Quinault, ruisselant de sueur. Je le félicitais. Puis aussitôt, dominé par cette inhumaine curiosité du cœur humain, notre déformation professionnelle, à nous autres romanciers, je lui disais, au risque

de lui faire soupçonner l'indiscrétion de son confident :

— « Vous me voyez bouleversé. Vous vous rappelez cette charmante princesse Véra que nous avons tous connue à Paris? »

— « Oui, » dit-il d'une voix indifférente, et il continuait de s'essuyer le front avec son mouchoir. Peut-être, épuisé par l'ardeur de son jeu, n'avait-il plus de force nerveuse pour ressentir une impression quelconque.

— « Eh bien ! » eus-je la cruauté de continuer, « elle vient d'être assassinée par les bolcheviks. » Et je lui tendais le journal qui lui racontait l'arrestation, l'emprisonnement, tout l'affreux détail de cette agonie. Tandis qu'il lisait, la comédienne qui avait joué lady Macbeth s'approchait de nous, timidement. Le rideau allait tomber, puis se relever pour le rappel. Cette actrice espérait partager le triomphe de la vedette, en paraissant à ses côtés. Quinault, sans plus me répondre que par la plus banale des exclamations : « Ah ! quelle horreur ! » me rend le journal et se lève pour aller au-devant d'elle :

— « Dans mes bras ! Tu as été sublime ! »

Comme des applaudissements montaient de la salle et des cris : « Quinault ! Quinault ! Quinault ! » il marche vers la scène. Puis, repoussant d'un geste impérial la comédienne qui se pressait pour rentrer avant lui, sur le plateau, je l'entends qui commande :

— « Pas de ça, ma petite, gardons nos rangs. »

Et il passa, la tête haute, le visage souriant... » Était-ce encore une attitude et dissimulait-il son émotion, par orgueil, en devinant tout de même que

je savais quelque chose de son aventure? Car il est le contraire d'un nigaud. Ou bien réellement cette belle princesse Véra, dont il avait tant souffert, lui était-elle devenue totalement indifférente, depuis qu'elle lui avait donné l'occasion d'un si « beau rôle » et d'une si « belle sortie », comme le prétendait son camarade? L'énigme continuait à se poser. Résolvez-la vous — même, lecteur, et, puisque nous sommes au théâtre et en plein Shakspeare, — *as you like it*, — comme il vous plaira.

III

LE CHAUFFEUR

A Francis Carco.



I

La comtesse de Mégret-Fajac était sortie, par cet après-midi de la fin de novembre, pour faire ses courses à pied et dissiper, avec un peu d'exercice, une migraine commençante. Elle avait remonté ainsi, de la rue de Tilsitt où elle habitait, jusqu'au rond-point des Champs-Élysées, quand l'assombrissement subit du ciel, et un souffle de vent de plus en plus rude dans les arbres, la firent s'arrêter un moment et se demander s'il n'était pas plus sage de rentrer avant que la pluie ou la neige ne tombât.

— « J'aurais dû commander une automobile au Cercle, » songea-t-elle. Sa voiture était pour quelques jours en réparation. Elle hésita, puis elle poursuivit sa route : « Non, » se disait-elle, « avec ces grèves des ports, il y a trop de retard dans les expéditions. Il faut que les jouets arrivent là-bas pour Noël. »

L'image de ses deux petits-enfants s'était tout à coup représentée à la grand'mère. Elle les avait vus, tels que les montraient les photographies reçues la veille de l'Amérique du Sud, où son fils Jean occupait un poste diplomatique. C'était une fillette et un garçonnet, deux jumeaux, âgés de quatre ans maintenant.

— « Penser qu'ils ne me reconnaîtront pas, » se dit-

elle encore, « quand Jean me les amènera ! A quel moment ? Ah ! comme je m'embarquerais, malgré mes cinquante-cinq ans sonnés, si... »

La santé de son mari, immobilisé par une grave maladie de cœur, l'empêchait en effet de songer à un lointain voyage. D'autre part, d'anciennes fautes de carrière commises autrefois exigeaient que le secrétaire d'ambassade les fît oublier par l'assiduité actuelle de son service. Et, continuant d'évoquer ses petits-enfants, cette charmante femme, restée si fine sous ses cheveux blancs, se répéta :

— « Gâtons-les, pour qu'au moins je leur sois vivante de cette manière. »

De gros flocons blancs, aussitôt fondus que tombés, commençaient de tacher l'asphalte du trottoir. Il se trouva qu'un taxi descendait les Champs-Élysées, lentement, à vide, avec son petit drapeau dressé. Mme de Mégret-Fajac le héla, et comme elle donnait au chauffeur, la main sur la poignée de la portière, l'adresse du magasin de jouets, cet homme insista pour avoir des indications sur le chemin à suivre. Son accent étranger fit qu'elle le regarda.

— « C'est que je ne connais pas encore très bien Paris, madame, » expliquait-il, avec un demi-sourire un peu enfantin, dans un visage fatigué, douloureux, brutal et fin, où l'on eût dit qu'il y avait à la fois du sauvage et du grand seigneur. Les cheveux étaient d'un blond blanchi par places, à d'autres tirant sur le roux. Dans les yeux d'un bleu pâle, il y avait de la résignation. Les joues rasées, la tenue très propre du costume, pourtant râpé, contrastaient avec l'habituelle

négligence des chauffeurs de louage, et il continuait :
« Il n'y a pas très longtemps que je suis ici. »

Mme de Mégret-Fajac eut subitement, devant ce masque, une impression de « déjà vu », à laquelle elle s'arrêta d'autant moins qu'elle se savait sujette à ces illusions de ressemblance, fréquentes chez les personnes qui ont la mémoire des sentiments plus que celle des formes. C'était son cas. Elle précisa donc l'indication topographique que le chauffeur demandait, sans observer que l'étrange personnage l'avait soudain considérée avec un regard étonné. Retrouvait-il, lui aussi, dans les traits de cette femme d'un monde évidemment bien différent du sien, une physionomie connue?... Cependant elle était montée dans le taxi qui reculait, conduit avec une vitesse dont elle eut peur, quoique la maîtrise du mécanicien fût évidente. Elle abaissa la glace de la fenêtre pour lui ordonner de ralentir, et, de nouveau, comme il se penchait pour l'écouter, l'impression du « déjà vu » s'imposa plus forte, en même temps qu'elle était frappée par l'élégance de la voiture astiquée comme une automobile de maître. Des fleurs paraient le cornet de cristal, fixé entre les deux carreaux de l'avant.

— « Qu'est-ce que j'ai dans la tête?... » murmura Mme de Mégret. Elle haussa les épaules en chassant de son esprit un nom qui venait d'y surgir, celui du comte Wladimir Wérékiew, et elle se mit à regarder la fuite des passants sous la neige, devenue maintenant épaisse et tourbillonnante, en se félicitant de la chance qu'elle avait eue de trouver aussitôt ce tiède et coquet abri roulant.

Ce nom, pourtant, aussitôt repoussé qu'évoqué, la date de l'année, cette tempête de neige autour d'elle, avaient éveillé dans son esprit des associations d'idées qui la transportèrent soudain bien loin de Paris, sur le quai de la Néva, devant le Palais de marbre, à Saint-Pétersbourg, et, une fois de plus, elle revécut en souvenir un épisode de son existence, si tragique pour son cœur de mère, qu'aucune des sinistres nouvelles de la Révolution n'avait pu faire que cette ville représentât, pour elle, autre chose que cette aventure.

II

Son fils Jean débutait alors, — il y avait dix ans de cela, — aux Affaires étrangères. Il avait été envoyé en Russie pour une mission qui se prolongeait. Ses lettres arrivaient toujours, aussi fréquentes, à sa mère qui l'adorait et qui réclamait de lui, pendant toutes ses absences, une correspondance quotidienne. Peu à peu elles s'étaient faites plus courtes. L'écriture devenait plus nerveuse. A travers les lignes hâtives, la mère avait deviné que son enfant traversait une crise. Elle s'en était inquiétée au point d'avoir eu un instant l'idée d'aller là-bas pour savoir. Son mari s'était moqué d'elle, en lui disant avec son habituelle incompréhension de ces susceptibilités du cœur :

— « Laissez-le donc être amoureux en paix, car il est amoureux, voilà tout. »

Un télégramme était venu, prouvant que la divi-

nation de Mme de Mégret ne se trompait pas. Cette dépêche émanait de l'ambassade. Elle était rédigée énigmatiquement :

— « *Très grave accident survenu à M. Jean de Mégret, présence parents désirable.* »

La mère était partie le soir même. Elle avait insisté pour que son mari ne l'accompagnât point. Elle présentait un mystère, et voulait éviter un heurt entre le père et le fils, au cas où un drame de passion se cacherait derrière cet énigmatique accident. Là aussi, son instinct avait deviné juste. Elle avait trouvé son fils grièvement blessé à la poitrine d'une balle reçue dans un duel, après un scandale qui faisait l'objet de toutes les conversations et qui menaçait de couper au jeune homme son avenir de carrière. Les tentations de la capitale russe l'avaient aussitôt entraîné. Son mauvais destin avait voulu qu'il se liât intimement avec un autre jeune homme dont l'élégance, l'audace, l'esprit, la séduction faisaient à Saint-Pétersbourg un prince de la mode. On le sait trop, ces principautés ne durent qu'une ou deux saisons ; mais pendant ce temps-là quel prestige elles exercent sur les jeunes gens à peine sortis de leur famille, que l'inconnu des passions attire et déconcerte à la fois ! Ce dangereux initiateur, de qui Jean de Mégret avait subi la fascination, était précisément ce Wladimir Wérékiew dont le nom était revenu à la mémoire de la mère par un simple hasard de ressemblance aurait-elle juré. Et les souvenirs de Mme de Mégret se faisaient plus précis encore jusqu'à produire en elle une véritable hallucination du souvenir. Elle se revoyait

causant avec un des collègues de son fils, et apprenant le détail de la crise morale, soupçonné à travers ses lettres. Wladimir Wérékiew était officier dans la garde et personnellement attaché à l'un des Grands-Ducs, dont la protection avait plusieurs fois couvert ses folies. Entre lui et Jean de Mégret, il y avait eu tout de suite un de ces coups de foudre de sympathie, comme il s'en produit avant que l'expérience de la vie ait appris à l'homme la défiance, et aussi refroidi son cœur. Le résultat immédiat avait été un compagnonnage, de jeu d'abord, de désordres de tous genres ensuite, et d'ivrognerie. Hélas ! le baccara, les soupers prolongés jusqu'au matin, les orgies aux Iles chez les Bohémiens, toute cette sarabande de dissipation effrénée qui ressemblait si peu à la régularité de son existence parisienne surveillée par sa mère, avait, en quelques semaines, produit chez le jeune Français un état d'émotivité morbide, et ce déséquilibre s'était manifesté, à la stupeur de tous ceux qui le connaissaient, si courtois, si faible même, par le plus violent et le plus inattendu des éclats.

Une nuit, que Jean avait perdu au Cercle une somme énorme pour lui, en se soutenant à coups de boissons fortes, et poussé par Wérékiew qui lui disait en riant : « Vous n'avez donc pas d'estomac?... » les deux amis étaient venus, un peu après minuit, souper dans un des restaurants les plus fréquentés de la ville. Ils étaient là, en compagnie de deux actrices très en vue du Théâtre Michel, si bien que leur table, où ils parlaient d'ailleurs très haut, était beaucoup regardée. Jean de Mégret avait continué de boire. A un moment,

une discussion sur le plus futile des sujets, la date où un certain cheval d'une célèbre écurie russe avait gagné le Grand Prix de Paris, s'éleva entre les deux jeunes gens. Soudain, les deux comédiennes se dressent en poussant un cri. Jean de Mégret venait de lancer sa coupe de champagne, contenu et contenant, au visage de Wérékiew. Celui-ci, blessé au front par un éclat de verre et tout ensanglanté, se débattait contre les deux femmes et les serviteurs du restaurant, qui l'empêchaient de se jeter sur son agresseur, tout à fait ivre maintenant et que l'on emportait jusqu'à une voiture pour le ramener à son hôtel.

— « Non, » disait Wérékiew, le lendemain matin, à deux camarades de son régiment qu'il avait mandés, pour les envoyer, comme témoins, à son insulteur, « je ne considère pas l'ivresse comme une excuse. D'ailleurs, des excuses, M. de Mégret voudrait m'en faire, que je n'en accepterais pas. Ou bien nous nous battons, ou bien, quand nous nous rencontrerons, c'est moi qui en viendrai, sur lui, aux voies de fait. »

— « Je suis à la disposition du comte Wérékiew, » avait répondu Jean de Mégret à ces mêmes témoins quand ils étaient venus le trouver à son tour. « J'aurais voulu que mon geste fût plus élégant. Je ne puis pas le regretter. »

Cette étrange réponse révélait chez le jeune Français un amer ressentiment dont il ne devait dire la cause qu'à sa mère, quand, après ce malheureux duel, et si dangereusement blessé, il fit sa confession à la pauvre femme, accourue vers son chevet, à travers l'Europe, avec tant d'angoisse.

— « Je sais, maman, que chacun est responsable de ses actes et que, si je me suis laissé entraîner, pendant des semaines, à boire, à jouer, à mener une vie indigne de moi, c'est moi le coupable. Tout de même, sans Wladimir Wérékiew, rien de tout cela n'aurait eu lieu. Il me faut employer des mots qui te paraîtront insensés, mais cet homme exerçait sur moi un ensorcellement. C'était, à la lettre, mon mauvais génie. Dès les premiers jours de notre intimité, je l'ai senti. Je l'aimais, pourtant, car il a de grandes qualités, et je les reconnais, surtout maintenant que cet envoûtement est brisé. Je le déteste aussi, parce que sa volonté s'emparait de la mienne d'une façon que je renonce à t'expliquer. Ce n'est pas sur moi seul, d'ailleurs, qu'il exerce ce pouvoir, dont je serais tenté de dire, comme quelqu'un qui parlait de lui au Cercle, qu'il y a, dans sa personnalité, un magnétisme d'entraînement. Il faut s'être grisé pour savoir que l'ivresse est comme le sommeil. Tu vas comprendre mon geste du restaurant, à présent. Nous sommes sans cesse dans nos rêves, tu le sais comme moi, ce que nous nous défendons d'être dans la vie. Hé bien ! quand on est pris d'alcool, des sentiments que nous n'acceptons pas en nous, passent dans nos actes. Alors, cette nuit-là, comme j'étais à cette table, parmi ces hommes, ce bruit, ces femmes, bourré de remords à cause de ma folie née sous son influence, une haine me saisit, mais furieuse, un irrésistible besoin de me délivrer de cet homme... Je tenais mon verre levé alors... Je ne peux pas regretter ce que j'ai fait, pas plus d'ailleurs que je ne lui en veux de ce qu'il a fait, lui, ensuite. Cette fois du moins, c'est bien l'irréparable. »

III

Ce que Wérékiew avait fait? Le duel avait eu lieu dans des conditions que le jeune Russe avait voulues atroces, par un de ces sursauts de sauvagerie, comme en ont les raffinés de là-bas, chez qui sommeille un primitif. Le jeune Français les avait acceptées par cet amour-propre qu'il faut bien appeler national, qui fait qu'un homme de cœur ne veut pas que son pays soit humilié en lui. Les deux adversaires devaient être placés à vingt-cinq pas l'un de l'autre, armés chacun d'un revolver d'ordonnance, et marcher en tirant à volonté. Jean de Mégret avait essuyé une première balle qui l'avait manqué. Il avait obéi alors, presque sans y réfléchir, à des sentiments complexes comme ceux que lui avait toujours inspirés Wérékiew. L'agression du restaurant avait-elle épuisé sa haine en la satisfaisant, et la sympathie pour la personnalité de son séducteur s'était-elle réveillée? Sa conscience avait-elle parlé de nouveau, et se reprochait-il une action aussi injuste que dégradante, qu'aucun incident nouveau n'avait provoquée? L'idée de donner une leçon d'élégance à l'autre, d'être plus « chic », comme disait Wérékiew, qui se piquait d'argot parisien, eut-elle une influence sur son nouveau geste, aussi impulsif que le premier? Toujours est-il que, relevant le canon de son arme tandis que Wérékiew le visait de nouveau, il tira en l'air. Il vit alors le

Russe, avec un rictus sauvage et grinçant des dents, faire un pas en avant. Le coup partit et Jean de Mégret tomba, frappé en pleine poitrine. Voilà ce que Wérékiew avait fait. Voilà l'inqualifiable action que Jean rappelait en répétant :

— « Non, je ne lui en veux pas. »

— « Il ne suffit point de ne pas lui en vouloir, » lui répondit Mme de Mégret. Le chirurgien ne lui avait pas caché que son fils était en danger. Pieuse comme elle était, elle tremblait qu'un sursaut de haine trop légitime ne l'accompagnât jusque dans la mort ; et elle continuait : « Tu dois lui pardonner. Il n'est qu'à demi responsable de l'accès de fureur dont il a été saisi. Tu lui enlevais sa vengeance. Devant ton geste, il s'est senti inférieur. Cela l'a enragé. Dis-moi que tu lui pardonnes. »

— « Je ne lui en veux pas, maman ; n'en exige pas davantage. »

La mère ne se doutait pas que cet effort du pardon qu'elle demandait à son fils, elle allait lui en donner l'exemple elle-même et combien douloureusement ! Il y avait une semaine qu'elle était à Saint-Pétersbourg, veillant le blessé jour et nuit. Ce matin-là, le médecin l'avait enfin rassurée sur les complications redoutées d'abord, et elle avait pu prendre un peu de repos. Une phrase dans cette conversation avec le docteur l'avait étonnée.

— « Il y a quelqu'un, » lui avait-il dit, « qui sera presque aussi heureux que vous, madame, de savoir que je peux garantir la vie de M. de Mégret, c'est M. le comte Wladimir Wérékiew. Je vais le trouver en bas,

qui m'attend, comme chaque matin et chaque après-midi, quand je viens ici. Si vous saviez avec quelle angoisse dans les yeux, vous lui pardonneriez. »

— « Je lui ai pardonné, docteur, » avait répondu la mère.

— « Vous m'autorisez à le lui dire? »

— « Je vous y autorise. »

Elle devait éprouver presque aussitôt qu'elle avait menti de bonne foi. Elle était donc allée s'étendre sur son lit et dormir. A son réveil, — il était cinq heures du soir, — la femme de chambre française qu'elle avait amenée avec elle, entra, le visage bouleversé, tenant à la main une carte qu'elle tendit à sa maîtresse :

— « Ce monsieur demande si madame la comtesse peut le recevoir. Naturellement, madame, je ne voulais pas ; et puis, il a tellement insisté, j'ai vu qu'il avait des larmes dans les yeux... Enfin, madame me pardonnera... »

— « Vous avez fait votre devoir, Julie, » répondit Mme de Mégret ; « où est ce monsieur? »

— « En bas de l'escalier. »

— « Faites-le entrer dans le salon de la Clinique. »

En donnant cet ordre, elle regardait avec un ton de stupeur et d'horreur, elle aussi, cette carte de visite sur laquelle était gravé le nom de l'assassin de Jean. Wladimir Wérékiew voulait la voir ! Elle avait accepté. Pourquoi ? Un invincible attrait de curiosité la contraignit de descendre, pour avoir devant elle, dans la réalité, ce personnage qui venait de jouer un tel rôle dans l'existence de son fils.

Wérékiew avait alors vingt-cinq ans. Toute la grâce

du sang slave était comme répandue sur lui. La délicatesse de ses traits, sa minceur, l'élégance de toute sa personne, la grâce quasi féminine de ses manières contrastaient si vivement avec l'idée que la mère de Jean s'était faite de l'effréné viveur, qu'elle en était demeurée déconcertée, tandis qu'avec une voix frémissante et le plus implorant des regards, Wérékiew lui disait :

— « Madame, je sais que Jean va guérir ; vous l'emmenerez en France, bientôt, sans doute. Moi, je dois quitter Saint-Pétersbourg dans quarante-huit heures. Deux grands-ducs ont vainement intercédé en ma faveur. L'Empereur m'envoie au Caucase pour me punir. C'est juste. Je ne voudrais pas m'en aller sans avoir demandé pardon à Jean. Il a le droit, et vous aussi, madame, de me considérer comme un assassin. Je ne sais pas ce qui s'est passé en moi sur le terrain. J'étais dans le délire. Il y avait cet outrage en public, et devant ces femmes... D'une, je peux bien vous le dire, je suis amoureux. J'ai cru que Jean lui plaisait, j'étais jaloux... Enfin, madame, à quoi bon ces explications ? Je me repens, de tout mon cœur, et je n'aurai un peu de paix que lorsque je l'aurai dit à Jean. C'est quelque chose, le repentir d'un homme comme moi qui demande pardon ! S'il me pardonne, je partirai avec un poids de moins sur le cœur. »

Il avait supplié ainsi, longtemps, parlant de celui qu'il avait voulu tuer avec une amitié émue, expliquant, avec une ingénuité touchante, les qualités qui l'avaient attaché à ce camarade. Il disait combien Jean l'avait charmé par sa jeunesse de cœur, sa franchise,

la spontanéité de sa nature. Il s'était initié à toute l'enfance de son nouvel ami, à ses parents, à leur vie de campagne dans l'Ouest. Il savait le nom de la terre où les Mégret-Fajac passaient une partie de l'année, des détails sur leurs vieux serviteurs. Visiblement, avec cette souplesse russe si prenante par son élan, l'officier de la garde s'était adapté en imagination à tout ce coin de vieille France, ce qui ne l'avait pas empêché d'entraîner son camarade dans le genre de vie le plus contraire à ce milieu et à cette éducation. Mais, qu'il eût une véritable amitié pour son fils, la mère en avait l'évidence. Elle finit par lui dire :

— « Eh bien ! monsieur, je vais voir si Jean est en état de vous recevoir. »

Elle remonta dans la chambre du malade. Quand elle lui eut répété cet entretien et la demande de Wérékiew, le blessé manifesta aussitôt la résolution la plus déterminée :

— « Non, maman, je ne veux pas le recevoir. Son image restera à jamais associée pour moi à des souvenirs d'une déchéance morale qui me fait trop de honte. Je n'aurais jamais cru mener, pendant deux mois, à cause de lui, une vie aussi crapuleuse. Tu vois que je ne mâche pas les mots. Tout ce que je puis faire, c'est de ne pas lui en vouloir, je te l'ai déjà dit ; mais si je le revoyais, je sens que j'aurais pour lui un mouvement de haine. Du coup, j'ai perdu le calme que j'avais retrouvé depuis que je me suis confessé. »

Se sentant très mal, il avait en effet voulu voir un prêtre, et sa mère, qui n'avait pas osé lui en parler, en avait été bien heureuse.

— « Trouve le moyen, maman, » conclut-il, « de ne pas le froisser, mais je ne veux pas le voir ».

La mère avait rapporté ce message de refus à Wérékiew. Elle s'attendait à une discussion qui n'avait pas eu lieu. Wladimir avait baissé la tête, et il était parti abattu, résigné, acceptant, pour revenir le lendemain dans des conditions si différentes, que Mme de Mégret en restait encore étonnée après des années, quoique d'innombrables anecdotes de la révolution russe lui eussent montré à quel degré l'instabilité mentale est une des caractéristiques de cette âme moscovite que les Occidentaux ne comprendront jamais tout entière.

La même femme de chambre était entrée de nouveau, vers les cinq heures, dans la pièce où se tenaient le malade et sa mère. Elle paraissait plus bouleversée, encore, que la veille :

— « Madame, » avait-elle dit dès la porte, « madame... »

— « Qu'y a-t-il, Julie? » avait demandé Jean, étonné de cette physionomie et de cette voix.

— « C'est à madame qu'il faut que je parle, » avait-elle balbutié.

— « Je viens, » avait dit Mme de Mégret. Puis, se retournant vers son fils, et en riant : « Cette pauvre Julie perd la tête, depuis qu'elle est dans une clinique russe ; elle aura encore fait quelque sottise, j'en suis sûre ! »

Elle suivit Julie qui, à peine dehors, lui dit :

— « Madame, c'est le monsieur qui... » Et elle montrait la chambre de Jean. « Ce qu'il m'a fait peur ! J'aime bien madame, mais je ne la suivrai

pas une autre fois dans ce pays!... Ah! le voici! »

Wladimir Wérékiew apparaissait sur les marches de l'escalier. Il montait en s'agrippant à la rampe. Il était ivre. Ses camarades de régiment lui avaient offert un déjeuner d'adieu, et, en dépit de la terrible leçon qu'aurait dû lui être son duel, il s'était laissé aller à son vice favori. Maintenant, il arrivait, en proie au même phénomène qui avait déterminé l'agression de Jean contre lui, et que nos ancêtres exprimaient par le proverbe devenu banal : *In vino veritas*. L'idée la plus profonde qu'il y eût en lui, en ce moment, celle d'obtenir le pardon de son adversaire, s'était emparée de tout son être et une impulsion l'avait précipité. Il gravissait donc l'escalier en répétant :

— « Je veux voir Jean, je veux voir Jean ! »

— « C'est impossible, monsieur, » dit la mère qui s'avavançait. « Mon fils repose, il ne peut pas vous recevoir. »

— « Alors, j'attendrai là qu'il s'éveille, » dit l'ivrogne en s'asseyant sur la plus haute marche de l'escalier. « Mon train ne part qu'à minuit. Jean sera bien réveillé d'ici là. »

— « Allez-vous-en, monsieur, » supplia la mère. Et impérative : « Je vous défends de rester là. »

— « Mais dites donc, madame, » répondit le jeune homme, « moi, je vous défends de me parler comme cela. Je ne suis pas un moujik!... » Et se redressant de toute sa taille, il avait élevé la voix, pour s'arrêter tout d'un coup... La porte de la chambre venait de s'ouvrir et Jean d'apparaître. Le temps de passer sa robe de chambre d'hôpital, et il était venu. Il vit sa

mère épouvantée d'un côté, la femme de chambre de l'autre, et Wérékiew entre elles deux, debout et hagard. D'un geste et sans une parole, Jean lui fit signe de descendre, étendant le bras et le regardant. Comme hypnotisé par cette attitude du blessé encore si pâle et presque défaillant, l'ivrogne se mit en effet à descendre l'escalier à reculons, en se tenant à la rampe, sans cesser de regarder le regard de son ami, qui put le voir, au premier étage, se prendre la tête dans ses mains et éclater en sanglots.

IV

Telles étaient les visions qui se développaient dans la pensée de Mme Mégret tandis que le taxi traversait la place de la Concorde, descendait la rue Royale et longeait les boulevards jusqu'au magasin de jouets. Arrivée là, elle resta stupéfiée d'entendre le chauffeur lui répondre, comme elle lui demandait s'il pouvait l'attendre : « Oui, madame la comtesse. » Elle le considéra de nouveau. Sa première impression ne l'avait pas trompée. Cette fois elle reconnaissait bien, touchés déjà par l'âge et la souffrance tant morale que physique, les traits du brillant officier de la garde, du viveur élégant de Saint-Pétersbourg. Elle en demeura tellement saisie qu'elle ne releva pas cette appellation qui supposait que cet homme la reconnaissait, lui aussi, et elle entra dans le magasin. Dans toute autre circonstance, elle aurait hésité parmi les innombrables

objets qui encombraient les tables et les rayons. Sans doute se fût-elle demandé à quel amusement son petit-fils et sa petite-fille se divertiraient le plus, quelle sorte de goût il fallait favoriser en eux. Que de jouets évocateurs de guerre : canons, cuirassés, mitrailleuses, chars d'assaut, avions portant un aviateur d'étoffe avec son parachute ! Et sans doute leur vue eût aussi renouvelé dans son cœur les impressions subies au cours des quatre terribles années où son fils n'avait pas quitté le front. Combien de petits garçons allaient manœuvrer ces inoffensifs engins et préfigurer à leur insu leur destin futur, si le malheur des temps voulait que la tragique épreuve recommençât ! Et la foule des mères des futurs soldats et des futures veuves se pressait autour de ces bibelots d'une saison, presque toutes jeunes, toutes élégantes, quelques-unes connues de Mme Mégret qu'elles essayèrent de retenir au passage. Celle-ci n'avait pas le cœur de s'arrêter à une causerie. Le temps de choisir un chemin de fer électrique avec sa gare, son tunnel, ses signaux, pour André — c'était le nom de son petit-fils — et, pour Yvonne, sa sœur, une magnifique poupée alsacienne en costume, dans sa ferme, avec la cigogne traditionnelle sur la cheminée, — le temps aussi de donner son nom au comptoir et l'indication de l'envoi à faire par la valise diplomatique, et elle remontait dans le taxi après avoir dit son adresse, impatiente, maintenant, que la voiture allât plus vite, pour avoir le mot de l'énigme que lui représentait la présence, sur ce siège et dans ce métier, du grand seigneur russe, victime évidemment de la Révolution, à travers quelles aventures ?

Elle n'eut pas besoin, quand l'automobile se fut arrêtée devant son hôtel, d'interpeller l'ancien ami de son fils. Celui-ci avait sauté en bas de son siège sitôt son moteur mis au ralenti, pour ouvrir la portière. Là, comme s'ils eussent été dans le salon de la perspective Newski et non pas sur ce trottoir d'une rue de Paris, toute souillée d'une neige déjà transformée en boue, et lui, dans son uniforme de gala et non vêtu d'un costume usé de chauffeur, il baisa la main de Mme de Mégret, en lui disant cérémonieusement :

— « Madame la comtesse, je n'espérais pas avoir jamais l'occasion de vous dire mes excuses pour la minute d'égarement que vous m'avez vu avoir devant vous, il y a dix ans. Je vous les dis, et je voudrais bien avoir des nouvelles de Jean... Madame, je vous vois en deuil?... »

— « D'un beau-frère que j'ai perdu, » répondit-elle. « Grâce à Dieu, mon fils est revenu de la guerre sans même avoir été blessé. »

— « Il a eu plus de chance que moi, » dit Wérékiew ; « j'étais de la première campagne en Prusse Orientale, celle de Rennenkampf, et j'ai bien failli y rester. »

Il releva ses cheveux et montra un trou en haut de son front, qu'il cachait sous une mèche grisonnante.

— « Un éclat de shrapnell, » fit-il, et il ajouta philosophiquement : « Il eût peut-être mieux valu qu'il entrât plus avant... Mais puisque Jean est vivant, je pourrais peut-être le voir? »

— « Il est en Amérique du Sud, » dit la mère ; « et toujours dans la diplomatie. »

— « J'en suis bien heureux, » dit Wérékiew, « vous m'ôtez un poids de sur le cœur, madame. On m'avait dit qu'à cause de notre histoire, il avait dû démissionner. »

— « Non, prendre un congé seulement, et sa belle conduite à la guerre lui a permis une brillante rentrée. »

— « Est-il marié? »

— « Oui, il a même deux beaux enfants auxquels je viens de commander des joujoux. Et vous? »

— « Oh ! moi, » dit Wérékiew, « après ma blessure, j'ai fait de longs mois d'hôpital, j'ai repris du service. Je me suis battu dans les Karpathes. Puis la Révolution est arrivée ; ils m'ont volé tous mes biens, vous savez ! Je suis entré dans l'armée de Wrangel. Ensuite, je me suis trouvé à Paris, sans le sou, dégoûté. Alors, pour ne rien demander à personne... Voilà !... » Et il montrait son taxi.

— « Mais, » dit Mme Mégret, « cela ne peut pas durer, ce n'est pas une situation !... Puisque le hasard m'a fait vous rencontrer... »

— « Si, madame, » interrompit-il, « si, si, il *faut* que cela dure. J'ai bien réfléchi, allez, il faut que nous expions, nous autres Russes, pour nous d'abord, puis pour toute la Russie. Oui, il faut que nous soyons humiliés ». Sa physionomie avait changé et une étrange lueur, presque religieuse, passait dans ses yeux. « Oui, » répéta-t-il, « humiliés. Je suis humilié et il *faut* que cela dure ! »

Tout en parlant, il était remonté sur le siège de sa voiture et remettait son moteur en marche. L'accent avec lequel il avait proféré cette déclaration inatten-

due était si profond, si vrai, si poignant ! Mme de Mégret le regardait sans trouver un mot à lui répondre. Elle tenait dans son manchon son porte-billets qu'elle tira en lui disant :

— « Vous me permettrez bien... pourtant... »

Wérékiew la regarda et d'une voix changée maintenant :

— « Le compteur marque quinze francs cinquante. »

Et, comme elle avait sorti un billet de cent francs qu'elle lui tendait :

— « Non, madame, quinze francs cinquante, avec un petit pourboire, si vous voulez. »

Elle reprit son billet de cent francs. Elle sentit que la vraie charité était de ne pas froisser cette fierté du gagne-pain mystiquement accepté, et, prenant dans le porte-billets dix-huit francs en coupures, elle les tendit au chauffeur qui répondit simplement :

— « Vous m'avez compris, madame. Merci. »

Et il partit à toute vitesse. La neige tombait si drue que Mme de Mégret, qui essayait de lire au moins le numéro de la voiture, ne put pas distinguer les chiffres.

V

Ce récit ne serait pas complet si je n'y ajoutais le commentaire que me fit un ingénieur, échappé aux prisons des soviets et qui a vécu vingt années dans les usines de Moscou. Je lui avais raconté l'aventure de

Mme de Mégret-Fajac. Je la tenais d'elle-même. Mais j'ajoutais qu'il me fallait cela pour ne pas en douter.

— « Que direz-vous, » me répondit simplement mon interlocuteur, « si vous voyez jamais la Russie tout entière imiter Wérékiew, et s'humilier devant la mémoire de son tsar Nicolas II, dans un immense repentir collectif? C'est une des fins que j'aperçois à la criminelle folie actuelle. L'âme russe est ainsi, et chez tous les comblés du sort comme un Wérékiew, et chez les plus déshérités, toute en impulsions qui la portent aux pires excès et aux plus nobles outrances, et quand elle se sent coupable, elle a la frénésie de l'expiation, de l'humiliation. Par malheur, elle est aussi momentanée. Elle est changeante. Je ne suis pas sûr qu'il n'ait pas mieux valu que Mme de Mégret n'ait pas pu déchiffrer le numéro du taxi. Elle aurait voulu retrouver Wérékiew, l'aider. Elle lui aurait procuré une autre place, de l'argent. Il aurait refusé de nouveau, puis accepté, et avec cet argent il serait peut-être redevenu le Wérékiew d'autrefois. Ah! qu'ils sont instables, mais aussi capables de si chauds élans! J'ai renoncé à les juger comme à les comprendre. Ils m'ont tenu dix-huit mois au cachot, comme vous savez. Je n'ai pas pu renoncer à les aimer. »



IV

LE GESTE DU FILS

A Henri Duvernois.



I

Madame Jules Préverand,

29, rue du Peintre-Lebrun, Versailles.

« Père mort ce matin huit heures, vous embrasse tristement, vous et Michette.

« Votre fils respectueux,

Augustin PRÉVERAND. »

Quand le jeune homme eut libellé ce télégramme, il resta longtemps accoudé sur la table, à regarder tour à tour les mots qu'il venait d'écrire et le lit où reposait, rigide, les yeux clos, les mains croisées sur un crucifix, celui dont il annonçait la mort.

Allait-il ou non envoyer cette dépêche?... Cette douloureuse hésitation ramassait en elle une longue et cruelle tragédie familiale où toute sa jeunesse avait été prise. Il comptait à peine dix-neuf ans, et il y en avait douze qu'un règlement de séparation entre Jules Préverand et sa femme avait donné le fils au père, et, à la mère, sa sœur Michelle, celle qu'il appelait de ce surnom enfantin de Michette, inventé par lui quand il était tout petit garçon, avant la rupture.

Les causes vraies de cette rupture, Augustin les connaissait mal. Il savait cependant, de l'aveu même

de son père, que celui-ci avait eu les premiers torts. Quels torts? De brutalité, trop évidemment, s'il disait vrai, mais ses confidences s'arrêtaient là, sans qu'aucune précision permît au fils de même soupçonner le détail des scènes qui avaient fait de lui un demi-orphelin. Quoique bien inexpérimenté, il lui suffisait de regarder vivre ce père pour comprendre que ce personnage de haute mine, aux prunelles impérieuses sous les sourcils épais, au geste volontiers brusque, n'avait pas dû être un compagnon aimable dans l'intimité quotidienne. Homme de sport et de violent exercice, le cheval, l'escrime, la paume, la chasse faisaient toute son existence. Avec cela, irritable par instants, jusqu'à la fureur. Était-ce par peur de sa propre frénésie qu'il s'interdisait de jamais toucher à l'alcool? Il ne buvait que de l'eau. Que serait-il devenu une fois ivre, lui qui, dans un accès de colère, avait un jour jeté de ses mains au bas de l'escalier un domestique qui lui avait manqué? Et, — contraste dont Augustin se souvenait à cette minute avec attendrissement, — cet excessif, ce briseraison avait été pour son fils le plus attentif des éducateurs, le plus soucieux de son développement intellectuel et moral. Il l'avait gardé à la maison sous la surveillance d'un maître de choix, se faisant rendre compte du travail de l'enfant journée par journée. Augustin avait suivi, comme externe, les cours d'un institut religieux de Neuilly. Pour lui assurer un air plus pur, son père était venu habiter boulevard Maillot, sur la lisière du Bois. Aux vacances, il l'emmenait tantôt dans une croisière sur mer, tantôt en

Écosse à la saison des grouses, tantôt en Engadine pour des ascensions, trouvant ainsi le moyen de l'associer à ses goûts en le fortifiant. Aussi le jeune homme, objet de cette constante sollicitude, avait-il adoré ce père auquel il ressemblait si peu de tempérament. Ils avaient bien tous deux, dans la coupe chevaline du profil, la couleur des yeux et des cheveux, une certaine façon de porter la tête, quelques-unes de ces analogies indéfinissables, qui dénoncent la communauté du sang. Mais autant l'un, à cinquante ans passés, demeurait énergique et robuste, autant l'autre, en dépit des leçons d'armes et de gymnastique, de boxe et d'équitation, restait un adolescent frêle et nerveux. La suite de ce récit fera trop comprendre pourquoi. Il avait été conçu et porté par sa mère dans la peur de son mari. C'était la raison profonde, — il l'ignorait comme tout le passé de ses parents, — pour laquelle cette mère s'était toujours montrée si distante avec lui, quand il allait la voir aux époques fixées par les conventions de ce demi-divorce. Il représentait trop vivement à Mme Préverand ce mari dont le souvenir renouvelait toujours en elle une terreur physique, la plus animale, mais la plus inguérissable des impressions pour un organisme féminin qu'elle a une fois ébranlé. De l'incident qui l'avait décidée à une séparation définitive, elle avait la délicatesse de ne jamais parler au jeune homme. Mais qu'elle ne l'aimât guère, hélas ! Augustin le sentait trop à la froideur de cet accueil et à la réserve surveillée de sa sœur, — son aînée d'un an.

Celle-là l'aimait vraiment, d'une tendresse pareille,

à celle de leur lointaine enfance, quand ils respiraient, jouaient, dormaient, sous le même toit ; mais cette tendresse, elle n'osait pas la lui montrer quand leur mère était là. Hélas encore ! elle y était toujours, visiblement résolue à empêcher entre eux tout rapprochement, et, détail étrange, comme si une même anomalie du cœur se produisait au même moment chez les époux, Michelle Préverand ne venait jamais à Neuilly rendre visite à son père sans que ce dernier n'imposât sa présence à ses enfants, et le frère lui aussi dissimulait son amitié passionnée pour sa Michette devant ce témoin qui ne cachait pas son antipathie à l'égard de sa fille, parce qu'elle vivait chez sa mère. Imaginatif et sensitif comme il était, le jeune Augustin avait beaucoup souffert de cette situation, aggravée avec les années, comme si le temps, au lieu de calmer la plaie de haine ouverte à la fois dans le cœur de ses parents, l'avivait au contraire, l'envenimait encore. Le jeune homme s'en était trop bien rendu compte. Chacune de ses visites à Versailles lui devenait plus douloureuse. Il les espaçait maintenant. Sa sœur, pour un motif identique, avait supprimé les siennes. A peine s'ils s'écrivaient, ne voulant ni lui se plaindre à cette sœur, pourtant si aimée, de cette mère qu'elle adorait, ni elle à lui de ce père qu'il chérissait. En s'évitant, ils se dérobaient, par un tacite accord, à des émotions trop tristes...

Et puis un brutal événement s'était produit. Jules Préverand, revenu des courses de Chantilly dans une automobile ouverte, avait été mouillé jusqu'aux os par un orage éclaté soudain. Une bronchite se déclara-

rait, qui aussitôt dégénérait en pneumonie. Pendant les deux semaines qu'avait duré cette maladie, l'idée d'avertir sa mère avait bien traversé l'esprit d'Augustin. Il n'y avait pas donné suite, une dernière conversation avec son père lui ayant trop révélé à quelle profondeur l'aversion du mourant pour sa femme restait vivante. Mais à présent que cet homme si ardemment passionné n'était plus que cette forme immobile et pour toujours insensible, la tendresse du frère pour la sœur ne pouvait plus lui porter ombrage et ce frère avait un tel besoin d'avoir cette sœur auprès de lui pour suivre ce convoi ! Connaisait-il les sentiments intimes de Michelle pour leur père, les vrais ? En tout cas n'avait-elle pas le droit que la possibilité lui fût donnée de rendre au mort ce suprême hommage ?

Telles étaient les pensées auxquelles Augustin avait obéi en rédigeant la dépêche. Mais avertir sa sœur, c'était avertir sa mère. Il regardait de nouveau du côté du lit. Il entendait cette bouche aujourd'hui muette, si amère encore sous sa moustache grise, l'appeler la veille encore.

— « Augustin... »

— « Mon père?... »

— « Tu n'as pas prévenu la Dame de Versailles?... »

C'est ainsi qu'il s'exprimait toujours afin de ne dire ni « ta mère » ni « ma femme ».

— « Non, mon père. »

— « Je ne veux pas d'elle à mon enterrement. Tu m'as bien compris. »

— « D'elle !... » se répétait le jeune homme en regar-

dant son télégramme maintenant. « Il n'a pas parlé de Michette. Et il en aurait parlé que... Non, non. Soyons fraternel. Soyons humain... »

Il vint pour sonner, puis, secouant la tête, il ne pressa pas sur le timbre, et prenant la feuille sur la table, il sortit de la chambre. Il allait donner ordre que la dépêche fût portée au télégraphe tout de suite. Il n'avait pas voulu la remettre au domestique en présence du mort.

II

La nuit était tombée. Après avoir écrit les autres télégrammes ou lettres immédiatement nécessaires et pris un repas hâtif sur la table de la salle à manger, en face de la place vide que le maître du logis n'occuperait plus jamais, Augustin était revenu dans la chambre mortuaire.

— « Allez vous reposer, » avait-il ordonné au valet de chambre et à l'infirmière. « Nous nous relayerons pour la veillée. C'est moi qui commencerai. »

Ce désir de rester seul près du mort avait son motif. Les quelques phrases qui l'avaient fait hésiter devant l'envoi de la dépêche à sa mère n'étaient pas les seules que l'agonisant eût prononcées. Il en avait dit d'autres que le jeune homme se remémorait, mot par mot, assis maintenant au pied du lit. Elles résonnaient dans ses oreilles et dans son cœur, avec cet accent solennel des voix qui vont s'éteindre. Comment résister à ces implorations dernières? Mais aussi comment

leur obéir, quand elles prolongent pour toujours des haines qui ne devraient pas survivre à notre chair périssable? Ces suprêmes volontés, le mourant les avait exprimées avant l'arrivée du prêtre. Les sacrements reçus, n'allait-il pas se rétracter, quand, du geste, il avait appelé son fils? Puis la parole lui avait manqué pour révoquer des instructions si précises qu'elles impliquaient une pensée très réfléchie, et si impératives qu'elles ne comportaient ni équivoque ni retard :

— « Mon enfant, » avait-il dit, couché dans ce même lit, si peu d'heures auparavant, quinze exactement, « tu vois cette clef ». De sa main fiévreuse il avait pris le trousseau de ses clefs dans le tiroir de sa table de nuit, et il en isolait une, de l'espèce dénommée à pompe. « C'est celle de mon coffre-fort. Il est là, scellé au mur, dans l'armoire de mon cabinet de toilette. Il se ferme par quatre boutons mobiles où sont gravées des lettres. Le mot pour l'ouvrir est *Augu*, la première partie de ton nom. Dans le tiroir d'en bas tu trouveras deux enveloppes : l'une, en toile, très grande, renferme 500 000 francs en billets de banque. Les billets, je te les donne. L'autre enveloppe, toute petite, renferme mon testament. Par ce testament je te lègue tout ce que la loi me permet de te léguer de ma fortune. Je voudrais que ce fût le tout. Je ne peux pas. Du moins, après avoir lu ce testament, tu sauras, oui, tu sauras pourquoi je ne veux pas que ta sœur hérite au même titre que toi. Elle a pris le parti de sa mère contre son père... »

— « Mais je vous assure,... » avait protesté Augustin.

— « Laisse-moi parler, » avait insisté le moribond en faisant signe qu'il était à bout de ses forces. « Je ne lui en veux pas. C'était naturel que, vivant avec sa mère, elle la préférât. Mais c'est naturel aussi que, moi, je ne la considère plus comme ma fille. Tci, tu es vraiment mon enfant, mon vrai fils, celui dont j'ai fait l'esprit et le cœur. D'ailleurs, j'ai calculé. Cette part qui te reviendra ne dépassera pas ce qui est uniquement à moi, l'héritage que j'ai eu de mon pauvre ami Perron-Duménil. Il t'aimait aussi, tu te rappelles. Je ne prends rien à la famille, en t'attribuant cet argent. Avec ces cinq cent mille francs et le reste, tu auras près de deux millions. C'est de quoi garder cet hôtel, aborder la diplomatie dans les meilleures conditions, si tu persévères dans tes idées, te bien marier plus tard. Je te souhaite d'être plus heureux que moi dans ton choix. »

Il avait fait quelques recommandations encore pour ses funérailles, pour quelques sommes à remettre de la main à la main et quelques souvenirs.

— « Tu m'obéiras, Augustin? » avait-il conclu.

— « Je vous obéirai, mon père, » avait répondu le jeune homme.

— « En tout? Tu m'as entendu, en tout... pour l'enterrement aussi... »

— « En tout, » avait-il balbutié.

— « Merci, » avait dit le père en lui mettant dans la main le trousseau de clefs, et, pouvant à peine articuler ses mots, à présent : « Les billets, prends-les tout de suite, avant que les scellés ne soient mis. Car elle les fera mettre. »

— « Je les prendrai, mon père. »

L'instant était arrivé d'exécuter cette promesse, et comme tout à l'heure devant le télégramme à expédier, Augustin tremblait à l'idée d'ouvrir le coffrefort. « Après avoir lu ce testament, tu sauras... » Que saurait-il? Son père avait immédiatement donné à la phrase une fin qui semblait s'appliquer uniquement à son autre enfant. Mais que signifiait cette insistance à répéter : « Toi, tu es mon vrai fils?... » Allait-il trouver dans ce testament une révélation déshonorante pour sa mère? « ...Plus heureux que moi dans ton choix... » S'agissait-il uniquement de cette opposition de caractères à laquelle Augustin avait jusqu'ici attribué le désaccord de ses parents? Si jeune qu'il fût et si pur, il n'ignorait pas qu'il y a parfois dans la vie des femmes de tristes secrets dont leurs fils et leurs filles sont informés les derniers. Était-ce un chagrin de cet ordre qui avait marqué le visage du mort de ce sceau d'infinie tristesse? Rendus par la détente suprême à leur expression la plus sincère, que ces traits étaient douloureux! Quelle amertume dans le pli de cette bouche! Quelle rancune inexprimable habitait encore ce front creusé de rides! Pour frapper ainsi la mère dans la fille avec cette dureté, fallait-il que ses griefs contre sa femme lui tinsent au cœur! Il l'aimait pourtant quand il l'avait épousée, presque sans dot. Augustin n'avait qu'à comparer le train mené par son père et l'appartement de Versailles pour se rendre compte que Mme Préverand, réduite à ses propres ressources, et même avec la pension que lui faisait certainement son mari, n'avait qu'une

modeste aisance bourgeoise, rien de plus. Quel était le sens de cette énigme, quand il savait son père si juste, si bon? Il l'avait vu faire des gestes de la plus spontanée générosité pour des parents gênés, pour des pauvres, pour de vieux domestiques, de vieux chevaux même. Ce legs d'un de ses camarades de cercle, de ce Perron-Duménil dont il avait parlé avec tant d'émotion le prouvait assez, il savait inspirer des affections profondes. Celui-là, Augustin l'avait bien connu. C'était la délicatesse et l'honneur mêmes, et on a toujours les amis que l'on mérite. Oui, quelle accusation le fils de Mme Préverand, le frère de Michette allait-il trouver dans le coffre-fort, qui achèverait peut-être de lui empoisonner à jamais des relations déjà bien difficiles? Soit, mais ces deux femmes étaient cependant toute sa famille!...

— « Que je suis lâche! » finit-il par se dire, et se levant, il se tourna vers le mort : « Tu vois, je t'obéis, » ajouta-t-il à voix haute. Et déjà il était dans le cabinet de toilette, attendant à la chambre à coucher.

Quel contraste entre la pâle flamme des cierges qui, tout à l'heure, éclairait sa veillée funèbre et le jet de lumière électrique dont fut inondée toute la pièce quand il eut tourné le commutateur! Les objets de toilette qui avaient servi à l'homme élégant étaient rangés près du lavabo et de la baignoire. Ces indices d'une vie de luxe et de plaisir ne s'accordaient guère avec des passions profondes, comme celles dont le vindicatif acharnement du mourant avait été le témoignage. Ces décors de frivolité donnent un caractère plus sinistre aux dissentiments qui s'y jouent. « Pauvre

père ! » ne put s'empêcher de murmurer Augustin, ému, malgré son anxiété, par cet autre contraste d'ordre tout moral, celui-là : ce petit détail d'une gentillesse un peu puérile mais très tendre, les quatre premières lettres de son nom choisies comme le *Sésame*, *ouvre-toi* de ce coffre-fort. Ses doigts tremblaient pour tourner les boutons, jusqu'à ce que le mot *Augu* fût formé, puis pour enfoncer la clef. La serrure a tourné. La porte s'est rabattue. Augustin voit la grosse enveloppe que gonfle la liasse des billets de mille francs. Il l'écarte pour saisir l'autre, la mince, sur laquelle de sa grande écriture, si caractéristique par la hardiesse des traits, et la barre brusque des T, la main de Jules Préverand a signé son nom, en ajoutant au-dessous :

— « Pour mon cher fils Augustin, après ma mort. »

Le jeune homme la déchire, cette enveloppe. Il déploie la feuille. Il voit qu'elle est couverte sur ses quatre pages de cette même écriture, où il retrouve le geste vivant de son père, et il lit.

III

MON TESTAMENT

« Ceci est mon testament écrit de ma main, ce 23 novembre 1910, en pleine possession de mes facultés, mais à la veille peut-être de mourir. Je me sens très malade. L'autre testament, fait voici des années, n'était pas assez explicite. Mon fils était encore enfant. Je

pouvais espérer que Mme Préverand comprendrait enfin son devoir envers lui et envers moi, envers notre fille aussi. Elle ne l'a pas compris. Je viens donc de le détruire, cet autre testament. Celui-ci dira ce que l'autre ne disait pas et qu'il faut qu'Augustin sache.

« Je l'institue, lui mon fils, Augustin Préverand, mon légataire universel. Sa sœur Michelle Préverand recevra, pour sa part, strictement, ce qu'un code attentatoire à la plus sacrée des libertés, celle du père de famille, m'oblige à lui laisser. J'ai trop à me plaindre de Mme Préverand pour que ma sévérité ne s'étende pas jusqu'à sa fille, qui pourtant était aussi la mienne. Sa mère, *je le sais*, l'a élevée dans des sentiments d'aversion pour moi. Il est juste qu'elle en soit punie dans cette enfant dont elle a voulu qu'elle l'aimât uniquement.

« C'est la raison pour laquelle j'écrivais tout à l'heure qu'elle *était* ma fille. Je considère qu'elle ne l'est plus. Sa mère lui a dénaturé le cœur à mon égard. Michelle n'a pas trouvé, dans le souvenir des caresses que je lui ai données dans son enfance, la force de résister à cette emprise. Tant pis pour elle.

« Je veux que ce testament, qui ne sera lu par mon fils qu'après ma mort, soit un témoignage. Je vais être absolument, complètement sincère sur l'incident qui a déterminé ma séparation d'avec Mme Préverand. Que j'aie été, au cours de ces neuf années que notre ménage a duré, despotique, difficile à vivre, injustement jaloux, je ne le nie pas. Je ne nie pas non plus qu'un jour, je n'aie commis une action qui me fait honte encore, une affreuse honte, au moment de la

confesser. Cette honte même prouve un repentir qui avait droit au pardon. Je jouais beaucoup à cette époque, et ma femme s'en inquiétait. Des amies à elle, peu charitables, lui rapportaient, en les exagérant, mes pertes au baccara, qu'elles savaient par leurs maris, mes compagnons de club. Si j'ai laissé cent mille francs sur le tapis vert, c'est bien le tout. Par malheur, après ces parties et quand je m'étais attardé au cercle, il m'arrivait de souper avec des amis, et quelquefois de boire un peu plus que de raison. Une nuit, j'avais perdu beaucoup. Je m'étais énervé à courir après mon argent. Cet énervement m'avait-il rendu plus sensible à l'intoxication de l'alcool? Je ne crois pas que j'eusse dépassé la quantité de champagne et de petits verres que je supportais d'habitude. Mais c'était l'hiver. Le froid me saisit en quittant le club. Pour me réchauffer, j'entrai dans un restaurant de nuit et je bus encore un peu d'eau-de-vie. Bref j'étais ivre quand j'ouvris la porte de l'appartement. Par malheur encore, Mme Préverand n'était pas couchée. Elle était allée dans une soirée, et là un de mes camarades de cercle lui avait dit, sans mauvaise intention, par légèreté, qu'il venait de me quitter tenant la banque et en pleine déveine. J'ai depuis donné à ce garçon une paire de claques et un joli coup d'épée. Mais quoi! Le pire était arrivé. Mme Préverand — de cela je ne saurais la blâmer — tremblait pour l'avenir de ses enfants. Elle m'attendait pour me questionner sur l'issue de cette partie, et, si j'avais perdu, me faire avouer le chiffre de cette perte. Je ne me connaissais plus. Je répète que j'étais ivre. A ses

reproches, trop mérités, je réponds par des mots de fureur. Elle me tient tête. Le délire me prend. Je la frappe, si violemment qu'elle tombe à terre.

« J'avais à ce point perdu l'esprit que je la quitte sans plus m'inquiéter d'elle, et je vais me coucher, pour me réveiller le lendemain après un sommeil de brute, — c'est le mot vrai, — la tête lourde, la mémoire obtuse, me souvenant de l'affreuse scène de la veille, à moitié, comme d'un mauvais rêve.

« J'allais bien vite en savoir l'horrible réalité. Mme Préverand avait quitté la maison avec sa fille, sans laisser aucune adresse, aucune lettre. Elle avait emmené sa femme de chambre, et emporté avec elle une malle, comme pour un voyage de quelques jours.

« Elle va revenir, » me dis-je en constatant ce détail. » Je lui demanderai pardon, et elle me pardonnera » quand elle aura lu ce papier. »

« Je m'étais mis à ma table et j'écrivais, en les datant, ces simples lignes : *Je m'engage sur l'honneur à ne plus jamais toucher une carte, à ne plus boire une goutte de vin.* Mon remords de mon égarement était si sincère que je me rappelle être allé à une glace, après avoir signé cet engagement, et m'être regardé en m'insultant. Je ne rapporte cette puérité que pour attester combien j'étais prêt à toutes les conditions que la mère de mes enfants m'aurait imposées. Je les attendais avec la ferme volonté de m'y soumettre. La voix d'Augustin me disant : « Papa, mais où est allée » maman? » avait redoublé en moi la conscience de ma culpabilité, et il avait continué : « Qu'est-ce qu'elle » avait? Elle pleurait. »

« Oui, » répétai-je comme l'enfant, « où est-elle allée? »

« Certes, j'étais très coupable, mais comme j'étais déjà puni par une idée soudaine apparue en moi : « Si elle s'était tuée ! » Il y avait dans l'arrière-fond de son caractère un je ne sais quoi d'impénétrable. C'était même ce « quant-à-soi » inaccessible qui, dans nos discussions, m'exaspérait toujours. Ces natures fermées sont capables, on le sait, des résolutions les plus extrêmes. Encore ébranlé dans mes pensées par l'ivresse de la veille, je m'abandonnai à cette sinistre imagination d'un suicide, et à deux, avec sa fille. Je les voyais dans une chambre d'hôtel, gisant dans leur sang, et à côté de leurs cadavres un revolver que Mme Préverand avait toujours sur sa cheminée. J'ai compris depuis que c'était par terreur de moi. Je poussai la démence jusqu'à entrer dans sa chambre, pour vérifier si elle avait ou non emporté l'arme. Elle ne l'avait pas emportée. Juste au moment où je venais de faire cette constatation, mon domestique m'annonçait que mon beau-père demandait à me parler.

« J'en ai dit assez sur mes torts pour avoir le droit d'être aussi net, aussi dur pour les torts qu'ils ont tous eus pour moi, les parents de ma femme d'abord, puis ma femme. Elle s'était réfugiée à Versailles, chez eux, et mon beau-père venait me déclarer, de sa part, qu'elle était décidée à ne plus rentrer. Il avait le droit de me parler, comme il fit, durement, après ce que sa fille lui avait raconté. Avait-il le droit, quand je lui criai mon repentir, quand je lui donnai cet engagement écrit de ne plus jouer, de ne plus boire, oui, avait-il le droit de hausser les épaules, et de répondre : « Je

» ne vous crois pas, et j'approuve ma fille? » Et elle, la mère de mes enfants, avait-elle le droit de ne pas croire à ce repentir, de ne pas me laisser même le lui dire? Cette demande, faite aussitôt à mon beau-père, d'une entrevue avec elle, je l'ai renouvelée dix fois dans les semaines qui ont suivi, et toujours « non » et « non », et ce « non » transmis par d'autres !

« Que de lettres elle a reçues de moi alors ! A quelles épreuves n'ai-je pas offert de me soumettre ! Que de supplications pour qu'elle ne détruisît pas notre foyer, pour qu'elle m'accordât, à cause des enfants, une possibilité de me racheter, d'effacer ! Effacer quoi ? Le souvenir d'une minute où je n'étais pas responsable. A un homme qui a commis un meurtre dans l'ivresse, les tribunaux accordent les circonstances atténuantes. Mais elle : « Non » et toujours « non ! »

« Alors a commencé pour moi une vie dont la longue épreuve me permet d'affirmer que la punition a terriblement dépassé la faute. Plus de foyer. Ma fille perdue pour moi, perdue aussi pour son frère, car, — et c'est mon pire reproche à Mme Préverand, — elle s'est appliquée, j'ignore comment, mais je l'ai trop bien compris, à empêcher tout contact de cœur entre les deux enfants. Notre fils, pour elle, c'était *mon fils*, et comme je tiens à tout dire ici, tout, je dois déclarer que moi-même j'ai fini par sentir comme elle. Aujourd'hui notre fille, *sa fille*, ne m'est plus rien. Cette mère implacable a dénaturé le père en moi. Un geste aurait suffi cependant pour que ce père renaquît dans mon cœur. Ni sa fille, ni elle ne l'ont fait, ce geste.

A Michelle je n'en veux pas. Mais à Mme Préverand, si. Le repentir, quand il est prouvé, a droit au pardon, et j'ai prouvé le mien, d'abord en tenant scrupuleusement la parole que j'avais donnée. Tous mes camarades de cercle en témoigneraient : je n'ai plus joué. Mon fils, qui a pris ses repas avec moi presque tous les jours depuis ces douze années, témoignerait également de ma totale abstinence de vin et d'alcool. J'ai accepté aussi — c'était reconnaître que j'avais tort — toutes les clauses de séparation que Mme Préverand et les siens ont fixées. J'avais seulement demandé qu'il n'y eût pas de divorce, à cause des enfants. N'était-ce pas une preuve encore que je n'étais pas l'être abject qu'elle ne voulait plus même rencontrer? C'était supprimer à l'avance toute chance de me refaire une autre vie de famille. J'avais prié Mme Préverand d'indiquer elle-même le chiffre de la pension qu'elle désirait pour elle et sa fille. Si cette pension n'a pas été plus haute, c'est qu'elle l'a voulu ainsi, et par quel message a-t-elle répondu à mon offre :

— « Ma « fille, » m'a dit son père de sa part, « en » tend ne rien recevoir de vous. Elle ne demande que » le nécessaire pour l'éducation de Michelle. »

« A quoi bon insister sur des souvenirs qui, même aujourd'hui et après tant de jours, m'ulcèrent le cœur? J'en ai dit assez pour que mon fils ne se fasse aucun scrupule de se conformer à mes dernières volontés. Il a été, depuis ces douze années, l'unique joie de mon existence, la consolation de ma solitude, ma raison de m'estimer, la démonstration vivante que Mme Préverand, en me condamnant sans appel, pour

une aberration de jeunesse, a été injuste, souverainement injuste.

« Ma faute a été grande, mais c'était une faute de la chair et du sang, de celles qui ne viennent pas du fond de l'âme. En me refusant le geste de pardon auquel mon repentir avait droit, je le répète, et que j'ai attendu si longtemps pour tout oublier moi-même, je le répète encore, ma femme a commis, envers moi et les enfants, un crime d'orgueil.

« J'ai tenu à ce que mon fils le sût. C'est fait. »

IV

Au bas de ce terrible document, Jules Préverand avait mis sa signature, l'indication de l'endroit où il l'avait écrit, et il avait répété la date : *ce 23 novembre 1910*, marquée déjà dans la première phrase, pour couper court évidemment à toute contestation judiciaire. On était au 8 décembre. Il y avait donc de cela quinze jours. C'était au commencement de sa maladie, sur laquelle, une autre phrase du début le révélait encore, il ne se faisait pas d'illusion. Augustin se le rappelait : à ce moment-là son père avait reçu à plusieurs reprises la visite d'un de ses camarades de collège, qui était agent de change, sans doute pour s'entendre avec ce confident et vendre des valeurs. Ainsi s'expliquait cette énorme réserve, ces cinq cent mille francs immobilisés dans ce coffre-fort et qu'il soustrayait ainsi à cet article du Code sur les succes-

sions, objet de sa rébellion. « Les billets, prends-les tout de suite, avant qu'elle ne fasse mettre les scellés, » avait dit le père. Augustin la prit en effet, la lourde enveloppe, mais pour la rejeter aussitôt, avec une espèce d'horreur, dans le coffre-fort dont il repoussa la porte sans brouiller le chiffre, tant il était ému, et il rentra dans la chambre du mort, le testament à la main, afin de le relire auprès de la dépouille de l'homme passionné qui l'avait pris, lui, l'innocent, pour en faire le sûr ouvrier de sa vengeance. Il s'hypnotisait de nouveau à contempler ce masque tourmenté dont la tristesse s'accordait trop bien avec la désolée confession qu'il avait là entre ses doigts crispés. Ayant eu, avant de lire ces pages, la terreur d'apprendre sur sa mère un honteux secret, il aurait dû éprouver un grand soulagement. Elle avait été une honnête femme. Sinon !... Oui, avec quelle féroce joie son mortel ennemi l'aurait dénoncée au mépris de son fils. Une honnête femme, mais combien dure ! Des scènes se représentaient à la mémoire d'Augustin : son père dînant en tête à tête avec lui, quand il était petit, et portant à sa bouche son verre rempli d'eau avec un sinistre sourire, — son père l'interrogeant quand il rentrait de ses visites de Versailles, lui parlant de sa sœur, et, si l'enfant disait Michette comme autrefois, le reprenant presque avec colère : « Ne lui donne donc pas ce nom ridicule, » — sa sœur arrivant à Neuilly avec son institutrice, et si visiblement guindée, nerveuse, si mal reçue d'ailleurs, et lui-même, le frère, osant à peine la regarder ; — et, quand il allait chez sa mère, comment était-il reçu, lui aussi ? Aucune question sur

la santé de son père, jamais aucune sur ses études. Le mort avait raison. Mme Préverand avait été trop dure. Oui, en refusant de pardonner avec cette inexorable obstination, elle avait commis un crime d'orgueil, et il se répétait, pour le justifier, ce mort, d'avoir été trop dur aussi, cette autre phrase du testament : « Un geste aurait suffi cependant pour que le père renaquît en moi... » Et, se rappelant son télégramme :

— « Ah ! » songeait-il, « comme j'avais raison d'hésiter ! Je n'aurais pas dû envoyer la dépêche avant la cérémonie. Car enfin, si elle veut y venir, à cette cérémonie, comment l'empêcher ? Et j'ai promis... Mais non. Elle ne voudra pas y venir, et puis il y a Michette, à qui je devais de l'avertir. Car enfin, il était son père, et il l'aurait aimée si... Mon Dieu ! Pourquoi a-t-il voulu que je lise tout cela dans ce testament ? Et cet ordre sur ses obsèques !... Non. Elle enverra Michette seule. Elle ne viendra pas. Sans quoi elle aurait télégraphié... »

Augustin, déjà trop émotif par nature, avait été sensibilisé encore par l'existence anormale, menée entre ces deux époux en train de se battre à travers leurs enfants. Il n'était pas de ceux qui croient aussitôt ce qu'ils désirent. Après s'être efforcé d'interpréter dans un sens favorable ce silence de sa mère et qu'elle n'eût pas répondu à une dépêche de cette gravité, délivrée avant la nuit, il avait conclu, tout au contraire : c'est qu'elle veut venir. Aussi ne fut-il pas étonné quand le lendemain matin, et comme il sommeillait pourtant, brisé par les impressions de cette veillée funèbre, le valet de chambre le réveilla pour lui dire :

— « Monsieur, Mlle Michelle est là, qui demande monsieur. »

— « Elle est seule? »

— « Non, monsieur. Il y a une dame avec elle. »

— « Son institutrice? »

— « Non, monsieur ; une autre. »

Le domestique avait eu sur sa physionomie un passage d'embarras trop significatif. Cette autre visiteuse était Mme Préverand, et il l'avait deviné.

— « C'est bien, » dit Augustin ; « faites entrer ces dames dans le salon. Allumez-y du feu. Excusez-moi auprès d'elles. Je serai prêt dans quelques minutes. »

Ainsi sa mère était venue, comme il l'avait tant redouté ! Pourquoi, ayant été implacable envers le vivant, n'avait-elle pas compris qu'elle devait laisser partir le mort sans apparaître ? Mais si elle était venue, n'allait-elle pas vouloir suivre le convoi ? Que ferait-il alors, pour obéir à ce pauvre mort, et empêcher cette présence, d'autant plus que Mme Préverand n'était pas venue seule ? Elle avait accompagné sa fille, certainement parce que celle-ci le lui avait demandé. A cause de qui ? De lui, Augustin, sans aucun doute. La jeune fille avait dû se dire que l'absence de leur mère dans un tel moment serait trop cruelle à son frère. C'était une preuve, après tant d'autres, d'une amitié aussi tendre que secrète. Où trouver la force de la brutaliser, cette amitié, si vraiment Michette avait agi de la sorte, en renvoyant cette mère qu'elle avait peut-être eu tant de peine à décider ? Mais était-ce sa fille qui l'avait amenée ?... Augustin achevait de s'habiller. Il mettait dans la poche de son veston le

portefeuille où il avait placé cette nuit le testament. La vue de la feuille qui dépassait un peu le cuir déterminait en lui une soudaine association d'idées :

— « Voilà pourquoi elle est ici, » pensa-t-il : « ma sœur est héritière au même titre que moi. Elle veut savoir à quoi s'en tenir. »

Il y a, dans les êtres jeunes, qui n'ont pas connu par expérience les dures nécessités de la vie, une instinctive répulsion pour le mélange des choses d'intérêt et de sentiment. Cette hypothèse que sa mère eût pensé, devant la disparition de son père, à des questions de fortune lui fut odieuse :

— « S'il en est ainsi, » songea-t-il encore, « elle voudra me parler en tête-à-tête. Je lui apprendrai alors cette volonté de mon père, que je ne pourrais pas lui dire en présence de ma sœur. »

Cette perspective d'une facilité inattendue dans l'accomplissement de sa pénible mission n'empêcha pas qu'un flot d'amertume ne lui inondât le cœur quand, entré dans le salon, et après quelques minutes, Mme Préverand — car c'était bien elle — dit à sa fille :

— « Mon enfant, va prier auprès de ton père. Conduis-la, Augustin. »

Elles s'étaient pourtant passées, ces quelques minutes, dans une émotion presque douce pour le jeune homme. Sa sœur l'avait étreint dans un tel élan d'affection ! Elle ne s'était pas cachée de l'aimer, cette fois, et leurs larmes s'étaient mêlées. Ce n'était pas sur le mort qu'elle pleurait, c'était sur lui, son frère, sur sa douleur. N'importe. Ils pleuraient ensemble. C'était de quoi ne plus prendre garde à l'attitude de la mère.

Les traits de celle-ci exprimaient une contraction intérieure qui ne s'accordait que trop avec les soupçons d'Augustin. Elle lui avait fait tant de mal tout à l'heure en lui demandant si sèchement :

— « Comment ça s'est-il passé? »

Qu'allait-elle lui dire, à présent qu'ayant laissé sa sœur agenouillée au pied du lit de leur père, il revenait dans le salon, résolu à s'acquitter de son triste message? Par quelles paroles riposterait-elle, et pourrait-il les écouter sans se révolter?

V

Mme Préverand avait été très belle. A quarante ans passés, les lignes de son visage gardaient une pureté singulière. L'âge la marquait sans la défigurer. Elle était, par sa famille, originaire de ce Midi provençal où il semble que la frappe antique se retrouve dans certaines têtes d'hommes et de femmes, comme aussi la fermeté dure, propre au génie romain. Elle était grande, avec des yeux très bruns sous un front un peu bas. Elle avait ce nez droit et cette bouche altière qui appellent la médaille. Des fils d'argent commençaient de nieller ses épais bandeaux noirs. Son teint d'une blancheur mate était encore pâli par les nuances sombres de sa toilette, choisie comme il convenait à la circonstance. C'était bien la femme dont le testament de son mari dénonçait l'impitoyable orgueil. Cette physionomie n'exprimait qu'obstination et que sévérité, que décision positive aussi, et, nettement,

directement, son fils à peine en face d'elle :

— « Augustin, » lui dit-elle, « tu sais assez quels malentendus il y avait entre ton père et moi. Tu dois te rendre compte aussi qu'ayant pris ta sœur avec moi, lors du règlement de notre séparation, la sauvegarde de ses intérêts est le premier de mes devoirs. »

Et comme le jeune homme ne répondait pas, consterné d'avoir deviné trop juste, elle continua :

— « Michelle est en âge de se marier. Il y a même un projet, encore en l'air, mais très sérieux. J'ai besoin de savoir si ton père a pris des dispositions. » Elle l'étudiait en lui parlant, avec des yeux inquisiteurs où il crut lire une horrible méfiance. « Tu vivais avec lui très intimement. S'il les a prises, ces dispositions, il est bien probable qu'il t'en a parlé. »

— « Oui, ma mère, il les a prises et il m'en a parlé. »

— « Ah ! » fit-elle, « et tu peux me les dire ? »

— « J'ai là son testament, » répondit-il ; et comme, ayant tiré à moitié l'enveloppe hors de son portefeuille, il hésitait :

— « Ah ! » fit encore Mme Préverand et sur un ton plus étrange. « Il t'avait donné ce testament, ou si c'est toi qui?... »

— « Ma mère !... » interrompit-il.

— « Il n'y a rien là d'offensant pour toi. Si ce testament, comme je le devine, te favorise, il est tout naturel, du moment qu'il n'était pas chez un notaire, que tu aies tenu, le connaissant, à le mettre en sûreté. Peut-être ton père t'a-t-il recommandé lui-même cette précaution. Il me détestait tant ! Il a pu me croire capable de le détruire. »

Elle avait prononcé des derniers mots avec un hochement de tête, accompagné d'un cruel sourire de défi et de mépris. Ainsi l'inexorable animosité conjugale dont le fils avait vu son père possédé jusque sur son lit d'agonie n'avait pas quitté non plus le cœur de sa mère. L'atroce impression ressentie par le jeune homme à la lecture du testament se renouvelait avec une telle intensité qu'il en eut la gorge serrée. Sa voix s'étouffait pour dire, en tendant la feuille accusatrice :

— « Vous l'aurez voulu, ma mère. Lisez, lisez... »

Il eut sur les lèvres un autre mot : « Et repentez-vous. » Il le retint. C'eût été mettre l'irréparable entre eux. Il venait de sentir une fois de plus combien sa sœur l'aimait. Toute sa jeunesse, il avait eu faim et soif de cette vie de famille qu'il avait bien connue auprès de son père, mais si mutilée. Cette sœur, la Michette de ses premiers jeux, de ses premières et heureuses années, lui restait. C'était la perdre que de se brouiller avec leur mère, et il la regardait, cette redoutable mère, prendre ce testament, le déplier, le lire. Elle plissait son front, crispait ses doigts sur le papier. Le cruel rictus de tout à l'heure contractait sa bouche. Elle respirait plus vivement. Augustin la voyait haïr le mort du plus intime de son être, et voici que, la nature remuant en lui l'horreur de cette haine entre cet homme et cette femme du sang desquels il était né, ce spectacle lui devint tout à coup insupportable, à en crier. L'un, le père, était parti sans pardonner, ou si, à la dernière minute, sur l'ordre du prêtre, il avait voulu pardonner, la voix et la force lui avaient manqué. Il fallait à tout

prix que cette hideuse rancune fût brisée, détruite. Il le fallait, pour que le frère et la sœur redevinssent, comme au temps que venait de rappeler à Augustin ce prénom caressant de Michette, un frère vraiment et une sœur, vivant ensemble, vieillissant ensemble, communiant dans un respect pieux pour leurs parents.

— « Un geste aurait suffi cependant pour que ce père renaquît en moi... » Cette émouvante phrase du testament le hantait de nouveau, et une inspiration montait en lui, une de ces grandes vagues de générosité, qui, à de certaines heures, montent des profondeurs de l'âme, noyant tout, emportant tout.

Mme Préverand achevait de le lire, ce testament. Elle le replia comme elle eût fait d'une lettre quelconque. Un dédain ironique tendait les beaux traits durs de son visage.

— « C'est bien, » dit-elle en rendant le papier à son fils. « Je sais ce que je voulais savoir. Que tu donnes raison à ton père, c'est inévitable. Je ne m'abaisserai pas à me défendre. Je n'ai pas cru à son repentir, c'est vrai. Quand on a vu un homme dans l'état où je l'ai vu, on ne l'oublie pas, on ne peut pas... »

Ses paupières battirent sur ses prunelles où avait passé la terreur de l'abominable brutalité avouée par le mort.

— « Je vais retourner à Versailles avec Michelle. Mets-nous sur la lettre de faire-part, si tu le juges bon. Moi, je juge inutile que nous assistions aux obsèques. Je n'ai pas l'intention de m'opposer à la volonté de ton père et d'introduire un procès. D'ailleurs je ne te soupçonne pas d'être pour quoi que ce soit dans ce testament. Je ne te ferai pas cette injure. Je ne con-

damne jamais, lorsque je ne suis pas sûre, très sûre d'avoir complètement raison. »

Cette phrase, qui affirmait une fois de plus la légitimité de toute sa conduite, avait été dite avec des yeux redevenus si implacables qu'Augustin en fut glacé. Mais sa résolution était prise. Il la briserait, cette haine. Il garderait sa sœur.

— « Ma mère, » demanda-t-il, après avoir repris le testament, « vous m'avez parlé d'un mariage auquel vous pensiez pour Michette. »

— « Oui, » dit-elle étonnée, et rectifiant : « auquel j'avais pensé... »

— « Et avec un jeune homme qu'elle aime... »

— « Qu'elle aime... » fit-elle ; « en tout cas qui lui plaît beaucoup. » Son regard avait changé d'expression, mais une hostilité défiante s'y devinait toujours, et elle interrogeait : « Pourquoi me demandes-tu cela ? »

— « Et vous croyez, » continua-t-il sans répondre directement, « qu'une différence dans la dot... Vous venez de dire : auquel j'avais pensé... »

— « Arrête-toi, Augustin, » interrompit-elle vivement. « Je te défends de supposer qu'il y ait eu des dessous dans ma démarche et dans ce que j'ai pu te dire. Je ne suis rien venue te demander. » Et elle répéta : « Rien. Rien. »

— « Ah ! maman ! » dit-il, pour la première fois depuis des années, « comme vous me comprenez peu ! »

Et, marchant vers la cheminée où brûlait la flamme souple du feu allumé par le domestique, il y jeta le testament. La feuille se recroquevilla sur les bûches, cernée aussitôt par les étincelles. Armé de pincettes,

Augustin écrasait le débris noirâtre dont les parcelles s'envolaient dans la cheminée. Sa mère le regardait faire, immobile. Quand il se releva, il la vit envahie par un sentiment qu'il ne lui connaissait pas. Son action avait été si rapide, si spontanée aussi, une telle lumière éclairait son visage, qu'une contagion de magnanimité en émanait, et employant, elle aussi, pour lui parler, un mot qu'elle ne lui avait plus dit depuis ces mêmes années :

— « Augustin ! » fit-elle, « mon petit ! »

Elle lui tendait les bras. Il s'y jeta dans un sanglot.

— « Ah ! mon fils ! » dit-elle encore. Et associant ses deux enfants dans la même appellation : « Comment te remercier pour la petite ? »

— « En venant là, » supplia-t-il. Et il lui montrait la porte de l'autre pièce : « Auprès de lui. »

Il la conduisait par la main, et elle le suivait. Ils entrèrent ainsi dans la chambre mortuaire, où la jeune fille priait toujours auprès du lit.

— « Embrasse-le, maman, » supplia-t-il de nouveau.

Il la vit s'arrêter une seconde, puis se pencher sur le front du mort. « *Un geste aurait suffi cependant...* » était-il écrit dans le testament. Il venait d'être fait, ce geste, et une émotion sacrée remplissait le cœur du jeune homme qui, s'agenouillant auprès de sa sœur, dont il serrait la main passionnément, murmurait tout bas :

— « Père, n'est-ce pas que j'ai bien fait, et que toi aussi tu pardonnes ? »

V

LE SURSIS

A Pierre Benoit.



I

Un attentat à main armée venait, la semaine précédente, d'être commis dans un train de luxe. Il faisait naturellement l'objet de toutes les conversations, en particulier sur cette Côte d'Azur, dont les hivernants avaient tous voyagé, pour venir à Cannes, à Nice, à Saint-Raphaël, à Hyères, dans des trains semblables. Ils reprendraient la même voie demain, pour rentrer, qui à Lyon, qui à Paris, qui à Londres. Un trait d'une singularité impressionnante rendait plus passionnées les discussions autour de ce fait divers, par lui-même assez tragique. Un mutilé de la guerre avait voulu se défendre contre les voleurs masqués, entrés soudain dans son compartiment. Ces bandits l'avaient tué. Puis ils avaient sauté du train en marche. L'un d'eux s'était, en tombant mal, cassé la jambe. Arrêté il s'était « mis à table », comme on dit en argot de maison centrale. Il avait « mangé le morceau » et dénoncé ses complices, tous d'anciens condamnés, comme lui-même, et tirés de prison par une récente loi d'amnistie. Ce détail était celui que commentaient le plus vivement les personnes avec qui je me trouvais déjeuner à Toulon, ce jour-là.

On sait de quels éléments hétérogènes se compose la société de notre grande ville de guerre méditerranéenne.

néenne. Des officiers de marine, des touristes de passage, des propriétaires venus des environs s'y rencontrent à la table d'un amiral ou d'un commandant, retiré là, en face de la mer qu'il a tant courue. Ces officiers vont partir demain, peut-être ; ces touristes, cet après-midi ; l'automobile de ce propriétaire attend en bas et va le reconduire à Saint-Maximin, à Brignoles, au Luc, à Carqueiranne. Ces rencontres ont un peu du pittoresque et de l'incohérence propres à la vie des ports. Les gens, se connaissant moins, tantôt s'effacent davantage, tantôt affirment plus vivement leur personnalité. C'est la règle, dans les rapports de hasard, qu'ils poussent les timides à se replier et les audacieux à s'étaler. Au cours de rencontres pareilles, quand la conversation dérive du commérage anecdotique dans le domaine des idées, il arrive toujours qu'un des interlocuteurs, — généralement celui dont vous attendiez le moins cette attitude, — s'excite à soutenir quelque paradoxe outrancier. C'est tantôt un négativiste que tourmente le démon de la contradiction, tantôt un vaniteux qui veut étonner, ou bien encore un de ces esprits qui fonctionnent à la façon du cavalier au jeu d'échecs et biaisent d'instinct, comme d'autres pensent droit. Ce fut le cas dans la réunion dont je parle, où un colonel d'artillerie (je ne le nommerai pas, de peur que ce récit ne tombe sous les yeux d'un de ses subordonnés) s'entêta soudain à prétendre qu'en dépit de l'attentat du train, on avait eu raison d'amnistier ces futurs assassins.

— « C'est un résultat malheureux, évidemment,

mais sur combien d'autres? » disait-il. « Vous compterez par centaines, par milliers, les coupables qui n'ont pas récidivé, quand l'indulgence leur a permis de réparer ce qui n'a été qu'un égarement. Ceux-ci ont abusé du pardon. D'accord. Mais de quoi n'abuse-t-on pas? L'avare abuse de la propriété. Allez-vous supprimer la propriété? L'ivrogne abuse du vin. Voyez-vous que l'on vienne arracher vos vignes, monsieur Vaugrenon ? » Il s'adressait à un des convives qui possède un des plus beaux domaines du Var, près de Belgentier, au cœur de l'opulente et fraîche vallée du Gapeau, et insistant : — « Pour moi, la plus belle conquête du code moderne est la loi de sursis qui suspend le châtement de la première faute. C'est déjà si peu soutenable que nous nous arrogions le droit de juger!... Car enfin, est-il écrit dans l'Évangile : *Nolite judicare?*... oui ou non, monsieur l'abbé? » Il interpellait cette fois un aumônier de la flotte, assis à deux places de là, puis, de conclure : — « Qu'est-ce que vous voulez? Moi, j'ai la naïveté de croire aux idées généreuses... »

Vous entendez le tumulte des objections soulevées autour du colonel. Je ne les transcrirai pas ici. Je n'ai rapporté ce propos que pour avoir l'occasion de relater une confidence qu'il provoqua de la part de ce viticulteur, interpellé à travers la table par l'anarchiste en uniforme, lequel, par bonheur, réserve sa dynamite morale pour les déjeuners en ville. Dans son régiment, il tient la main à la discipline, plutôt trop durement, m'a-t-on raconté. J'avais cru remarquer, pendant ce discours, que le judicieux visage de M. Vaugrenon

exprimait un désir de répondre, contenu par l'évidence de la totale inutilité d'un débat pareil. Je le lui dis, une heure plus tard. Il m'avait gracieusement offert de me donner une place dans son automobile, pour me ramener à Hyères, où je passais l'hiver. Il devait lui-même s'y arrêter, en route pour Solliès, puis son domaine de Gapeau. J'avais accepté d'autant plus volontiers que M. Vaugrenon est un exemplaire très intéressant du Français de la bonne espèce, celle que nous devinons à travers Molière et La Fontaine, d'une intelligence nette et modérée, je veux dire rebelle à l'idéologie, d'une sensibilité modérée elle aussi, mais vraie, mais saine, d'une activité patiente et sagace. Cette sagacité s'est accrue, pour M. Vaugrenon, d'une double expérience. Il aura eu deux métiers, et il les aura consciencieusement exercés. Tout jeune, il avait rêvé d'être agriculteur dans les Cévennes, son pays d'origine. Des difficultés de famille voulurent qu'il prît une carrière. Il entra dans l'enregistrement. Il était receveur à Brives, à quarante-cinq ans, lorsqu'un gros héritage inattendu le mit à même de réaliser l'ambition de sa jeunesse. Il était veuf. Sa femme était morte de la poitrine, en lui laissant une enfant délicate et pour laquelle il appréhendait la maladie de la mère. Le voilà étudiant les divers climats de France avec la conscience minutieuse auquel l'a dressé son existence de bureaucrate. « J'ai passé vingt ans de ma vie, » m'a-t-il dit un jour fièrement, « à défendre le Trésor ! » Il arrive à la conclusion que le coin de terre qui se développe au bas du massif des Maures remplissait le mieux les conditions nécessaires à cette fragile santé. Il y cherche

un domaine. Il l'y trouve. Les *Mocos*, — c'est le surnom sarcastique des habitants de cette côte, — voient débarquer, avec un sourire d'ironie, cet étranger qui n'a jamais « fait » ni de la rose, ni de la vigne. Quinze ans ont passé, et les vingt hectares que cultive l'ancien défenseur du Trésor provoquent l'admiration de tous, de Saint-Maximin à Hyères, et de Signes à Besse, dans ce coin de pays qui n'est, au printemps, qu'un vaste jardin de cerisiers et de pêchers en fleur. Tout de suite Vaugrenon s'est adjoint un factotum choisi entre vingt autres. Son coup d'œil d'observateur ne l'a pas trompé. Modestement, humblement, simplement, il s'est mis à l'école de son employé, lui, le maître. Il a peu à peu appris la technique de la viticulture, non pas dans les livres, dans la pratique. Pour manier mieux ses ouvriers, il a étudié le provençal et l'italien. Il parle aujourd'hui ces deux langues, avec de l'accent, mais assez couramment pour qu'aucun mot ne lui échappe, quand il parcourt ses champs et que deux de ses hommes bavardent entre eux sans voir le patron. Que de fois je me suis attardé à le suivre dans ses tournées, entre ses ceps et ses rosiers, ses oliviers et ses citronniers, diverti par le contraste de sa silhouette et de ce rustique aspect des choses, — M. Vaugrenon a gardé sa tenue et sa mine de bureaucrate, en dépit de ses compétences nouvelles, — et si intéressé par l'originalité de sa conversation ! Il y a en lui un philosophe qui abonde en réflexions d'une force singulière, étant donné qu'il les a élaborées à même le réel. Je n'en citerai qu'une, pour achever ce portrait, qui risque d'être disproportionné au récit,

dont ces quelques lignes ne devraient être que le prologue.

— « L'avez-vous remarqué? » me disait-il en coupant du sécateur, qui ne le quitte jamais, une rose où luisait le corselet vert à reflets dorés d'une cétoine. « A chaque effort de création de la vie dans la nature, correspond un effort de destruction. Toute plante a son parasite dévorateur et meurtrier, tout développement rencontre son obstacle. C'est comme si, du très grand à l'infiniment petit, l'univers était le théâtre d'une lutte entre deux énergies antagonistes. Toute la sagesse humaine consiste à conspirer avec celle des deux qui est positive contre celle qui est négative. »

— « Avez-vous lu *Candide*? » l'interrompis-je.

— « Je crois bien que oui, » répondit-il, « jadis... mais pourquoi »?

— « Vous rappelez-vous le passage : « *Il n'y a plus de manichéens dans le monde*, dit Candide. *Il y a moi*, dit Martin. Vous êtes un manichéen, comme Martin. Ça n'est pas banal, en 1920. »

J'avais débité cette citation en riant, et j'avais eu tort. Ce réaliste est un sensitif et qui comprend mal la plaisanterie. Une défiance avait passé dans ses yeux bleus, si clairs, et sur son visage amaigri, gaufré de rides, comme tanné par les indéfinies séances parmi ses plantations sous le dur soleil. Son regard s'était posé sur le mien en se retirant. « Se moque-t-on de moi? » avait-il certainement pensé. Il devait, quelques jours plus tard, me donner la preuve que cette impression avait dû être vive en lui.

— « Vous m'avez fait relire *Candide*, » me dit-il,

sans aucun arrière-fond dans ses prunelles, cette fois. « C'est une vision enfantine de la vie humaine. Un monde, où il n'y aurait que des dupes et des escrocs, ne durerait pas une semaine, et c'est le monde tel que le conçoit Voltaire. Martin n'est pas manichéen, comme il s'en vante. Il est tout uniment pessimiste et cynique. Je ne suis pas manichéen, moi non plus, mais bon chrétien. Je crois au péché originel et à l'épreuve, mais comme le sens commun a toujours le dernier mot, ce méchant petit livre se termine sur une phrase raisonnable : *il faut cultiver notre jardin*. C'est ce que j'essaie de faire de mon mieux à Belgen-tier. »

Le léger passage de susceptibilité provoqué chez cet homme excellent par mon inoffensive taquinerie, puis cette sévérité pour Voltaire, malgré le beau génie de cet écrivain, ne sont pas des traits insignifiants. Tout d'ailleurs, depuis le son de la voix jusqu'à la façon de donner la main, n'est-il pas significatif dans une personnalité? Celle-ci a pour faculté maîtresse une application, qui ne se détend jamais, dans sa manière de prendre toutes choses. De là, une impossibilité de se mettre sur le plan de l'ironie. Ce sérieux justifie ce pédantisme, au moins pour moi qui ai trop souvent constaté la pauvreté d'intelligence dissimulée sous ce que l'on appelle la « blague parisienne », formule aussi dégradée que la médiocre tournure d'esprit qu'elle représente.

II

Je reviens au récit annoncé. Nous étions donc en train de rouler, M. Vaugrenon et moi, par le Pradet d'abord, puis Carqueiranne et San Salvador, vers cette petite ville d'Hyères, si joliment accotée à la colline que surmonte la ruine du vieux château où vint saint Louis. Oh ! la charmante page où Joinville nous montre le bon roi attendant sur le rempart un cordelier du nom de frère Hugues : « Nous regardâmes au chemin par où il venait, et nous vîmes qu'il était suivi de grand nombre d'hommes et de femmes !... » Et quelle évocation des nobles rapports entre le prince et ses sujets, que l'analyse du discours tenu par le religieux au monarque. « Il enseigna au Roi, dans son sermon, comment il se devait gouverner au gré de son peuple. Il dit qu'il avait lu la Bible et appris là que nul royaume ou nulle seigneurie fût oncques perdue, ni changée de seigneur en autre, ou de roi en un autre, fors que par défaut de droict. *Se garde donc le Roi, puisqu'il va en France, qu'il fasse droicture à son peuple...* » Devant un beau paysage, comme celui qui s'étend de Toulon à Hyères, avec sa mer violette, sous le ciel bleu, ses îles mauves, ses collines noires de pins d'Alep, ses oliviers d'argent, ses champs de narcisses blancs et de roses safranées, on aime à se répéter que cet horizon servit jadis de cadre à des scènes humaines, dignes de lui. Je me laissai aller à rappeler ces lignes du vieux mémo-

rialiste au contempteur de *Candide* qui conduisait son automobile lui-même, à son habitude. Et, sur cette antique expression : « faire droicture », me remémorant soudain la conversation du déjeuner :

— « Faire droicture ! » répétais-je. « Ah ! ce n'est pas toujours aisé, témoin notre colonel et son opinion. Je voudrais bien savoir ce qu'eût pensé de cette impunité de la première faute ce bon roi saint Louis jugeant sous son chêne. Et le charmant texte de Joinville encore ! « Maintes fois avint que en esté, il aloit seoir » au bois de Vinciennes, après sa messe, et se acos- » toioit à un chesne et nous fesoit seoir entour li, et » touz ceulx qui avoient à faire venoient parler a li, » sanz destourbier de huissier ne d'autre. Et alors il » leur demandoit de sa bouche : A yl ci nullui qui ait » partie ? »

— « Ce que saint Louis eût pensé de la loi de sursis ? » répondit M. Vaugrenon. « Mais, puisqu'il était juste jusqu'à la sainteté, que c'est une loi de suprême injustice et de danger public. Nous vivons dans un temps où toutes les idées sont si faussées que la sympathie du législateur va d'abord au criminel. C'est l'assassin et le voleur que le législateur plaint, et non pas leur victime, passée ou future. Avez-vous jamais volé, vous, ou seulement conçu que vous pourriez voler ? Jamais. Ni moi non plus. Tué ou seulement conçu que vous pouviez tuer ? Pas davantage. Entre le crime et nous, il y a une barrière de moralité que nous sentons infranchissable. Dès l'instant qu'elle a été une fois franchie, comment répondre qu'elle se dressera de nouveau devant la conscience du coupable

pardonné, et que ce pardon ne lui sera pas tout uniment une facilité à recommencer? Mais les théories sont les théories. Vous savez que je me pique, moi, d'être l'homme du fait, et c'est un simple petit fait, douloureusement démonstratif, qui m'a conduit à penser que la pitié pour l'auteur d'une première faute a trop souvent cette funeste conséquence qu'il reste libre de commettre la seconde. Il n'y aurait qu'une chance sur cent pour qu'il la commît, que la Société, — et la Société, c'est nous tous, — doit couper court à cette chance. Remarquez bien : cette première faute a été commise aux dépens de quelqu'un. La seconde le sera aux dépens de quelqu'un. Que voulez-vous, c'est ce quelqu'un qui m'intéresse, moi, et non pas le coupable. Mais écoutez mon histoire. Je n'ai pas voulu la raconter tout à l'heure. Elle m'émeut moi-même, quand je me la rappelle. »

Son masque, en effet, devenait grave, et ses mains se crispaient sur le volant, tandis qu'il reprenait :

— « Elle ne remonte pas à bien loin, cette histoire : quand elle m'est arrivée, il y a neuf ans, je roulais dans cette même voiturette. Il est vrai que c'est une ***. » Il me nomma la firme, et, avec sa coutumière sagacité : « Je l'ai achetée en partant de ce grand principe : tant vaut l'homme, tant vaut l'objet. Je me suis donné la peine d'aller à Paris et de rendre visite, sous des prétextes quelconques, aux directeurs des plus célèbres fabriques d'automobiles. Je me suis fourni chez celui dans la conversation duquel j'ai cru reconnaître le plus de sérieux. Je ne me suis pas trompé. Et puis, j'ai appris à conduire, et d'abord à démonter

toutes les pièces moi-même. Donc, il y a neuf ans de cela, oui, en 1910, je m'en allais avec cette voiture, tout seul, de Belgentier à Avignon, par Saint-Maximin, Aix, Lambesc... Mais vous connaissez la route... J'avais une affaire de produits chimiques à traiter, et je voulais m'aboucher directement avec l'usine. C'est un autre de mes principes : jamais d'intermédiaires... Il était dix heures du matin. Parti de chez moi à huit, après avoir donné les ordres pour le travail de la journée, je descendais le long des lacis qui vont de Lambesc justement vers Libran, Cazan, puis Pont-Royal. La route dévale entre les massifs des monts de la Trévassière à droite, d'Equilles à gauche. C'est vraiment un paysage qui justifie le mot de Voltaire. Il vaut mieux que son puéril *Candide*. Il appelait la Provence la « gueuse parfumée ». Des collines rocheuses à perte de vue, toutes grises, avec des taches bleuâtres et rougeâtres de lavande et de thym, des bouquets de pins tout grêles, penchés par le mistral, quelques cyprès ; pas une maison, sinon, à de longs intervalles, une hutte de berger en pisé, — enfin, un coin de désert aménagé exprès pour des amnistiés devenus, comme ceux du train, des détrousseurs de voyageurs... »

— « N'est-ce pas là que se trouve un hameau bien nommé, La Destrousse ? » interrogeai-je.

— « Non, mais de l'autre côté d'Aix, sur la route de Toulon, avant Roquevaire. Je l'ai d'ailleurs traversée cent fois, deux cents fois, cette Destrousse, sans jamais rencontrer un individu suspect. Les Provençaux sont de braves gens, voyez-vous, de très

braves gens. Ne me taxez donc pas d'imprudence, pour m'être arrêté, ce matin-là, comme je fis, à l'appel d'un individu qui se tenait sur le chemin, auprès d'une automobile en panne, et qui m'implora du geste. »

— « Ces aides-là font partie du code de la route. Je me suis toujours étonné qu'elles ne servent pas plus souvent de procédé aux bandits pour essayer un mauvais coup sur un automobiliste isolé, comme vous... Et alors?... »

— « Alors, mon aventure est moins romantique. Le moteur de cette machine avait réellement une panne, et une panne de magnéto, irréparable sur place. Je m'en convainquis après cinq minutes d'examen. « Comment n'avez-vous pas emporté un crayon de rechange? » demandai-je à l'automobiliste qui haussa les épaules pour me répondre. « La voiture n'est pas à moi. Je l'ai louée. » En laissant tomber le capot et me relevant, je regardai machinalement vers le tablier, à l'endroit réservé d'ordinaire à la plaque qui porte le nom du propriétaire. Quatre trous vides attestaient que cette plaque avait été arrachée. Un soupçon me traversa l'esprit. Était-ce une automobile bien en règle avec la loi? J'avais à cette époque, déjà, plusieurs années de vie rurale et j'étais habitué à déchiffrer les physionomies. Celle de l'inconnu me déconcerta, par un mélange indéfinissable de simplicité et de complication. Il avait vingt-cinq ans peut-être et le visage mobile des jeunes gens de son âge, avec quelque chose d'obscur, de replié, dans son regard. Son teint profondément hâlé dénonçait de longs séjours dans des climats plus chauds encore que celui de la Provence, et

il semblait mal à l'aise dans ses vêtements tout neufs. Comme je ne tiens pas à piquer votre curiosité, mais à mettre devant vous, je répète, un fait significatif, je vous dirai tout de suite que Jules Busserade, — c'était son nom, — avait débarqué du Tonkin, deux semaines auparavant, après avoir achevé là-bas son service militaire, qu'il s'était nippé en civil à Marseille, et qu'il avait une bonne raison pour m'observer avec méfiance. L'automobile avait été bel et bien volée, et à la suite de quelle équipée ! »

— « Ne me la racontez pas tout de suite, » interrompis-je, « que je voie si je devinerai. »

— « Oh ! il n'y a rien à deviner, et l'intérêt de cette aventure, si tant est qu'elle en ait un, n'est pas là. Arrivé à Marseille, Busserade, qui n'avait plus ses parents, s'était attardé, avant de remonter vers Saint-Vallier, sa cité natale. Il avait mangé là, en quelques jours, presque tout le petit pécule rapporté du service. Pour son malheur, au cours de cette noce promenée à travers les pires caboulots du port, il avait rencontré un camarade d'enfance, un certain Régeasse, devenu un apache professionnel, et ils avaient fraternisé. J'ai compris, par la confession que Busserade m'a faite, — vous allez savoir dans quelles circonstances, — qu'il était profondément influençable, je dirai presque maladivement. »

— « Dites-le. Mes amis les psychiatres ont un mot pour cette maladie-là. Ils l'appellent le *pithiatisme*, du verbe grec *πειθω*, persuader. »

— « Va pour *pithiatisme*, » acquiesça M. Vaugrenon, en hochant la tête. « Tant il y a que, voyant Busse-

rade au bout de son rouleau et désolé de devoir quitter Marseille, Régeasse lui propose de faire un coup à eux deux, oh ! pas bien grave. Quel nom scientifique donnerez-vous à ces dominateurs-nés, comme celui-là paraît en avoir été un, qui s'emparent aussitôt de la volonté des faibles? »

Il avait eu, pour me poser cette question, un sourire, sinon de moquerie, de demi-dédain. Comment lui en vouloir? La langue de la psychiatrie est une algèbre. Elle est nécessaire pour fixer des nuances morbides que le parler courant ne souligne point, parce que le penser courant les ignore, — très raisonnablement d'ailleurs. Pour agir avec fermeté, il faut voir simple et direct. *Dominateurs*, est-ce que ce mot ne suffit pas pour désigner cette emprise personnelle que j'essayai de caractériser dans une de ses causes et avec une hypothèse, en lui répondant :

— « J'appelle ce pouvoir, moi, de la *radio-activité* psychique. Une énergie émane de certains êtres dans laquelle on découvrira quelque jour un *radium* d'une autre espèce. Mais nous n'en sommes même pas à l'*a-b-c* pour tout ce qui touche à l'interpsychologie. »

— « Va encore pour *radium*, » reprit mon interlocuteur, avec un autre hochement. « Régeasse décida donc son ancien copain à un cambriolage d'une villa du Prædo. Il savait le propriétaire absent avec sa famille et ses domestiques. Personne à la maison, donc aucun risque de bagarre sanglante. Des gens très riches, donc, en les soulageant de quelques bibelots, on ne leur ferait aucun tort véritable. Bref, de quoi endormir les scrupules du néophyte dans le crime

qu'était Busserade. Les voilà donc s'acheminant vers ladite maison, l'apache et lui, par une nuit sans lune, comme faite à souhait pour leur expédition. Un mur entourait le jardin. Ils sautent par-dessus. Ils forcent les portes. Une petite lanterne électrique les guide. L'argenterie avait été laissée dans le placard de l'office. Ils l'entassent dans deux paniers. « Je connais un type « qui nous prendra ces couverts au poids, » dit Régeasse. Ils comblent les vides avec toutes sortes de menus objets de prix, ramassés dans les vitrines du salon et sur les tables des diverses pièces. Les paniers ficelés, chacun prend le sien sur son dos. Ils vont pour franchir de nouveau le mur. Le hasard voulut qu'un voisin veillât à sa fenêtre et les aperçût. Ils gardaient leur lanterne allumée pour ne pas tomber avec leur fardeau. Autour d'eux, c'était un tel vide, un tel silence ! Le voisin les interpelle. Ils éteignent la lanterne. Trop tard. Cet homme était déjà descendu dans la rue. Il avait une lampe électrique d'une main, lui aussi, et dans l'autre un revolver. Il tire sur eux une balle et les manque. Régeasse joue du revolver à son tour. Les voisins s'ameutent. Nos deux bandits laissent là les paniers trop lourds et s'enfuient à toutes jambes. On les poursuit. Régeasse fait un faux pas et tombe. Il est pris. Busserade, qu'un des poursuivants serre de près, se sent attrapé par le pan de son veston. Il a la présence d'esprit de dépouiller ce veston en continuant de courir. Une rue transversale s'offre. Il s'y jette. Le poursuivant hésite à l'angle. Busserade, caché dans une embrasure de porte, l'entend qui s'éloigne dans la direction opposée, la fausse. Lui-même se

décide alors à quitter sa porte, et il s'en va devant lui, à travers ce faubourg mal connu, en bras de chemise. Un autre hasard fait, qu'à la porte d'un bouge nocturne, il aperçoit une automobile laissée là par un propriétaire en train de boire et de jouer aux cartes derrière les vitres embuées. La rumeur des voix attestait une partie vivement animée. Busserade se rappelle que son portefeuille est resté dans la poche de son veston, avec des lettres à son nom et à son adresse de passage. Demain, cette nuit peut-être, il sera arrêté. Une idée le saisit alors, d'une audace folle, mais la folie, c'est la sagesse dans des moments désespérés. Il savait conduire une automobile. Il n'hésite pas. Il met le moteur en marche, saute sur le siège et part ! »

— « Enlever la plaque avec le nom, dans ces conditions-là, quelle imprudence ! » interjetai-je.

III

— « C'est la signature de la première faute, ces imprudences-là, » rectifia M. Vaugrenon. « Celle-ci était si forte, qu'elle m'empêcha de m'abandonner à mon soupçon dans ce premier contact auquel je reviens, d'autant que ma mauvaise impression devant la physionomie du jeune homme se modifia aussitôt. Quand nous eûmes constaté tous deux que l'automobile était décidément paralysée : « Nous ne sommes pas très loin de Lambesc, » lui dis-je, « je vais à Avignon, mais je ne suis pas pressé. Voulez-vous que

« je rebrousse chemin et que je vous mette à Lambesc? Il y a un garage à droite sur la route, en venant d'Aix, vous ramènerez une autre voiture qui remorquera la vôtre. » Je lui avais fait cette offre, en vertu de la grande maxime avec laquelle j'ai toujours essayé de ne pas transiger : « Traiter les autres comme tu voudrais être traité toi-même. » Je vis distinctement un étonnement ému passer sur son masque et ses yeux changer de regard : « Non, monsieur, » me répondit-il, et d'une voix implorante, « mais puisque vous voulez bien me prendre dans votre auto et que vous allez dans cette direction, c'est à Orgon que je vous demanderai de me déposer. J'y trouverai un tracteur aussi bon qu'à Lambesc pour revenir chercher cette voiture. On ne me la chipera pas d'ici là puisque l'allumage ne marche pas, et j'aurais fait ce pourquoi j'étais parti. Vous voyez cette valise, monsieur... » Et il me montrait une mallette de cuir et d'étoffe. « Elle contient les papiers, la montre, quelques effets d'un de mes camarades mort des fièvres au Tonkin. Nous étions soldats ensemble. Je lui ai juré à son lit d'agonie, si jamais je rentrais en France, de les remettre en mains propres à sa mère. Elle s'appelle Mme Brodard, monsieur. Je dois prendre le bateau demain pour l'Algérie. Alors j'ai loué cette auto pour m'acquitter de ma promesse et porter à la pauvre femme le dernier adieu de son fils... Et maintenant !... » Il montrait son véhicule désemparé d'un geste auquel vous auriez cru comme moi. »

— « Puisque vous me taquez sur mon jargon

médical, permettez-moi de vous dire que vous avez rencontré là un joli type de *mythomane*. Ça, c'est notre mot pour les grands menteurs, de μῦθος, fable, et μανία, manie. »

— « Mais non, ce n'était pas un menteur. Du moins pour ce qui concernait sa demande que je le menasse jusqu'à Orgon. Il venait réellement du Tonkin, je vous l'ai déjà dit. Cette valise appartenait réellement à l'un de ses camarades mort là-bas. Il allait réellement remettre les souvenirs qu'elle contenait à la mère du mort. Cette mère s'appelait réellement Mme Brodard. Elle habitait réellement Orgon. »

— « Et le cambriolage dont vous me parliez tout à l'heure? »

— « Il avait eu lieu réellement aussi... Mais laissez-moi finir l'histoire... Il y avait, je vous le répète, tant d'émotion sincère dans la voix que je lui réponds : « Montez avec moi. » Il s'installe à mon côté, à la place où vous êtes, la petite valise sur ses genoux, et nous filons vers le Pont-Royal, Donneau, Sénas, mon compagnon ne parlant pas, et moi ne l'interrogeant pas non plus. Arrivés à Sénas, c'est-à-dire à six kilomètres d'Orgon, je m'arrête pour refaire mon plein d'essence, chez un épicier que je connais. Pendant que le garçon débouchait les bidons et les vidait dans le réservoir, un cycliste passe, chargé des plus récents journaux de Marseille. Je lui en achète un. Je l'ouvre et je vois ces mots, imprimés en grandes lettres, au-dessous du titre : *Cambriolage d'une villa au Prado. Un des bandits arrêtés. L'autre vole une automobile et se sauve.* Un récit suivait, celui que je

vous ai dit, avec quelques lacunes, naturellement. Régeasse arrêté n'avait pas livré son complice, mais on avait retrouvé dans le portefeuille de Busserade de quoi connaître et son nom et celui de son hôtel meublé. Une descente immédiate de la police avait révélé qu'au milieu de la nuit, le jeune homme était arrivé conduisant une automobile et en bras de chemise. Le garçon de veille en était demeuré stupéfait, et plus encore de le voir redescendre, ayant passé un autre veston et tenant une valise à la main. Il veut l'interroger. L'autre le bouscule, remet la voiture en marche, saute au volant, et disparaît. En même temps que les policiers recueillaient ces détails, ils apprenaient le vol de l'automobile devant le café borgne. Le patron, étonné par le bruit du démarrage et venu à la porte, avait pu remarquer dans l'ombre la tache blanche des deux bras manœuvrant la machine qui fuyait. Cet indice se raccordait trop bien au reste pour permettre le doute. Le commissaire intelligent avait aussitôt envoyé aux journaux le signalement de la voiture, sa marque, le type de sa carrosserie, le chiffre de ses chevaux, son numéro, sa couleur, à temps pour que la note parût, avec tous les détails, dans les éditions du matin. Vous savez : quand on vit à la campagne toute l'année, on prend des habitudes d'instinctive observation, celle des paysans et des sauvages. Durant les dix minutes que j'étais resté auprès de l'automobile en panne, mon œil avait enregistré ses diverses caractéristiques. C'étaient exactement celles que donnait le journal. »

— « Vous l'avez échappé belle, » fis-je, comme il se

taisait, pour prendre un virage un peu brusque, à la hauteur du pont de la Clue. « Mais oui. Que ce gail-
lard, qui était sans doute armé, ne vous ait pas brûlé
la cervelle pour s'emparer de votre automobile, à vous,
quand la sienne ne pouvait plus marcher, c'est éton-
nant. La nature humaine est vraiment complexe et
déconcertante. »

— « Plus encore que vous ne le pensez, » répondit
M. Vaugrenon. « Vous allez voir... J'avais lu ces lignes
accusatrices, assis sur une chaise, dans l'intérieur de
la boutique du marchand d'essence. Instinctivement
je me levai pour aller jusqu'à la porte et parler à Bus-
serade. Je l'aperçus qui tenait en main le même
journal. Nos yeux se croisèrent. Il pâlit, profondé-
ment, à croire qu'il allait tomber, puis un flot de sang
empourpra son visage et il marcha vers moi... « Mon-
« sieur, » me dit-il à voix basse, « il faut que je vous
« parle, et tout de suite. Il le faut ». Il avait mis sa
main sur mon bras qu'il serrait dans un geste d'implo-
ration, et il m'entraînait dans une ruelle attenant à la
maison. Là, frémissant, les yeux brûlants, la voix
étranglée, sans me laisser le temps de l'interroger :
« Hé bien ! oui, c'est moi... » Et sa main me montrait
le journal dans un tremblement... « C'est moi. Mais je
« vous ai dit la vérité, monsieur. Cette valise, c'est
« celle d'un mort. Ne croyez pas que ce soient des
« choses volées que j'ai dedans. Ce sont des effets, à
« lui; des lettres, de quoi consoler sa pauvre mère. Je
« lui ai promis. Voulez-vous que je vous l'ouvre, mon-
« sieur, cette valise? Je sais, j'aurais dû la porter plus
« tôt. Et puis, à Marseille, j'ai perdu la tête. Alors,

« quand j'ai compris que j'allais être arrêté et que je
« me suis vu dans cette automobile, je n'ai plus eu
« qu'une idée : les porter, ces reliques, à Mme Brodard.
« J'ai passé à mon hôtel. Je me dis : Avec mon por-
« tefeuille on a mon nom et mon adresse ; avec l'hôtel
« on a mon signalement... Je vous ai raconté que je
« m'embarquais à Marseille demain. Ça, ce n'est pas
« vrai. Ce qui est vrai, c'est que je comptais filer vers
« les Alpes après Orgon, avec l'auto, la lâcher, passer
« la frontière. Maintenant que le journal a paru, c'est
« trop tard. Je serai en prison, demain, peut-être ce
« soir. Ce que je vous demande, monsieur, c'est de me
« mener à Orgon, simplement, pour que je fasse ce
« que j'ai à faire. Vous me dénoncerez ensuite, si
« vous voulez. Tenez. Une preuve que je ne me dé-
« fendrai pas, que je me livre, voici mon revolver.
« Prenez-le. Prenez-le... » Et il me tendait le pistolet.
« Après tout, c'est peut-être mieux que je sois pris. Je
« n'ai rien emporté de la villa. Il y a l'auto, mais
« elle sera rendue, quand on l'aura trouvée. Il y a
« ma note d'hôtel. J'avais payé la semaine dernière.
« Ce qui reste n'est pas gros. Je ne serai pas con-
« damné beaucoup. C'est ma première malhonnêteté,
« monsieur. Dites que vous me mènerez à Orgon,
« sinon que vous porterez la valise à la mère... Mais
« vous n'avez pas vu son garçon mourir. Alors, ce ne
« sera pas la même chose... »

IV

— « Si ce malheureux ne mentait pas, » fis-je, « vous avez raison, son histoire dépasse ce que j'aurais imaginé comme possible dans une existence de bandit. Car enfin, le cambriolage de la villa, le vol de l'automobile, c'est bien du banditisme. D'ailleurs, je crois deviner, d'après la manière dont vous avez entamé ce récit, que Busserade a récidivé... Ainsi... »

— « Il a récidivé, en effet, mais il ne mentait pas. Si vous l'aviez regardé, comme moi, tandis qu'il parlait, vous n'auriez pas eu plus de doute sur sa véracité que je n'en eus moi-même. J'étais d'ailleurs, à cette époque, persuadé qu'il faut toujours faire crédit à une créature humaine quand elle montre un bon sentiment. J'en suis moins persuadé aujourd'hui. »

— « A cause de la rechute de ce garçon?... »

— « Un peu. Elle m'a fait beaucoup réfléchir, et je me suis rendu compte, en étudiant mieux les gens autour de moi, que l'émotivité n'est pas la sensibilité. En d'autres termes, je crois toujours aux bons sentiments, mais quand ils sont des habitudes du cœur. Autrement, ils peuvent n'être que des impressions, et cela, c'est le domaine de l'imprévu, le terrain mouvant sur lequel vous ne pouvez rien bâtir. J'en ai conclu, pour ma gouverne propre, qu'il est plus sûr de ne juger que les actes, sans chercher à savoir si celui qui les a commis a obéi à des impulsions momentanées ou foncières. »

— « C'est l'esprit de la législation mosaïque, » interrompis-je : « *Si bos cornu percusserit virum et mulierem, et mortui fuerint, lapidibus obruatur. — Si un bœuf frappe de sa corne un homme et une femme et que ceux-ci meurent, le bœuf sera lapidé.* Moïse voulait associer par là l'idée du châtiment *mort*, à l'action *meurtre*, d'une façon absolue et sans que l'intelligence ou l'intention de l'agent meurtrier fussent mises en cause. Mais ce code mosaïque est d'un bout à l'autre un code si dur ! »

— « Ce sont les codes plus humains, » reprit M. Vaugrenon. « Pourquoi ? Parce qu'ils sont formulés par des réalistes qui acceptent les faits, — en les acceptant, ils les utilisent pour le service de leurs semblables, — et non par des émotifs. Je répète ce mot qui me ramène à ce dangereux Busserade. Au discours que je vous ai rapporté, je restai un instant sans répondre, puis, comme l'épicier s'approchait pour m'avertir qu'il avait fini le plein d'essence, je dis au bandit : « Je « vous mènerai jusqu'à Orgon. » Et cinq minutes plus tard nous roulions sous les platanes dans la direction de cette petite ville où, en 1814, Napoléon dut se déguiser pour n'être pas massacré... Encore un exemple d'une autre émotivité, celle des foules : un an plus tard, il débarquait pas très loin d'ici, au golfe Jouan, et la même population l'acclamait comme elle l'avait hué, impulsivement ! — Non moins impulsivement, ce Busserade, muet tout à l'heure, s'épanchait maintenant avec moi en confidences sur son enfance, sa vie à Saint-Vallier, à l'école, puis dans un garage, son entrée au régiment, son départ pour le Tonkin, son

amitié avec Brodard, la mort de celui-ci, le retour à Marseille, la rencontre avec Régeasse et le reste. Toute une destinée s'évoquait ainsi, dont j'apercevais bien l'incohérence, mais en même temps l'innocence, jusqu'à cet égarement de la veille, *la première faute*. La première, — j'y insiste, car c'est, je ne dirai pas l'excuse, mais l'explication de la faiblesse qui m'en a, — ne protestez pas, — rendu le complice. »

— « Parce que vous ne l'avez pas dénoncé dès Sénas? »

— « Si ce n'était que cela !... Nous arrivons donc à Orgon. Nous demandons à un passant où demeure Mme Brodard. On nous l'indique. Un dernier reste de défiance me fait descendre de ma voiture, après Jules Busserade. Il entre dans la maison avec sa valise. Je le suis. Toujours l'émotivité : il dit son nom et pourquoi il vient. La vieille Provençale embrasse l'ami de son fils en pleurant. Elle ouvre la valise. Ses mains douloureuses manient les pauvres objets, des cadres avec des photographies, quelques livres, un porte-cigares, un foulard, des lettres. Que sais-je? Elle pleure toujours. Busserade pleure aussi. Les larmes me viennent à moi-même, et je sors de la maison, les laissant en tête-à-tête, pour me demander, tout en soulevant le capot de ma voiture, afin de bien vérifier les bougies et le carburateur, à mon habitude : « Qu'est-ce que je vais bien faire de ce garçon, à présent?... » En ce moment passent à cheval deux gendarmes qui s'arrêtent à la vue de mon automobile. Je les aperçois se concerter, et l'un d'eux s'avancer qui me demande les papiers de la voiture. Je les lui donne. Il les

examine et me les rend en me posant cette question : « D'où venez-vous ? » Je le lui dis... « Vous avez passé « par Aix ? » Et sur ma réponse affirmative : « N'avez-
« vous pas croisé sur la route un voyageur de vingt-
« cinq ans environ, très brun, avec une petite mous-
« tache, le teint très basané ? » Bref, le signalement même de Busserade. Le gendarme continue par la description de la voiture volée à Marseille... On avait donc téléphoné et télégraphié, et dès le matin, de tous les côtés. C'était trop naturel. Plusieurs pillages de maisons de campagne venaient d'avoir lieu en Provence, coup sur coup, sans que la police mît la main sur les coupables. On avait arrêté Régeasse. Si l'on pinçait aussi Busserade, c'était une revanche. On le savait parti en automobile. Cet instrument de sa fuite allait être l'instrument de sa capture. On voulait un exemple. La condamnation serait sévère. Et penser qu'à cette minute, une simple porte séparait ces gendarmes et celui qu'ils cherchaient ! Qu'elle s'ouvrît, cette porte, qu'il parût, et c'était la prison, la maison centrale ensuite, dans quelle compagnie, parmi quelles influences ! Toute une vie perdue, pour cette première faute, bien grave sans doute, mais elle n'avait pas eu de conséquences, puisque le dommage se réduisait à ce compte d'hôtel non réglé. Surtout cette faute ne ressemblait pas à celui qui l'avait commise, puisqu'il avait, dans un tel danger, tout risqué pour apporter un peu de douceur au cœur d'une mère, et pour acquitter une dette de pitié envers un ami. Ces idées tourbillonnent dans mon esprit plus rapidement que je ne viens de vous les dire. Et moi qui ai pris pour

maxime : *Ne jamais mentir, pour aucun motif*, je m'entends répondre aux gendarmes : « Oui, je l'ai vue cette
« automobile. Elle est en panne et abandonnée entre
« Lambesc et Libran; et je l'ai vu aussi, cet individu.
« Ce doit être lui qui m'a interpellé au Pont-Royal,
« pour me demander le chemin de Mérindol. » J'insistai : « Une moustache brune? Basané? Ce doit être
« lui. Il se cache dans la montagne du Luberon,
« soyez-en sûrs. — Nous allons téléphoner ce renseignements à qui de droit », fit celui des deux gendarmes qui m'avait demandé mes papiers. « Le Luberon, ça ne nous regarde plus... Mais l'homme peut
« avoir changé d'idée. — J'en suis pour battre les bords
« de la Durance, » insinua l'autre. « Entre Mallemort,
« Mérindol et le Logis-Neuf il y a des tas de petits
« mas. — Téléphonons d'abord », reprit le premier. Je les vois s'engager dans la direction du bureau de poste, puis, quelques minutes plus tard, repartir au grand trot de leurs chevaux. Busserade était sauvé, pour le moment. Mais moi, qu'avais-je fait? »

— « Ce que j'aurais fait à votre place, » répliquai-je, « et pas seulement moi, tout homme de cœur. Vous aviez plaint un égaré »...

— « Et je n'avais pas plaint ceux aux dépens desquels il recommencerait. Car il a recommencé. Tous ces influençables, ces *pithiatiques*, comme vous dites, recommencent. Oh ! pas tout de suite ! Ils sont d'abord tout repentir, toute reconnaissance, tout émotion. J'y reviens encore. Celui-là ne manqua point à la règle. Il avait, par la fenêtre entr'ouverte, vu les gendarmes s'arrêter, entendu leurs questions et mes

réponses, tandis que la bonne Mme Brodard attisait la braise de son fourneau, pour nous préparer du café. Les sabots des chevaux résonnaient encore sur la route que le malheureux faisait le geste dont j'avais eu, tout à l'heure, une telle appréhension. Il tirait le battant de la porte et venait à moi, avec quelles larmes, quelles protestations de gratitude et de repentir, quelles promesses de redevenir honnête homme ! Il ne voulait pas que je le reprisse dans ma voiture, pour ne pas risquer de me compromettre. Avec les quelques sous qui lui restaient et en se louant comme journalier, il arriverait bien, d'étape en étape, à gagner la frontière de Suisse ou d'Italie. Si d'ici là il était arrêté, tant pis. Il ferait sa peine. Mais il espérait que non, pour ne pas subir en prison des contacts dont il avait peur. Il se savait faible. Il l'avouait. Parmi de braves gens, dans une vie droite, en exerçant son métier de mécanicien, il ne retomberait plus. Il me le devrait. Il me demandait seulement la permission de m'écrire quelquefois. Il avait lu mon nom et mon adresse à Belgentier sur la plaque de mon automobile... Le croiriez-vous ? Cette effusion, qui aurait dû me toucher, me laissa tout soucieux quand je fus reparti seul, pour le pont de Bonpas et Avignon. J'y avais trop reconnu le déséquilibre. J'appréhendais que ma pitié pour cette première faute n'eût été bien imprudente. »

— « Il y a cependant des repentirs vrais, » interrompis-je.

— « Oui, ceux qui viennent de la conscience et pas des nerfs. Hélas ! je n'avais que trop raison dans mes

craintes. Je dois dire qu'au commencement je pus croire que mon pessimisme s'était trompé. Quinze jours après cette aventure, une lettre de Busserade m'arrivait de Suisse, me racontant qu'il avait pu s'échapper de France et qu'il était à Genève, sous un faux nom, cherchant un emploi. Un mois plus tard, seconde lettre : l'emploi était trouvé, dans une usine d'électricité. La troisième lettre, écrite quatre mois plus tard, était toute vibrante de remords, à cause du trop long silence. Puis rien, et un jour, en ouvrant un journal de Paris, j'y trouve le récit d'une attaque à main armée faite près d'Évian par trois brigands en automobile accompagnés d'une femme, contre des voyageurs en automobile eux aussi. Ces gens s'étaient défendus. Des coups de revolver avaient été échangés. Un des voyageurs avait été tué, un autre gravement blessé. Les trois brigands, blessés également, avaient pu être pris. La femme s'était sauvée. Arrêtée à son tour, elle avait donné les noms de ses compagnons, entre autres celui de Jules Busserade, avec qui elle vivait maritalement. C'était une dangereuse malfaitrice, condamnée plusieurs fois déjà. Comme Régeasse jadis, elle avait entraîné mon protégé d'Orgon. Ma faiblesse d'alors avait abouti à ce résultat que le dévaliseur du Prado était devenu un des assassins d'Évian. En relisant le détail de ce crime, j'éprouvai l'horrible impression d'avoir un peu du sang versé sur les mains. Comprenez-vous maintenant pourquoi cette conversation de tout à l'heure m'a été cruellement pénible, et pourquoi cette loi de sursis, chère à la sensiblerie de nos contemporains, m'apparaît à moi

comme une loi, non pas de charité, mais d'inhumanité? Elle expose trop d'innocents à trop de dangers, et cela pour donner à un coupable une chance de se réhabiliter. Qu'il se réhabilite en expiant, s'il a en lui l'énergie de se reconstruire une moralité. Mais s'il ne l'a pas, cette énergie, votre indulgence lui est une prime à recommencer. Je n'appellerai jamais cela un progrès du Code. »

Février 1921.



VI

L'EXEMPLE

A Marcel Boulenger.

Voici l'histoire que me raconta, un jour où nous nous promenions ensemble dans les bois de bouleaux et de sapins qui environnent la Bourboule, un homme dont le nom ne s'associe guère aujourd'hui aux idées révolutionnaires, M. René Guéneville, l'inventeur du câblé Guéneville, le rival en Auvergne des Bergougnan et des Michelin pour la fabrication des pneumatiques. L'énorme usine qu'il possède, à Saint-Pourçain, sur la Sioule, est un modèle de cité ouvrière dans laquelle il n'a jamais été question ni de grève ni de sabotage. Le patron y est vraiment un patron, au sens originel du mot. *Patron* ne vient-il pas de *Patronus*, qui vient de *Pater*, et qu'est-ce qu'un vrai père, sinon un chef de famille qui gouverne la maison avec une énergie juste et ferme? J'avais bien ouï dire, mais vaguement, que l'opulent industriel de 1920 avait été mêlé à l'insurrection parisienne de 1871. Je n'y avais pas cru. J'allais apprendre par lui-même que cette invraisemblable légende était strictement vraie, et aussi par suite de quelle aventure étrange le jeune communard de vingt ans était devenu ce vieillard en qui je respectais, moi le dévot passionné de l'ordre, une bienfaisante et sage autorité sociale, pour parler la langue de mon maître Le Play. Je dois ajouter ce détail qui situera cette conversation entre M. Guéneville et moi :

les journaux étaient remplis, depuis le début de la semaine, du récit de nouvelles atrocités bolchevistes et nous venions, à ce propos, d'entendre dans le *hall* d'hôtel où nous nous étions rencontrés d'interminables discussions sur l'état d'âme qui rend possibles de si furieuses et si générales frénésies... Mais à quoi bon rapporter les propos tenus par des incompetents en train de fumer leurs cigares autour de leurs tasses de café, après déjeuner? Je ne rappelle ces circonstances qu'afin de marquer le point de départ d'une confiance qui ne m'a pas été faite sans raison. M. Guéneville ne m'a pas seulement permis de la transcrire. Il me l'a suggéré. Pourquoi? Ce récit porte en lui-même la réponse, et comme on dit, il se passe de commentaire.

...Personne mieux que moi, commença-t-il, ne peut le comprendre, cet état d'âme du bolcheviste. Je l'ai été, bolcheviste. A vingt ans, presque à ma sortie du collège, j'ai porté l'uniforme des fédérés. J'ai été un soldat de la Commune. Je viens de vous parler du collègue. C'était lui qui m'avait rendu révolutionnaire : l'internat d'abord, dont j'avais eu l'horreur ; le grec et le latin ensuite, qui m'avaient écoeuré, si bien que mes études n'avaient été qu'un long dégoût, bien vite changé en une véritable haine contre toutes les façons de penser dont s'accompagnait cet enseignement détesté. Professeurs et pions avaient brimé en moi le mauvais élève. Je le leur avais bien rendu. Mes camarades, je les avais vilainement enviés. Ah ! ça

n'est pas toujours joli, un cœur d'enfant, surtout quand cet enfant est un malheureux petit potache sans famille ! Mon père, un officier sans fortune, était mort des fièvres au Mexique. Cette mort avait tué ma mère. J'étais entré au lycée comme boursier, et si pauvre ! Une personnalité profondément ulcérée, voilà le terrain du bolchevisme. La lecture des écrivains d'extrême gauche, voilà le grain. C'est Vallès, je crois, qui appelle quelque part la Commune « la grande fédération des douleurs ». Il aurait dû dire des basses douleurs, de celles qui remuent en nous la lie des sentiments cruels. Oui. Il y a des souffrances qui dépravent. Les misères d'un adolescent mal traité sont du nombre, surtout lorsque, tout meurtri encore des duretés de son éducation, il se heurte à une dureté pire, celle du premier gagne-pain.

C'était mon cas. Sorti du lycée au mois d'août 1868, les deux années qui suivirent, jusqu'à la guerre, se passèrent pour moi dans un bureau d'une compagnie d'assurances, où m'avait fait entrer la protection d'un général, ami de mon père. Je lui en voulus de ce bienfait comme d'un attentat contre ma liberté, ai-je besoin de vous le dire, et aussi que je saisis avec enthousiasme l'occasion de rompre avec cet opprimant métier ? Dès juillet 1870, je m'engageai. Caserné à Paris pendant le siège, l'émeute du 31 octobre me compta naturellement parmi ses échauffés. Jeté en prison, le 18 mars me délivra. Tout jeune que je fusse, on me nomma capitaine dans un des bataillons de la garde nationale, et me voici de nouveau lancé, comme acteur, dans la plus criminelle des entreprises : la

guerre civile avec l'ennemi aux portes. J'aurais honte de vous confesser cette aberration, s'il n'y avait pas un ennoblissement des pires erreurs dans le fait de les avoir épousées de bonne foi et d'avoir risqué sa vie pour elles. Le désintéressement et le sacrifice ne rachètent pas tout. C'est quand même quelque chose. Je peux me pardonner à moi-même de m'être battu pour la Commune, quand je me souviens que je n'ai rien épargné pour y rester, d'abord dans les rencontres autour de Paris, puis dans cette terrible guerre des rues qui commença le dimanche 21 mai, avec l'occupation, par le général Douay, de la porte de Saint-Cloud.

Le mercredi, le Panthéon fut pris, vers trois heures du soir. La matinée et toute la première partie de l'après-midi se passèrent pour moi à faire le coup de feu, depuis la rue Vavin jusqu'à la rue Soufflot, de barricade en barricade. M'eût-on assez étonné si l'on m'avait dit que cette journée, commencée, le chassepot aux mains, malgré mes galons, s'achèverait sur un de ces renversements totaux dans la pensée, dans les sentiments, dans les actes, qui font de celui qui les subit un autre homme ! Peut-être ces moments d'extrême tension nerveuse, comme ceux que je traversais, sont-ils particulièrement propices à ces subites volte-face ? Peut-être ma rage à chercher le danger procédait-elle déjà d'une désillusion sur la cause que je défendais ? Toutes les coulisses sont laides. Celles de la Révolution sont hideuses. Je l'avais, malgré moi, constaté trop amèrement depuis ces deux mois et demi. Peut-être... Mais comment démêler tous

les éléments de ces précipités psychiques? Excusez cette métaphore du vieil usinier que je suis devenu. Celui-là fut-il très extraordinaire ou très naturel? Vous en jugerez.

Vous connaissez la montagne Sainte-Geneviève et quel lacis de petites rues entoure l'École de Droit, le collège Sainte-Barbe, la Bibliothèque, le lycée Henri-IV, la mairie du V^e, et, au centre, le Panthéon? Les caveaux de ce colossal monument avaient été remplis de poudre, l'avez-vous su? La Commune avait décidé de le faire, non pas sauter, — sa masse l'interdisait, — mais s'écrouler. Cette masse s'abîmant, la butte s'effondrait, trouée comme elle est de catacombes à l'intérieur, et avec elles toutes les maisons avec tous leurs habitants, cela dans un rayon que je calcule aujourd'hui en frémissant. Alors, et dans le délire de la bataille, l'énormité de cette catastrophe ne m'indignait pas plus qu'elle ne m'épouvantait. Chose étrange! son imminence me rendait calme. Je l'attendais, la chute de l'énorme bâtisse, parmi le sifflement des balles qui s'aplatissaient autour de moi sur les pavés amoncelés. Elle ne se produisit point, par bonheur, dis-je à présent. Nos gens avaient négligé d'isoler le fil qui conduirait l'électricité et enflammerait la poudre. Le général de Cissey, qui commandait le corps chargé de cette attaque, le deuxième, ignorait cette négligence. Averti des préparatifs, il appréhendait l'explosion. Pour ne pas exposer ses hommes sur la place, il avait dessiné un double mouvement tournant. L'apparition des soldats de Versailles, rue d'Ulm à droite et rue de l'École-Polytechnique à gauche,

détermina une panique chez les nôtres. Voyez. Après quarante ans et plus, je ne peux m'empêcher de sourire quand je pense que c'est moi, M. Guéneville, le grand patron de Saint-Pourçain, qui dit *les nôtres*, en parlant d'insurgés ! Cette panique m'emporta moi-même. Quand ces minutes-là revivent dans mon souvenir, je songe que ce mot : *panique* pourrait bien avoir une autre étymologie que celle des dictionnaires. *Panique*, prétendent-ils, viendrait du dieu Pan. Ce serait la peur de son apparition qui aurait jadis déclenché ces épouvantes collectives. Mais le mot : *Pan*, lui-même, a deux sens. Il signifie le dieu de la nature. Il signifie aussi *tout*, simplement. Qu'est en effet une panique, sinon une peur qui s'empare de tous ? Ne vous récriez pas trop, si vous entendez un fabricant de pneumatiques faire des hypothèses sur l'origine d'un terme emprunté au grec. Vous allez comprendre pourquoi l'hellénisme et l'inventeur du câblé Guéneville ne sont pas tout à fait étrangers l'un à l'autre.

Me voici donc, m'en allant de la barricade avec tous mes camarades, emporté par un de ces « sauve-qui-peut » auxquels les plus braves ne résistent pas. Témoins, les soldats de l'Empereur à Waterloo. Dans cette course affolée, je me trouve seul à l'entrée d'une ruelle qui coupe la rue Lhomond, celle du Pot-de-Fer. J'aperçois des uniformes de chasseurs d'Afrique à l'extrémité. Je tourne par la rue Tournefort, puis la rue Amyot, puis la rue Laromiguière. C'était fou : je revenais sur mes pas... Je me retrouve rue de l'Estra-

pade. A tout hasard, je me jette dans une maison de pauvre mine. Heureusement le concierge avait lui-même pris peur et s'était sauvé. Je monte l'escalier quatre marches par quatre marches, jusqu'au troisième étage, qui était le dernier. C'était une vieille bâtisse comme il n'en existe plus guère, construite du temps où l'on n'avait pas l'idée de multiplier la valeur du terrain par la hauteur de l'immeuble. Je m'arrête, l'oreille aux aguets. Je crois voir encore, en vous parlant, les carreaux disjoints par la vétusté, la fenêtre de ce palier et ses vitres poussiéreuses, un plomb au-dessous, à la vieille mode, pour vider les eaux, et deux portes desservant chacune un logement. Clouée au battant d'une d'elles, une carte de visite annonçait : *Denis Chamissot, répétiteur*. La clef était sur la serrure. *Un répétiteur!* Si près de mes impressions de lycée, je me représente un vieux bonhomme facile à terroriser. J'ouvre la porte sans frapper. Je la referme après avoir retiré la clef. J'étais dans un minuscule vestibule. J'ouvre une seconde porte et qu'est-ce que je vois?... Une chambre entièrement garnie de livres, rangés sur des rayons de bois peints en noir. Devant la fenêtre qui donnait sur un grand réservoir d'eau, — il est toujours là, — un vieil homme était assis, maigre et chauve. Son menton rejoignait presque son nez par l'absence des dents. Sur ce visage parcheminé se détachait la monture d'argent de grosses lunettes au travers desquelles le répétiteur lisait dans un tout petit livre relié en noir. Avec mes yeux perçants de vingt ans, je vis à cette distance que c'était du grec. L'explication de mon hellénisme, la voilà.

Cette lecture absorbait le répétiteur si profondément qu'il ne m'avait pas entendu entrer. Je demeurais moi-même immobile de stupeur. La bataille faisait rage. L'éclatement des obus se mêlait au pétilllement de la fusillade. Les premiers incendies commençaient à noircir l'horizon de leur fumée. Dans quelques minutes, peut-être, le Panthéon tout voisin allait s'écrouler. J'arrivais, moi, les mains noires de poudre, ma tunique en loques. Et je regardais, comme hypnotisé, cette silhouette fantastique d'un solitaire hypnotisé, lui, dans sa lecture. Il était là, immobile, indifférent. Une expression d'une sérénité attentive éclairait ce masque quasi décharné. Les doigts qui tenaient le volume avaient des nœuds aux phalanges. Le torse étroit était pris dans un vêtement râpé, mais très propre, comme toute la chambre d'ailleurs, où chaque détail révélait une pauvreté soignée et ordonnée. Si le vieillard n'avait pas tourné le feuillet de son volume en continuant de lire, je me serais cru en présence d'un mannequin comme on en voit dans les musées de figures de cire. L'idée me vint que le bonhomme était tout simplement sourd. Je commençai à l'interpeller, en criant le nom que j'avais lu sur la carte de la porte :

— « Monsieur Chamissot !... Monsieur Chamissot !... »

Le liseur releva la tête et m'aperçut. Si j'avais été surpris, au premier abord, par son attitude d'application studieuse dans de telles circonstances, je le fus davantage par le calme et la politesse avec laquelle il me demanda :

— « Qu'est-ce que vous me voulez, mon ami?... »

Tout mauvais écolier que j'eusse été, j'avais encore présent dans la mémoire l'épisode, si souvent cité dans nos classes, d'Archimède traçant sur le sable ses figures de géométrie pendant que les Romains prenaient Syracuse. Le savant sicilien était-il plus extraordinaire de tranquillité que le vieux professeur déchiffrant un texte ancien dans son petit livre, le mercredi 24 mai 1871, à Paris?... J'ai su depuis toute son histoire. Je ne suis pas un romancier en train de doser ses effets. J'aime mieux vous donner tout de suite ce *curriculum vitæ*, comme il aurait dit lui-même. La suite de mon récit en sera plus intelligible. M. Chamisso était né à Langres, en 1801. Son prénom de Denis venait d'un cousinage avec les Diderot, dont s'enorgueillissait son père, vieux Jacobin fortement compromis pendant la Révolution. Dès ses premières années, il avait manifesté un goût très vif pour la littérature ancienne. Il était entré à l'École normale en 1820, pour y être le camarade des Quicherat, des Hachette, des Farcy. La suppression de l'École en 1822 l'avait empêché de passer son agrégation. On l'avait nommé professeur dans un petit collège de province, à Tournon, et sa totale absence d'ambition, son goût d'une vie repliée et méditative l'avaient maintenu dans l'enseignement des classes de grammaire, d'abord dix ans dans ce coin d'Ardèche, puis dix autres années à Mâcon, d'où le caprice d'un inspecteur l'avait fait passer à Nevers. A mesure qu'il

avançait dans la vie, son caractère contemplatif s'était beaucoup exagéré. Répugnant de plus en plus à l'action, il en était arrivé à si mal tenir sa classe qu'il avait été mis prématurément à la retraite. A travers cette humble existence de fonctionnaire, il ne s'était pas marié. A soixante ans, séparé de sa famille par son déracinement de professeur, n'ayant d'ailleurs plus de proche parent, il avait décidé de venir à Paris achever ses derniers jours. Il comptait satisfaire là un goût, développé jusqu'à la passion par ses longues années de solitude provinciale, celui de la lecture et des recherches historiques ou philologiques. J'ai chez moi, ayant pu les racheter à ses héritiers après sa mort, d'innombrables cahiers, remplis de notes, qui témoignent de cette immense culture inefficace. Je ne trouve pas d'autres mots pour définir la singulière tournure d'esprit de cet homme supérieur, mais auquel une paralysie intime de sa personnalité semblait interdire de se manifester par une œuvre.

Il venait de passer ainsi neuf années, complétant son maigre budget par quelques leçons, payées au rabais, dans les fours à bachots du voisinage. De là ce qualificatif de répétiteur imprimé sur la carte de visite. Vous imaginez quel cataclysme la guerre, puis la Commune, avaient représenté pour ce solitaire, tapi sous le toit de sa pauvre chambre, tel un cloporte sous sa pierre. Il avait trompé son angoisse en se réfugiant dans des occupations comme celle où je l'avais surpris. Cet opium de la méditation opérait sur lui si fortement, à cette minute même, qu'en me voyant

entrer chez lui, haillonneux, noir de poudre, le fusil à la main, ce qu'il sentait surtout c'était l'interruption de sa lecture. Quant à moi, je continuais d'être si déconcerté de cette rencontre que je ne trouvais pas de mots pour répondre à sa question, qu'il me répéta, cette fois, avec plus de nervosité :

— « Mais enfin, monsieur, que me voulez-vous?... »

— « Est-ce que je sais?... » dis-je enfin. « Il y a quatre jours que je me bats... La rue Soufflot est tournée... Je n'en peux plus, laissez-moi seulement me reposer un peu... » Je m'affalai sur une chaise. « Seulement, vous, monsieur, » continuai-je, « ne restez pas ici. Descendez, au moins. La maison peut s'écrouler d'un moment à l'autre. Le Panthéon est plein de poudre. Il va sauter... »

— « En effet, » dit tranquillement M. Chamissot, « le concierge m'a déjà raconté ça. »

— « Et alors?... » insistai-je.

— « Alors, je me suis dit : à soixante-dix ans, mourir aujourd'hui, mourir demain, ça n'a pas grande importance... J'avais commencé de relire, il y a trois jours, l'*Orestie* d'Eschyle, que j'aime tant. C'est une trilogie si belle ! Je vais toujours le finir, me suis-je dit. Reposez-vous là, mon ami, puisque vous êtes fatigué. Étendez-vous sur le canapé, vous serez mieux. Moi, je continue mon livre. »

Ce discours véritablement extraordinaire avait été débité d'une voix calme, mais profonde. Avez-vous remarqué cette voix des vieilles gens qui ont encore beaucoup de force vitale, comme elle est grave et

forte?... Tout en parlant, le professeur me regardait à travers ses lunettes, non sans qu'une certaine ironie se mêlât obscurément à son attitude d'héroïque impassibilité. Visiblement, ce sage d'une si mâle discipline intérieure considérait le furieux qui faisait irruption dans sa cellule comme un enfant qu'il fallait tenir à distance. Peut-être appréhendait-il, de ma part, une agression? En tout cas, cet homme antique était décidé à ne pas plus tenir compte de ma présence que jadis les sénateurs de Rome des allées et venues des Gaulois quand les soldats de Brennus prirent la ville. Je vous ai dit que j'avais détesté mon lycée et aussi que j'en étais trop près pour ne pas garder dans ma mémoire quelques traces des leçons reçues et des versions traduites. C'est le souvenir des sénateurs romains assis sur leur chaise curule pendant le sac de la ville que me rappelait maintenant, par une invincible association d'idées, ce vieillard impavide. Il s'était en effet remis à lire. Moi-même je lui avais obéi, je m'étais étendu sur le canapé. Comme il arrive après les dépenses excessives d'énergie nerveuse, je me sentais tout d'un coup épuisé, et, cela vous paraîtra fantastique, je commençais de dormir, quand des coups de fusil répétés dans la rue, des cris montant par la fenêtre entr'ouverte et des rumeurs dans l'escalier me firent sursauter. Mon hôte lui-même avait dressé la tête. Il tendit son torse pour se pencher vers la fenêtre entr'ouverte et dit :

- « Ce sont des soldats devant la porte... »
- « Des Versaillais? » lui demandai-je.
- « Oui, je vois des pantalons rouges. »

— « Ils fouillent la maison, » dis-je. « Ils seront ici dans cinq minutes. »

J'avais saisi mon fusil. J'y mis une cartouche...

— « J'ai encore une balle pour me défendre. Je ne me laisserai pas prendre, » continuai-je ; « ils me tueront, mais je me serai défendu. Adieu, monsieur, et merci... »

J'allais pour sortir. Déjà le vieillard s'était élancé. Il se mettait entre la porte et moi :

— « Vous n'allez pas faire cela, » dit-il, « vous n'allez pas le faire... Un Français qui tire sur des Français... je ne le permettrai pas. C'est trop horrible. »

— « Nous n'en sommes plus là, monsieur Chamissot, laissez-moi passer... Je suis pour la Commune, ils sont pour Versailles. »

— « Et moi, *je suis pour la Patrie !* » me répondit-il... « C'est hideux, la guerre civile, hideux, hideux... Vous ne sortirez pas, ou ce sera après m'avoir tué, moi, moi qui vous ai reçu tout à l'heure parce que j'ai cru que vous vous cachiez. Je vous ai donné asile, et maintenant brutalisez-moi, frappez-moi... Frappez le vieillard, jeune homme ! »

Une de ses mains se crispait sur le bouton de la porte. De l'autre il étreignait le montant de la bibliothèque. Je voyais les cordes de ses veines se gonfler. Une résolution invincible raidissait tout son maigre corps. J'avançai pour lui prendre le bras. Je m'arrêtai :

— « Eh bien, » dis-je en reculant et armant mon fusil, « soit. Mais, monsieur, ils ne me prendront pas vivant... »

J'avisai sur le bureau une longue règle. Elle allait me servir à presser sur la gâchette quand j'aurais appuyé le canon de mon fusil contre mon menton. Mais déjà M. Chamissot s'élançait de nouveau sur le canon de l'arme :

— « Pas ça non plus, » me dit-il, « pas ça... C'est lâche!... »

Avec une force dont je ne l'aurais jamais cru capable, et profitant de ce que je ne tenais plus la crosse que de la main gauche, il m'avait arraché le fusil. Je le vis regarder tout autour de lui et aviser un placard. Il courut ouvrir le battant. Des planches mobiles servaient de rayons. Toutes sortes de menus objets lui appartenant étaient rangés dessus. Il fait sauter d'abord une, puis une seconde planche, de quoi ménager un espace où un homme pouvait se tenir debout. Il me pousse :

— « Entrez là, » ordonne-t-il...

Comme je voulais, tout en lui cédant, reprendre mon fusil :

— « Non, pas d'arme, pas d'arme... »

Il regardait de nouveau autour de lui. Marchant vers son lit, il le défit, glissa le fusil sous le matelas, rabattit la couverture, et, revenant à moi qui le regardais faire du fond de ma cachette :

— « Ils ne vous chercheront pas là... »

Il referma le battant, tourna la clef. Je l'entendis qui, dans un ahan, portait un meuble évidemment très lourd. Je sus depuis que c'était la bibliothèque tournante, où il plaçait ses dictionnaires. Il la laissa retomber tout contre la porte. Encore quelques mouvements d'autres meubles : près de cette bibliothèque,

il installait son bureau et son fauteuil. Puis plus rien, jusqu'au moment où des coups violents frappés à la porte du petit appartement annoncèrent l'arrivée des soldats, en train, comme je l'avais deviné, de perquisitionner.

J'entendis la voix du vieillard demander :

— « Qui est là?... »

Une autre voix, autoritaire et dure celle-là, répondit du dehors :

— « Au nom de la loi, ouvrez !... »

— « J'y vais, » répondit M. Chamissot, « mais, vous savez, je suis vieux, très vieux, je marche difficilement... »

Il traînait son pas, en effet, lui que j'avais vu si leste tout à l'heure, malgré son âge... Tenez, je suis encore ému, après tout ce temps, par la charité de ce mensonge, — car cette impotence jouée en était un, le seul peut-être que ce Juste se soit permis dans sa longue vie. — La porte ouverte, je l'entends accueillir les nouveaux venus avec la même interrogation que moi tout à l'heure :

— « Qu'est-ce que vous me voulez, mes amis?... »

Des pas hâtifs résonnent. Ils sont nombreux.

— « Il y a un de ces bandits dans la maison, monsieur, » dit la même voix impérieuse qui avait crié tout à l'heure : Au nom de la loi ! « on l'a vu entrer. Il est quelque part. »

— « Moi, je n'ai vu personne... »

— « A-t-on frappé chez vous?... »

— « Personne que vous, mon capitaine. »

C'était mon protecteur qui répondait du même

accent impassible qu'il avait eu pour m'accueillir.

— « Il est vrai, » ajouta-t-il, « que je ne l'aurais peut-être pas entendu... »

— « Il lisait... » dit une voix narquoise, celle d'un petit lieutenant, m'a dit plus tard M. Chamissot.

— « Mais que lisait-il?... »

— « *Agamemnon*, d'Eschyle, » dit le vieux professeur, qui tendit sans doute le livre.

— « Ça, c'est inouï ! » s'exclama le capitaine dans un rire qui contrastait avec son ton impérieux de tout à l'heure.

— « Inouï... » fit écho le lieutenant.

— « C'est vrai, » reprit le capitaine, « il est répétiteur, d'après sa carte. Ne perdons pas notre temps ici. Pardon de vous avoir dérangé, monsieur, » continuait-il, « mais écoutez mon conseil : ces gaillards-là commencent à bombarder du haut du Père-Lachaise. Vous êtes aux premières loges pour écopier d'un obus. Descendez à la cave. Sans quoi vous courez le risque d'aller lire Eschyle dans l'autre monde... »

Un nouveau bruit de pas, la porte se refermait à nouveau. J'étais sauvé, — du moins pour le moment.

Avez-vous traversé des minutes d'extrême péril? Et, si oui, avez-vous éprouvé comme moi cette impression d'un songe, presque d'une fantasmagorie? Encore une des étymologies chères au philologue, mon bienfaiteur. Dans *fantasmagorie* il y a *fantasma*, qui veut dire *fantôme*... On le sentait tout à l'heure réel, ce péril, jusqu'à l'agonie. Il est passé. On croit qu'on l'a rêvé. Était-ce bien moi, le fugitif qui cinq

minutes plus tôt se recroquevillait dans cette armoire? Était-ce un homme en chair et en os que ce vieillard qui me délivrait maintenant, et, mettant un doigt sur sa bouche, il m'ordonnait de me taire au cas où l'on aurait laissé un des soldats en faction dans l'escalier pour surveiller tous les bruits de la maison? Mais non... Tout cela était bien réel : le sifflement d'un obus passant au-dessus du toit et son éclatement à quelques cents mètres sans doute, l'appel du clairon dans les rues sonnant la charge, et toujours, toujours, ce crépitement des balles contre le mur, — le combat continuait. Soudain, une honte me prit d'être là tandis que les camarades risquaient leur peau... Chose qui peut vous sembler très singulière, l'angoisse de tout à l'heure m'avait guéri de la panique. Vous excuserez cette comparaison : ç'avait été comme un de ces abcès de fixation que les chirurgiens provoquent pour délivrer le sang des microbes qui l'infectent. J'obéis au geste de M. Chamissot. Je répondis, en me taisant, moi aussi, par un acquiescement de ma tête. Avant de partir, — car j'allais partir, — dans un élan instinctif, je lui pris la main, et, pour lui exprimer ma gratitude, je la portai à mes lèvres, cette vieille main toute tachée de marques brunes autour de ses veines, signe d'un âge avancé, qui augmentait encore ma vénération. Il faut que je vous dise ces petits détails, dont sur le moment je ne me rendais pas bien compte. Il le faut. Ce sont ces impressions inconscientes qui rendent l'âme influençable et qui préparent des retournements comme celui que j'allais subir. Tandis que j'esquissais ce geste, un peu enfantin, de reconnais-

sance, le vieillard avait mis son autre main sur mon épaule et il me regardait avec un de ces regards inexprimables comme les très vieilles gens en ont pour les êtres très jeunes. Ils y mettent cette pitié, indulgente à la fois et sévère, de celui qui sait pour celui qui ne sait pas, cette espèce de blâme attendri qui nous touche au cœur pour peu que nous l'ayons bien placé. C'était pour ne l'avoir jamais rencontré ce regard-là, chez aucun de mes maîtres, que l'esprit de révolte avait grandi en moi, dans l'adolescent sans père et sans mère... Je sentis subitement une prise sur ma volonté à laquelle mon premier mouvement fut de me dérober, comme un animal non apprivoisé fuit la caresse. Je me reculai et, hâtivement, je courus vers le lit reprendre le fusil caché sous le matelas. Une seconde fois, la main du vieillard se posa sur mon épaule, mais dominatrice, m'agrippant et me tirant en arrière. Il me parlait à présent, signe que son émotion était trop violente pour lui permettre la prudence, d'une voix saccadée ; il avait oublié le danger voisin :

— « Vous ne prendrez pas ce fusil, malheureux ! »

— « Laissez-moi m'en aller, » lui dis-je, « monsieur Chamissot, c'est mon devoir. »

Nous avions parlé très haut... Un remords me saisit qu'un poste fût dans l'escalier, que le bruit de notre conversation perçât la muraille, que l'on nous surprît, que l'on entrât dans la chambre. On ne m'arrêterait pas seul ! Alors, tout bas :

— « Je vous répète, monsieur Chamissot, laissez-moi m'en aller... »

— « Non, » dit-il, « je ne vous ai pas sauvé pour que vous retourniez verser le sang français. Vous ne m'aurez pas fait ça... »

Il s'était mis entre le lit et moi maintenant. Il me poussait vers le fauteuil où il était assis quand j'étais entré une demi-heure plus tôt. Le petit volume d'Eschyle était toujours ouvert sur la table. Comme, en m'échouant sur le fauteuil sous la pesée du vieillard, j'avais levé le bras par un geste de protestation, ma main retomba sur la table et s'abattit sur le volume. M. Chamissot le reprit. Il effaça de sa main, à plusieurs reprises, et soigneusement, le froissement de la feuille. Il y mit un signet, un carré de papier, et posa le précieux bouquin sur un coin du bureau. Ce n'était pas seulement chez lui une précaution de maniaque. C'était une façon d'empêcher que notre entretien continuât sur ce ton dramatique. En présence d'un jeune homme emporté par sa fougue, les vieillards ont de ces finesses qui leur permettent de le ramener au sang-froid par la familiarité.

— « Vous avez failli, » dit-il avec douceur, « me gêner ce petit volume, qui n'est pas remplaçable pour moi... Je l'ai depuis l'École normale, il y a cinquante ans. C'est un des classiques grecs de l'édition Boissonade. Il est vrai que ça ne vous dit rien, à vous ni à tous les vôtres. Si le Panthéon sautait, que deviendrait la bibliothèque Sainte-Geneviève? Et là-bas, déjà... » Il montrait, par la fenêtre, l'horizon de nuages de fumées grandissantes annonçant des incendies. « Mais un des vôtres a écrit dans un journal : Si M. Thiers est chimiste, il comprendra. C'est peut-

être la Bibliothèque Nationale qui brûle!... Et c'est ça que vous appelez le *Devoir*, d'aller aider à ce crime contre la civilisation! »

Son accent était redevenu solennel. J'ai bien souvent évoqué en esprit ces secondes-là, comme vous pensez... Je n'ai jamais bien démêlé si c'est en ce moment que, sous l'impression de cette parole, le premier doute est entré en moi sur la légitimité de l'insurrection dans laquelle je m'étais jeté avec la frénésie de mes vingt ans. Au quartier Latin, puis dans les conversations de la chambrée, que de fois j'avais rencontré des adversaires de mes convictions d'alors! Toujours leur critique m'avait enfoncé davantage dans l'idée révolutionnaire. C'est que toujours j'avais dépisté ou cru dépister en eux l'intérêt, au lieu que le décor de cette chambre, si évidemment pauvre, l'aspect minable de ce bonhomme non moins évidemment ascétique donnaient pour moi à sa défense de la Société un caractère déconcertant. J'en eusse été moins frappé, sans la scène de tout à l'heure. De quel geste spontané ce conservateur, ce bourgeois, pour tout dire, m'avait protégé, moi, un soldat de la Commune! Sa condamnation de la cause que je servais me fut tout à coup insupportable. J'avais senti dans ses paroles un mépris que je n'acceptais pas. Et, relevant ses derniers mots, j'osai lui dire :

— « Et c'est ça que vous appelez, vous, monsieur Chamissot, une civilisation : une Société abominable qui vient d'aboutir à cette hideuse guerre entre deux des peuples qui se croient à la tête du progrès? Et maintenant, écoutez ces coups de canon, ces obus,

ces balles... Eh bien, oui, on brûle là-bas, c'est la revanche d'innombrables misères. Et pourquoi j'en suis, moi? Je vais vous le dire. »

Je commençai alors, dans un mouvement d'exaltation, ce récit de ma jeunesse que je vous ai fait tout à l'heure, mais avec une autre ardeur, vous l'imaginez. Je la revivais, cette jeunesse et la tristesse de mon enfance, l'horreur du collège, les humiliations infligées par des camarades riches, ma détresse de bachelier trouvant à peine à gagner mon pain. Enfin, c'était, brossé à ma manière, ce grand tableau de l'iniquité sociale, que dressent infatigablement tous les révoltés depuis qu'il y a des hommes qui ont faim et froid dans la rue, sous les fenêtres closes des rassasiés. Et je conclus :

— « Détruire d'abord, détruire, pour reconstruire. »

Le vieillard m'avait écouté avec autant d'attention que si j'eusse été un élève dans sa classe lui lisant une traduction d'un texte de Platon ou de Plutarque. Son visage n'exprimait ni étonnement, ni colère, mais une tristesse de plus en plus marquée. Quand j'eus fini, comme j'avais ramassé tout à l'heure ses derniers mots pour lui répondre, il ramassa les miens et il me dit :

— « Et si la maison que vous reconstruisez ne vaut pas celle que vous aurez détruite? Car enfin vous n'en savez rien... »

— « Elle ne vaudra pas pire, en tout cas, » répondis-je.

— « Vous n'en savez rien, » répliqua-t-il encore,

impérativement cette fois ; « et puis, votre comparaison n'est pas bonne. La Société n'est pas une maison. Les pierres, ça ne sent rien. La Société est un corps vivant et qui peut saigner. Que penseriez-vous d'un chirurgien qui tenterait une opération, peut-être inutile, sur un malade qui vivait mal ? Mais il vivait, et cet essai le tue. La vie, la vie, je le répète, » — et sa voix s'accrut, — « c'est le mystère sacré qu'il faut respecter, auquel il ne faut toucher qu'en tremblant. Et puis il y a tout de même de braves gens parmi ces bourgeois que vous détestez. »

— « Oui, » répondis-je, « vous, monsieur Chamissot. »

— « Moi, » dit-il, en haussant sa tête blanche, « qu'est-ce que je suis?... » Et, montrant d'un geste les livres rangés sur les rayons de sa bibliothèque : « l'héritier de tous ceux-là, les Morts, qui ont écrit ces livres. Eux-mêmes, qu'étaient-ils, sinon les témoins des pensées et des sentiments élaborés autour d'eux et en eux par tous ceux qui ont travaillé, qui ont souffert, qui ont agi, qui ont médité pour que l'homme fût moins malheureux et moins mauvais et moins cruel ? Mais oui, c'est ça, la Civilisation. J'ose le dire parce que je le sens, mon pauvre enfant, qu'elle existe, cette civilisation. Elle existe, et pourquoi ? Parce que le monde est comme il est. Oui. Tel qu'il est, il l'a produite, et la soutient. Elle a ses tares, cette civilisation, elle a ses misères, elle a ses faillites, mais c'est une noble chose tout de même. La preuve : votre présence ici en face de moi, la conversation que nous avons au milieu de l'horreur de cette guerre civile, le fait même que vous pensez contre elle, que vous la

discutez. Elle a donc mis en vous un idéal de justice, même si elle le contredit par certaines de ses insuffisances. Vous parlez de votre *Devoir*? Votre devoir, c'est d'obéir à la prière d'un vieil homme qui s'est dévoué pour vous et qui vous supplie, qui vous ordonne de ne pas le rendre votre complice dans la continuation d'un crime. Car c'en est un, contre toutes les idées auxquelles il croit et qui lui ont commandé de vous sauver, parce que vous étiez son hôte, et qu'on doit sauver son hôte, parce que vous avez toute votre vie encore devant vous, et qu'on doit aider les êtres jeunes à vivre leur vie et à la mieux vivre, parce qu'il a eu pitié de vous, tout simplement, et que vous devez avoir pitié de lui. Respectez-le. Ne faites pas de lui votre complice. »

J'étais tout orgueil, et le mot de pitié, appliqué à moi, aurait fait se cabrer ma fierté seulement un quart d'heure plus tôt. Au terme de ce discours passionné, où ce sage m'avait découvert une âme que je n'avais jamais rencontrée, ce même mot me remplit tout au contraire d'une émotion inexprimable. L'éclair du chemin de Damas, c'est à cet instant qu'il m'a frappé. Je le comprends aujourd'hui. Un sanglot me serra la gorge. Puis un silence. Une lutte dernière, mais bien courte, et je m'entendis répondre :

— « Monsieur Chamissot, j'ai une dette à payer envers vous, c'est vrai. Je vous la paie. Je vous obéis. Je reste... »

— « Non, » dit-il, « vous ne me devez rien. Ce n'est pas le paiement d'une dette que je veux de vous, c'est de la lumière dans votre esprit et dans votre cœur. Je l'y mettrai, je l'y mettrai... »

Il eut un clignement de malice et, changeant de ton :

— « Vous êtes mon prisonnier, vous n'allez pas pouvoir sortir tout de suite ; il faut d'abord que je vous habille, nous sommes à peu près de la même taille... » Il ouvrait un autre placard. « J'ai là quelques vieilles souquenilles. Vous ne ferez pas de conquêtes avec. » Il montrait un vieux paletot tout usé. « Vous serez un parent de province venu à Paris pour faire ses études. Les concierges sont de braves gens, des *civilisés*, eux aussi. Ils ne vous dénonceront pas. J'ai justement une chambre vide sur mon étage. Nous y porterons le canapé. Vous coucherez à la dure, mais quelqu'un de mes anciens élèves viendra me voir et on vous trouvera bien une place. »

C'est fantastique, ce que je vous raconte, et pourtant c'est strictement vrai. Et le plus fantastique, c'est qu'à l'instant où cette conversation extraordinaire avait lieu entre le vieux professeur et moi, je ne m'en étonnais pas. Les grands bouleversements publics, ces espèces de tremblements de terre sociaux que sont les révolutions, abolissent en nous le sens du normal. Leur atmosphère de cataclysme désoriente complètement nos sensibilités. Nous devenons capables d'actions que nous n'aurions jamais cru possibles auparavant. A peine si nous les croyons réelles après. L'explication de ma docilité à obéir au pauvre vieux répétiteur est sans doute là. Peut-être aussi — il ne faut pas se faire meilleur que l'on est — l'instinct de conservation, bien naturel chez un homme de vingt

ans, s'était-il réveillé en moi. Cette bataille des rues était trop évidemment inutile ! Même si mes idées révolutionnaires eussent été autre chose que l'échauffement naïf d'un enfant absurde et malheureux, les aurais-je servies en me faisant tuer inutilement sur une barricade ? Mais je ne raisonnais pas tant.

— « Otez votre uniforme, » m'avait dit M. Chamissot, « ôtez-le... »

Je l'ôtai. Je passai le pantalon, le gilet, la redingote qu'il me tendait. Une glace était là. Il me força de me regarder, et j'étais vraiment si grotesque sous ce déguisement qu'en dépit du tragique de l'heure je me pris à rire. J'étais bien mal déguisé, mais des originaux d'un type aussi accusé que mon protecteur finissent par échapper aux remarques à force de les avoir provoquées. Loufoque, maboule, — ces basses expressions que leur applique l'argot populaire les justifient d'avance de leurs pires excentricités. On ne les observe même plus. C'est ainsi que j'ai pu, dans les premiers jours qui suivirent, aller et venir avec mon hôte sans que les voisins fissent autre chose que ricaner en voyant passer le professeur et son soi-disant parent. Tout ne s'était pourtant pas réalisé comme il l'avait annoncé : son ancien élève n'avait pas pu procurer la place désirée, les meubles destinés à la petite chambre voisine de la sienne n'avaient pas pu être achetés. Je continuais de coucher à la dure sur le pauvre canapé. Les repas que nous prenions ensemble sur le bureau transformé en table de salle à manger étaient bien pauvres. Encore représentaient-ils un prélèvement, qui ne pouvait pas durer, sur les

minces revenus de l'excellent homme. Aussi une honte commençait-elle à grandir en moi de vivre de la sorte, oisif, aux dépens du vieillard, dont les répétitions se faisaient très rares dans cette année du siège et de la Commune. Il n'en avait plus que deux maintenant, et l'une et l'autre à l'extrémité de Paris, dans le voisinage du parc Monceau. Il s'y rendait à pied, afin d'épargner les trois sous de l'omnibus, je le compris bien vite. Il avait encore un petit cours à six heures du matin dans une pension avoisinante, dont les élèves suivaient les classes du lycée Saint-Louis. Je l'entendais qui se levait et s'habillait dans le demi-jour. Une honte me saisissait à l'idée qu'il allait me gagner mon pain, et en même temps une admiration toujours grandissante pour cette personnalité si haute, si généreuse. A travers ces sentiments, une autre évidence s'imposait à moi, de plus en plus puissante : la ressemblance intime et profonde de cette âme avec ses idées. Nous passions les après-midi à nous promener dans le Jardin des Plantes, tout voisin, et là nous causions. Jamais M. Chamissot ne faisait une allusion aux circonstances dans lesquelles nous nous étions rencontrés. Jamais un mot de politique ne sortait de sa bouche serrée dont le pli réfléchi donnait l'impression qu'aucune parole imprudente ne devait passer ses lèvres fines. C'était de l'antiquité qu'il me parlait toujours, de Rome, d'Athènes surtout, et de ce Passé qui semblait lui être plus contemporain que le Présent. Vous le devinez : une intention l'animait, celle de m'enseigner le respect des Lois, la force et la beauté de la Tradition,

le dévouement à la Cité. Quand nous rentrions, je m'attardais, dans un coin de sa chambre, à feuilleter un volume d'une collection de mémoires relatifs à l'histoire de France, qui garnissait un long rayon de la bibliothèque. Je le regardais, lui, dans le cadre de la fenêtre, assis dans le même fauteuil qu'à l'instant où j'avais violé son asile, le même petit livre à la main, cet Eschyle dont il méditait le texte, syllabe par syllabe, au moment où, pour la première fois, j'entrai chez lui, et le Révolutionnaire mourait en moi, minute par minute, devant le silencieux représentant de cette Civilisation que ce sage m'avait si éloquemment invité à comprendre et que sa charité me contraignait d'aimer.

Le reste n'a plus d'intérêt. Après deux semaines de l'existence que je viens de vous décrire, je déclarai à mon hôte mon intention de le quitter. Mon parti était pris : passer en Suisse s'il voulait bien m'y aider en me procurant les papiers nécessaires. Je ne voulais plus manger de ce pain-là. D'autre part, il me paraissait dangereux de rester à Paris. Je ne savais pas quel métier je prendrais, mais j'en prendrais un. J'étais jeune, vigoureux, suffisamment instruit. Le vieillard ne fit aucune objection. Il me dit simplement : « Vous me manquerez ! » avec une mélancolie dans la voix, qui me prit de nouveau tout le cœur. Que je me fusse attaché à lui pendant ces deux semaines, moi qui lui devais tant, c'était trop naturel. Qu'il me le rendît, c'était de quoi en avoir les larmes aux yeux, et je les avais pour lui dire : « Merci, » pour l'assurer qu'il

m'avait changé, que je pensais et sentais comme lui maintenant, que c'en était fini de l'anarchiste et qu'il le verrait, qu'il le saurait. Et il l'a vu, et il l'a su. Il a vécu assez pour qu'après l'amnistie, et quand je pus revenir en toute sûreté, il retrouvât en moi l'honnête homme que j'étais devenu, et, j'ose le dire, *le bon citoyen*.

Les débuts en Suisse furent durs. M. Chamissot m'avait forcé d'accepter, à titre de prêt, une petite somme que je n'ai pu lui rendre qu'un an plus tard. Je commençai par être garçon d'hôtel. Une rencontre avec un colporteur fit de moi un marchand ambulant. Je passe de là dans une échoppe de timbres en caoutchouc. J'entre en rapport avec l'usine qui les fabriquait. Je me mets à étudier ce produit. Mes réflexions m'amènent à une petite invention que l'on adopte dans l'usine. On m'y prend avec, et me voici. Je vous autorise à raconter mon histoire si vous croyez qu'elle peut être utile, quoique les histoires, je vous l'avoue, ne m'ont jamais paru avoir beaucoup d'influence. Ce qui a de l'influence, voyez-vous, c'est un homme vivant, qui bouge, qui respire, qui parle, qui agit et dont émane cette force souveraine et inexprimable sur un autre homme vivant : l'Exemple.

Décembre 1921.

VII

LE COUVENT DÉSAFFECTÉ

A M. le docteur Charles Fiessinger.

.
— « Hé bien ! Trouvez-vous que ce *cock-tail* mérite son nom : *Quelle vie!* »

— « C'est notre emploi d'une si belle fin de journée, en mars, sur la côte d'Azur qui le mérite, cet absurde surnom, ma chère enfant. Nous pourrions être dans la colline, parmi les pins, à regarder mourir le soleil sur la mer, et nous voici dans un hall de Palace à siroter cet alcool empoisonné, et à contempler des Anglais et des Américains en train de danser des *fox-trot* et des *one-step*, au son de quel *jazz-band!* Et moi, votre vieil ami, qui viens à Cannes avec l'idée de me réchauffer peut-être le cœur à quelque joli roman sentimental, si vous vous décidez enfin à refaire votre vie de jeune femme brisée par la guerre, je voudrais tant penser que la solitude de votre veuvage cherche d'autres divertissements que ceux des salons de thé, des parties de théâtre, des essayages, des dîners dehors et des dancings ! »

— « Donnez-moi une de mes cigarettes plutôt, puisque vous avez été assez gentil pour profiter de vos relations d'ancien diplomate et m'en faire venir du Caire. Merci... Un peu de feu maintenant. C'est exquis, ce tabac d'Égypte et si délicieusement parfumé ! Je ne vous comprends pas de ne pas fumer. Mais oui. Cette petite excitation du tabac, c'est encore une défense. »

— « Une défense? Et contre quoi? »

— « Contre le vieux préjugé qui n'est qu'une forme de l'esclavage antique, celui de l'infériorité de notre sexe par rapport au vôtre. Nous autres, les femmes d'aujourd'hui, nous en avons assez que tout vous soit permis et à nous rien. Et le reste aussi, ces thés, ces théâtres, ces essayages, ces dîners dehors, ces goûters comme celui de maintenant, que vous me reprochez, c'est une défense aussi, contre l'inutile chagrin. Aurait-on le courage d'exister, après certaines épreuves, si on ne s'étourdissait pas?... Mais ayez donc un peu de ce que les Anglo-Saxons en train de s'évertuer sur ce parquet appelleraient le *sense of humour*. Voyons : est-il assez bouffon, ce vieux monsieur, celui qui passe, et qui s'applique à danser *Titine* avec le sérieux d'un *clergyman* ! Il a bien soixante ans et sa danseuse le même âge... Et tenez, *Titine*, ça se chante en même temps que ça se danse. Tous s'y mettent. Écoutez-les... Oh ! ce n'est pas de la haute poésie : *Titine... J'ai perdu Titine... Je cherche Titine...* Ils s'appliquent. Ils ne prononcent pas *Taitaine*. Tout de même, quel accent ! N'avez-vous pas l'impression que nous sommes sur un *P. and O.* en route pour les Indes ? Est-ce amusant ! Sur cent personnes dans cette salle, il y a en tout un Français et une Française, nous deux... »

— « Qui ferions beaucoup mieux d'être ailleurs, je vous répète. Les nuages étaient si roses, tout à l'heure, quand le chasseur m'a ouvert la porte de ce caravan-sérail cosmopolite et la voix de la mer si douce... »

— « C'est justement ces voix-là que je ne veux pas

écouter et ces horizons que je ne veux pas regarder. Je n'ai été que trop sensible autrefois à ces impressions de nature. A quoi ça mène-t-il? A rêver, et à être trompée. »

— « Alors vous ne pardonnez toujours pas à Robert? »

— « Si, quand ce ne serait qu'à cause de Verdun et de sa mort. Mais avoir découvert qu'un héros que l'on aimait, que l'on admirait de tout son cœur, n'était pas un mari fidèle, c'est de quoi devenir un peu méfiante, avouez-le... Allons ! Pourquoi toucher à mes anciennes plaies? Amusons-nous plutôt à ce Guignol britannique... Cet autre couple, regardez... Si des armoires à glace se mettaient à danser, elles auraient cette souplesse et cette grâce... Ah ! ceux-ci, qui s'approchent, sont plus gentils. Je les connais. Ils sont mariés... pas ensemble. Son mari, à elle, est à Gibraltar. Sa femme, à lui, est restée à Londres. Si ce mari et cette femme avaient le don de double vue, croyez-vous qu'ils seraient très contents de ces enlacements, et me reprochez-vous encore mes défenses? »

— « C'est bien ce que je pensais. Vous avez été trop déçue, trop blessée, et vous avez peur de l'amour. »

— « Ai-je si tort, après mon expérience et tout ce que j'entends et observe? Et vous, soyez franc, mais là jusqu'au fond du cœur, comme avec vous-même ; y croyez-vous vraiment, à l'amour, je veux dire au véritable amour? Et d'abord l'avez-vous jamais éprouvé? »

— « Non. Mais c'est ma faute. J'ai eu des passions et des caprices. Je n'ai pas attendu la femme qui me

l'aurait inspiré. J'en ai été puni en ne la rencontrant pas. »

— « Voilà précisément ce dont je ne veux pas : être une passion ou un caprice. C'est décevant et c'est salissant. Soyez sincère jusqu'au bout. Votre carrière vous a promené de Saint-Pétersbourg à Londres, de Rome à New-York, de Madrid à Tokio. Tel que je vous connais, vous avez toujours nettoyé votre monocle pour considérer les gens, comme vous me faites l'honneur de me considérer maintenant. Avez-vous une fois, une seule, rencontré un de ces sentiments profonds, uniques, absolus, qui prennent tout l'être pour toute sa vie? Car c'est ça, le véritable amour. »

— « Vous venez d'employer le mot de profond. Justement, ce qui est profond ne se voit pas. Ce que nous portons en nous de plus vrai, nous ne le montrons pas. Ces sentiments uniques, absolus, dont vous parlez, ce sont des trésors sous terre. Je pourrais vous raconter plusieurs histoires que j'ai devinées à travers ce monocle dont vous vous moquez. Vous les traiteriez d'imaginaires. Il y en a une pourtant dont j'ai tout su et dans un détail dont je peux, sur l'honneur, vous garantir l'exactitude. J'ai bien envie de vous la dire, mais l'endroit où nous sommes... »

— « On attaque justement une valse-hésitation. Faites comme ces danseurs. Hésitez, mais allez-y. »

— « Après tout, le contraste vous rendra peut-être plus pathétique la poésie de cette histoire, dont vous connaissez l'héroïne. A cause de cela, permettez-moi de l'appeler Mme X***. Je serai plus à l'aise pour vous

dire d'elle ce que j'ai à vous dire afin que cette aventure ait tout son sens. »

— « Que de mystère ! Cette personne est donc une de mes amies ? »

— « Non. Elle n'est même pas de votre génération. »

— « Le contraire m'eût étonnée en effet. Elle est de la vôtre ? »

— « Oui. »

— « Et le héros ne serait pas un certain diplomate de ma connaissance, lequel va me donner une autre cigarette ? »

— « Pas le moins du monde, mais un de mes camarades d'enfance et de collègue, qui était officier de marine. Vous riez ? »

— « Que voulez-vous ? Le jeune premier officier de marine, c'est bien vieux jeu ! »

— « La vie aussi est vieux jeu. La mort est vieux jeu. La guerre est vieux jeu. Qu'un marin, lorsqu'il est de tempérament romanesque, pousse à l'extrême cette disposition, tout, dans son existence, l'explique : la solitude des océans, le danger quotidien, les longues absences et leurs séparations. En prenant les jeunes premiers de leurs livres parmi les officiers de mer, les romanciers dont les récits enchantaient nos grand-mères faisaient déjà du réalisme. Mon ami, lui, s'appelait très prosaïquement Léonard. Je vous ai dit que j'ai tout su de cette aventure, et d'abord je l'ai vue commencer, pas loin d'ici, à Toulon. Il était enseigne à bord d'un cuirassé, que je ne vous désignerai pas autrement. Vous n'auriez qu'à retrouver quelqu'un de l'équipage, — les hasards sont si grands, — et encore

une fois, je tiens au mystère pour le motif que je vous ai dit et aussi par respect pour un beau sentiment. C'était en 1890. Vous n'étiez pas née. Moi, je venais d'être nommé secrétaire à Rome. J'avais pris, pour rejoindre mon poste, la route la plus longue, afin de bavarder un ou deux jours avec mon ami. Mme X*** n'était pas mariée, à cette date-là. Elle passait l'hiver à Tamaris, avec sa mère en convalescence d'une mauvaise grippe. Léonard et moi, je vous l'ai dit, avions été élevés ensemble. Quand deux hommes se sont connus ainsi, tout enfants, et pendant des années, ils possèdent un don de lire dans la physionomie l'un de l'autre. Rien qu'à l'accueil de mon ancien compagnon de jeux et d'études, sur le quai de la gare où il était venu m'attendre, j'eus l'intuition qu'un grave événement traversait sa vie. Son visage, concentré à l'ordinaire et comme fermé, dégageait un rayonnement. Ses traits tourmentés étaient détendus. Une flamme éclairait ses sombres yeux et son front barré de cheveux noirs. Taillé en force, il donnait d'habitude une impression de lourdeur dans ses mouvements. Il marchait maintenant d'un pas élastique, visiblement soulevé par une de ces exaltations intérieures dans lesquelles on ne sent plus son corps. Le temps d'arriver ensemble à l'hôtel où il m'avait retenu ma chambre, la seule explication possible de ce changement faisait certitude dans mon esprit. Léonard, que j'avais toujours connu si réservé, presque farouche à l'égard des femmes, s'était laissé prendre le cœur, et voici qui vous donnera l'idée de son quant-à-soi et de ce que l'on sentait d'inaccessible dans sa personnalité, je

n'aurais pas osé le questionner, sans un incident qui surgit d'ailleurs aussitôt. Il m'avait prévenu, et ç'avait été une de mes raisons pour fixer ma visite à ce jour-là, qu'il y aurait le soir même un bal à bord de son cuirassé. J'ai toujours eu un goût très vif pour ces fêtes sur les navires de guerre... »

— « Et vous me reprochez mon goût à moi pour les *dancing!* »

— « On n'y dansait pas ces danses de nègres qui nous arrivent des pires bouges de l'Amérique du Sud. »

— « Vous n'allez pas prétendre que vous regrettez les quadrilles? »

— « Mais si, et les menuets et les pavanés et les passe-pieds, et toutes ces danses dont le rythme était du mouvement pensé et non de la bestialité. »

— « Vous êtes gracieux pour moi qui serais à *fox-trotter* avec un de ces Anglais, si vous n'étiez pas là. »

— « Ne m'en veuillez pas de croire que vous valez mieux que tout cela. Mais je reviens à mon bal d'escadre. Mon valet de chambre avait porté ma valise dans la cabine de Léonard. Je devais m'y habiller. Je ne vous ai pas encore dit que mon camarade avait un très joli talent d'aquarelliste et même de peintre. En l'attendant, et mon frac passé, j'avisai sur sa table un album tout rempli de ses plus récents dessins, et je me mis à le feuilleter. J'y remarquai une tête de femme esquissée plusieurs fois, de face, de profil, ici les paupières baissées et songeuses, là souriante, hardie et les yeux grand ouverts. Elle était belle, d'une beauté irrégulière, mais saisissante, avec une ardeur

dans ses prunelles où se devinait une âme curieuse et chercheuse, avide et inassouvie. Le nez un peu court montrait des narines crispées et palpitantes, et la sensualité des lèvres d'ailleurs finement ourlées achevait de parer cette physionomie, toute jeune encore, d'un charme inquiétant. C'est notre métier, à nous autres diplomates, de déchiffrer les visages comme les dépêches, ou d'essayer. « Cette femme-là n'est pas de « tout repos, » pensais-je devant ces images qui se multipliaient dans l'album. Comment ne pas me rappeler ma sensation d'un changement moral en train de s'accomplir chez Léonard? Le rapprochement s'imposait avec une telle évidence que je fus gêné pour lui répondre lorsque, entré lui-même dans la cabine, il me surprit absorbé par cette contemplation. Il me dit : — « Tu verras, ce soir, l'original de ce portrait. C'est « une demoiselle *** » et il ajouta : « Comment la « trouves-tu? » — « Très jolie, mais je ne l'aurais jamais « crue une jeune fille. » — « Pourquoi? » riposta-t-il avec une vivacité qui était un aveu. — « Je ne sais pas. « Comment t'expliquer? Sa physionomie est si faite, si « volontaire... Mais à présent que tu m'as renseigné, je « vois bien que c'est une créature toute jeune en effet, « qui va vers l'inconnu de sa vie avec tant d'élan. » — « N'est-ce pas? » répondit-il, et il répéta : « Oui, tant « d'élan. » Un frémissement passait dans sa voix, qui m'empêcha d'insister. Aussi ma curiosité était-elle au comble quand les invités commencèrent d'affluer. Léonard, lui, s'occupait, avec les autres officiers, à faire aux nouveaux venus les honneurs du bateau. Son énervement se devinait aux mouvements de sa

tête, tournée sans cesse du côté par où l'on accédait au cuirassé. La jeune fille de l'album était parmi les retardataires. J'y voulus voir un signe qu'elle ne partageait peut-être pas le sentiment qu'elle inspirait. Elle parut enfin, plus belle encore que ses portraits ne me l'avaient montrée, brune avec des yeux bleus d'une fixité singulière. Mais si cet ardent regard cherchait quelqu'un dans la foule qui allait et venait sur le pont, ce quelqu'un n'était pas Léonard. J'eus bientôt fait de remarquer, tant mes facultés d'observation étaient tendues, qu'elle s'intéressait au plus haut degré à un jeune homme, de belle mine d'ailleurs, qui ne portait pas l'uniforme. On m'apprit qu'il était arrivé de la veille. C'était le fils d'un des grands propriétaires terriens des environs, sans carrière, et qui menait entre la côte d'Azur l'hiver, Paris le printemps et l'automne, Deauville et les eaux l'été, cette vie élégante un peu moins brutale alors que celle d'aujourd'hui, mais aussi médiocre... »

— « Toujours des cailloux dans mon jardin!... voulez-vous que je vous la finisse, votre histoire? Le joli garçon s'appelait M. X***. La jeune fille qui le reluquait si vivement l'a épousé. Léonard, lui, ne s'était pas déclaré. Il a chevaleresquement caché sa déception, et il ne s'est jamais marié. Il est aujourd'hui retraité, contre ou vice-amiral, quelque part sur la côte. Vous avez passé par son patelin en venant ici. Vous l'avez vu. Il vous a raconté qu'il aimait toujours Mme X***. Donnez-moi une autre cigarette, voulez-vous? Et amusons-nous plutôt à démêler les petites intrigues galantes de ces respectables ladies qui

tournent dans les bras de ces solennels insulaires. Elles en ont aussi, et de moins banales que celle de votre ami et de sa Béatrice. »

— « Vous la trouveriez banale, vous, cette durée, toute une vie, d'un même sentiment, et son silence? Mais cette aventure fut plus compliquée et son dénouement tout autre que celui dont vous vous raillez. Laissez-moi reprendre mon récit. Je vous passe la description du bal, et, — sur ce point vous avez deviné juste, — la jalousie de Léonard aussitôt éveillée en effet par la visible fascination que ce fat de X*** exerçait sur la jeune fille. Je vous passe également ses confidences, trop naturelles dans une crise aussi subite. Il n'avait même pas soupçonné l'existence de ce rival avec qui elle avait flirté à Paris déjà. Mais pourquoi lui en aurait-elle parlé? Que lui devait-elle? Là encore vous avez deviné juste. Léonard ne s'était pas déclaré. Elle avait bien senti qu'elle lui plaisait beaucoup, et elle s'était prêtée aux poses nombreuses dont témoignaient les pages de l'album, avec la coquetterie d'une enfant de vingt ans qui se laisse naïvement admirer. Au cours de cette confidence, après ce bal, où elle avait presque uniquement dansé avec X***, Léonard ne me formula pas une plainte contre elle. « Si jeune, » répétait-il simplement, « elle ne sait pas. » Puis, d'une voix ferme : « Il faut que, moi, je sache. Oui, si son cœur est libre et si je peux espérer qu'elle acceptera un jour d'être ma femme. » Et passionnément : — « Je l'aime tant, qu'elle m'aimera. » — « Tu vas la demander? » interrogeai-je. « A sa mère? » — « Non, à elle. » — « Et si elle te refuse? » — « J'attendrai. » —

« Et si elle te dit qu'elle aime ce jeune homme? Ils « avaient l'air si intimes. » — « Alors, je m'en irai, et « je souffrirai. » — « Et tu l'oublieras. » — « Je ne « crois pas, » répondit-il avec un accent que j'entends encore. J'étais un peu comme vous, à cette époque. Mon expérience, pourtant bien courte, m'avait rendu sceptique sur la durée de ces passions éternelles. Mais je sentais mon camarade si ému que je ne le disputai pas sur ce vœu de fidélité douloureuse, qu'il ne devait que trop bien tenir. Je dis : hélas ! et peut-être a-t-il eu raison... »

— « De se complaire dans cette douleur? Quand j'ai eu ma crise de neurathénie, après la mort de Robert et le reste, le professeur Dupré, le grand psychiatre, qui me soignait, vous vous rappelez, me répétait toujours : « Ne devenez pas *algomane*. » Il y a là dedans un mot grec qui veut dire souffrance et dont ces messieurs les médecins ont déjà fait *névralgie, céphalalgie, coxalgie*... C'est une maladie mentale, paraît-il, que ce goût de la souffrance. Votre Léonard en était atteint, voilà tout. »

— « Non. Ce n'était pas la douleur qu'il aimait. C'était cette femme, la seule qui existât pour lui dans ce monde. Mais écoutez les faits. Le lendemain de ce bal, je partais pour Rome. Quelques jours après, je recevais une dépêche de lui, m'annonçant qu'il s'embarquait pour la Chine. Au cours de notre causerie, il m'avait vaguement parlé d'une mutation possible. Qu'il l'eût acceptée si vite ne me permettait pas le doute. Il avait demandé la main de la jeune fille et il avait été refusé. Je lui écrivis pour le questionner. Il

me répondit quelques lignes qui confirmaient mon soupçon, sans un commentaire. Tous les vrais passionnés sont des taciturnes. Plus tard seulement, et par Mme X*** elle-même, j'ai su sa démarche auprès d'elle et qu'elle lui avait très franchement déclaré son sentiment pour un autre. « Bon, » pensai-je en devinant ce refus, « il va être ressaisi par son métier. C'est le « plus sûr moyen de guérir ». Peu de temps après, je lisais dans les « mondanités » d'un journal, le mariage de la jeune fille avec le bellâtre insignifiant que je l'avais vue préférer si ouvertement à Léonard. Ma correspondance avec celui-ci continua sans que ni lui ni moi fissions allusion à cet événement. Entre amis, séparés comme nous étions par la distance et par le métier, les lettres sont ou très fréquentes et très longues, ou rares et très brèves. Il était naturellement trop replié, trop secret. J'avais trop peur de le froisser dans une sensibilité que je connaissais si susceptible. C'étaient donc des billets que nous échangeions, et de si loin ! J'avais presque aussitôt quitté Rome pour Washington, puis Washington pour Rio de Janeiro. Quand je revis Léonard, trois pleines années s'étaient écoulées depuis Toulon. Son escadre croisait dans l'Atlantique et sur les côtes de l'Amérique du Sud : — « Eh bien, » lui demandai-je en nous promenant sur le pont de son bateau, après un déjeuner où il avait causé plus qu'à l'ordinaire : « La jeune fille du bal « du ***... » Et je lui nommai le cuirassé d'alors... « J'ai « vu dans les journaux qu'elle s'était mariée. Avais-je « raison de te prédire que tu l'oublierais ? » Son visage avait changé d'expression. Il me regarda en face, avec

un reproche dans ses yeux, et simplement, bravement, sèchement aussi : « En effet, elle s'est mariée. Elle « est veuve. Je rentre en France dans six semaines, « et je l'ai si peu oubliée que je vais lui redemander « d'être ma femme. Elle comprendra combien je l'aime, « et ma première lettre d'Europe t'annoncera, j'espère, « qu'elle a dit oui, cette fois, et que nous sommes « fiancés... » J'eus sur les lèvres deux phrases que je ne prononçai pas, l'une d'excuse pour ma taquinerie, — c'était souligner ma méconnaissance de sa sincérité, — l'autre d'étonnement. Elle l'eût blessé. Fallait-il qu'il aimât cette femme pour qu'avec son caractère entier et passionné, il pensât à l'épouser veuve, après l'avoir connue jeune fille ! Le mieux était de me taire, pour un motif encore, nos futures relations. Car je ne doutai pas que Mme X*** ne fût touchée de cette constance et que cette première lettre promise ne m'apportât l'annonce de ces fiançailles. Cette lettre ne vint pas. En revanche, le *post-scriptum* d'une autre, écrite celle-là par un de nos camarades communs, m'apprit une nouvelle, pour moi stupéfiante, que Léonard avait démissionné et qu'il venait d'entrer comme novice dans un couvent de Chartreux, celui de Saint-Pierre-du-Désert, pas très loin de Toulon, au cœur des montagnes des Maures. »

— « Avouez que Mme X*** a été bien sage de ne pas lier sa vie à celle d'un personnage aussi peu équilibré, à moins qu'elle ne lui ait couru après, parce qu'il la fuyait. Ce serait très femme, femme d'il y a vingt ans, je veux dire... Car nous autres... Et si elle n'est pas allée le chercher dans son couvent, combien de jours

y est-il resté? Un mois? Deux mois? Trois mois?... »

— « Onze ans, jusqu'en février 1903, où il est mort juste à temps pour ne pas être expulsé après le vote infâme de la Chambre, le 25 mars de cette même année. Qu'en dites-vous? »

— « Du vote de la Chambre? Ah! ne parlons pas politique. C'est bien la plus ennuyeuse des conversations, et la plus inutile... »

— « Non. Mais de Léonard et de sa fin? »

— « Que c'était un dévot et non pas un amoureux. Un amoureux aurait assiégé, obsédé, conquis Mme X***. Elle l'aurait trouvé partout, au théâtre, au bal, au restaurant, en visite. Il y a une chanson là-dessus, terriblement vieux jeu, celle-là, que j'entendais, toute petite fille, le cocher de papa, chanter en lavant sa voiture :

Car toute femme a sa corde sensible
Qu'un tendre amant tôt ou tard fait vibrer... »

— « Est-elle si fausse que cela, cette romance?... Mais laissez-moi continuer. Vous allez comprendre pourquoi je me suis fait un point d'honneur de ne pas vous nommer Mme X***. Ce serait la trahir, car c'est d'elle que je tiens les renseignements qui m'ont permis de reconstruire tout ce drame intime. Qu'elle ait eu le besoin de montrer son cœur dans sa vérité à celui dont Léonard lui avait parlé comme d'un frère, j'y vois une preuve, après tant d'autres, de la fausseté de la légende sur les aveuglements de l'amour. Il est au contraire souverainement lucide. Celui qui aime aperçoit, dans l'être qu'il aime, par-dessous les erreurs, les

fautes, les égarements, un arrière-fonds plus secret, que cet être porte en lui à son insu et qui est sa vraie nature. Si je vous l'avais prononcé, ce nom de Mme X***, vous auriez immédiatement prononcé, vous aussi, plusieurs noms, ceux des hommes de la société avec qui elle s'est compromise. Elle a été très légère, avant de devenir à son tour dévote, pour prendre votre mot, et une femme d'œuvres. Mais je reviens aux faits, que j'ai sus par elle, j'y insiste. Ce qu'elle aurait dit au fantôme de celui qu'elle avait repoussé, elle a voulu me le dire... »

— « Qu'elle regrettait de l'avoir méconnu, qu'elle l'aurait aimé si elle avait su, qu'il a eu tort de ne pas l'attendre. Après tout, elle était peut-être sincère. »

— « Vous en jugerez par la nature même de ses confidences. Elle n'avait donc été mariée que trois ans, et dès le début de ce mariage elle avait subi une cruelle désillusion. Elle avait eu la preuve que son mari, secrètement endetté, ne l'avait épousée que pour sa fortune, sans rompre une liaison qui datait de plusieurs années. De dégoût, et pour s'étourdir, elle s'était lancée, à cœur perdu, dans toutes les dissipations de la vie mondaine. Les mauvais conseils, les mauvais exemples, les mauvais milieux l'avaient entraînée. Elle avait pris un amant. La mort presque subite de ce mari, enlevé en quelques jours par une grippe infectieuse, l'avait rendue libre. Elle avait vu alors Léonard reparaître et lui offrir à nouveau de l'épouser, et, premier signe qu'il ne s'était pas trompé sur elle et que sa vie ne lui ressemblait pas, — c'est si fréquent ! — elle n'avait pas supporté de mentir à

celui qui lui donnait une telle marque d'estime et d'amour. Elle avait eu la loyauté de lui confesser sa faute. Elle l'avait vu s'en aller désespéré, puis revenir quarante-huit heures plus tard. Il lui avait dit : — « Vous avez été faible parce que vous n'étiez pas heureuse. C'est bien fini entre cet homme et vous, n'est-ce pas? » — « Oui, » avait-elle répondu, et elle le croyait, ayant eu avec son amant une explication où elle-même avait parlé mariage et rencontré la plus humiliante des défaites... Elle avait été bien émue du contraste entre cet égoïsme et le geste si généreux de Léonard. Mais elle avait hésité à l'accepter, un peu par scrupule, beaucoup par une espèce d'effroi devant l'intensité et la violence de la passion qu'elle inspirait. Elle avait demandé huit jours pour réfléchir. Dans l'intervalle, elle avait revu son amant. Il l'avait pressée. Dans un vertige qu'elle avouait ne pas s'expliquer elle-même, elle s'était redonnée à lui. Derechef, quand Léonard s'était représenté, elle avait eu honte de lui mentir... Devant ce nouvel aveu, elle l'avait vu pâlir, à croire qu'il tomberait mort devant elle. Convulsivement il avait mis ses doigts sur ses yeux comme pour y renfoncer, y écraser des larmes prêtes à jaillir. Puis il était allé vers la porte sans un reproche, sans une plainte en lui disant : « Vous avez été franche avec moi. Merci... Adieu, » avait-il ajouté simplement. Quelques jours après, il entrait comme novice à cette Chartreuse de Saint-Michel-du-Désert, un très petit couvent dans les montagnes des Maures, pas très loin de Toulon, je vous répète, et un peu au delà de Brignoles. »

— « Je l'ai visité quand je passais l'hiver à Hyères. Il y avait là un vieux gardien qui nous a bien amusés en nous vendant une bouteille d'une eau fabriquée jadis par les moines et baptisée par lui de *Sœur qu'on verse.* »

— « Les ecclésiastiques ont le goût de ces innocents calembours, et lui-même, s'il vit toujours, est un ancien frère convers ou frère lai, chargé de veiller sur le couvent par le soi-disant acheteur qui doit être une personne interposée. Les absurdes lois de persécution produisent de ces résultats. Il ne vous a pas montré la cellule de l'officier de marine? Cela m'étonne. Il y manque rarement. »

— « Nous étions pressés, nous venions de visiter Saint-Maximin. Nous avons passé là en coup de vent. Mais je le vois bien, ce monastère : la route pour y accéder, à droite de la grande, l'étroite et sombre vallée avec ses lierres énormes autour du tronc des chênes verts, et le bruit du torrent qui la remplissait, et notre automobile roulant à même cette eau bondissante. Et puis, à un détour, le couvent avec son aspect d'une vaste ferme autour du clocher. Ce n'est pas un chef-d'œuvre d'architecture, entre nous. »

— « Enfin vous le voyez. Imaginez maintenant, par une froide après-midi d'hiver, il y a dix ans, une limousine chargée de malles s'arrêtant devant cette porte. Une femme en descend. Elle n'est plus jeune, mais l'élégance de sa toilette de voyage, mais le rouge de ses lèvres, mais le savant travail de son masque sous le voile de l'automobile, mais ses bijoux, mais la coquetterie de sa chaussure, mais la sveltesse de sa

taille conservée par des massages, tout atteste qu'elle ne se rend pas. Une camériste l'accompagne, à qui elle fait signe de rester dans la voiture. Elle a besoin d'être seule pour cette visite qui n'est pourtant pas un pèlerinage. Cette voyageuse est Mme X***, vous l'avez deviné, et elle n'a jamais aimé celui qui est venu finir ses jours à cause d'elle dans cet asile et sous la bure. Le sait-elle seulement, que c'est à cause d'elle? Cette soudaine entrée de Léonard en religion après cette seconde demande en mariage reste dans sa pensée comme une énigme toujours, comme un remords quelquefois, comme un regret pas encore. L'amant pris du vivant de son mari n'a pas tardé à l'abandonner. Elle en a eu un second, un troisième. Le monde l'a su. Elle occupe une place de plus en plus marquée parmi ces Parisiennes à la mode, adulées tout ensemble et dégradées, comblées et mésestimées, qui figurent monotone-ment dans toutes les fêtes de la haute vie. Elles sont triomphantes, enviées, scandaleuses, pitoyables quand elles ont de l'âme... Et celle-ci en avait, malgré la vulgarité de ses désordres. Son regard toujours anxieux et profond l'attestait. Elle avait poursuivi, de liaison en liaison, une émotion qui l'avait toujours fuie, un amour jamais rencontré. Ou plutôt si... Elle l'avait rencontré sans le partager, sans le soupçonner même. Elle allait l'apprendre et le comprendre, dans ce couvent dont elle tirait la cloche, poussée, attirée par une curiosité qu'elle n'aurait peut-être pas éprouvée, sans une pénible émotion subie le matin. En route pour Nice, elle avait couché à Aix. Elle allait rejoindre là-bas son amant actuel, un tout jeune homme à qui

elle se cramponnait avec cette passion de la quarante-cinquième année, tragique châtiment de celles qui ne savent pas vieillir. En déjeunant, elle avait ouvert un journal pour y chercher la colonne réservée à la Riviera. Elle y avait lu le compte rendu d'un bal costumé. La présence de son amant y était signalée et aussi celle d'une femme dont elle était jalouse. A plusieurs reprises, des scènes pénibles avaient éclaté entre eux à ce sujet. Cette femme n'était venue à Nice que pour lui, la maîtresse âgée n'en douta pas. Dans la lettre quasi quotidienne qu'elle exigeait de son ami, la présence de cette rivale n'avait pas été mentionnée une seule fois, ni ce bal. Ces petites hypocrisies de silence étaient un des traits de ce garçon qui la faisaient le plus souffrir. « Ils se voient, » avait-elle pensé. « Ils se sont donné rendez-vous pendant « mon absence... Il me trahit... Il ne m'aime plus... » La tempête d'idées déchaînée en elle par le soupçon l'avait suppliciée, tandis que montée dans son automobile, elle courait vers l'infidèle, mesurant fiévreusement les kilomètres sur la carte routière, et voici qu'en étudiant cette carte de tout près, le nom de la Chartreuse où s'était retiré Léonard avait soudain frappé ses yeux. Par un de ces illogismes comme il s'en produit au cours de ces complets désarrois intérieurs, après avoir dit à son chauffeur de se hâter, elle lui avait, à un certain moment, crié dans le cornet qu'il consultât le poteau indicateur au prochain carrefour et qu'il prît la direction de Saint-Michel-du-Désert. Sa voix l'avait étonnée elle-même, tandis qu'elle prononçait ces syllabes qui lui représentaient un passé si vague, si lointain, si aboli. »

— « C'est la preuve qu'une femme n'oublie jamais tout à fait les sentiments qu'elle a cru inspirer. Elle n'était pas seulement coquette et légère, votre Mme X***. Elle était aussi vaniteuse, rien que d'après ce petit trait. Car enfin qu'allait-elle chercher là, sinon de quoi raconter à son gigolo qu'un lieutenant de vaisseau s'était fait moine par amour pour elle? »

— « Vous jugerez. Ce qu'elle allait chercher là, elle ne le savait pas, et elle y allait. Elle sonne donc à la porte. Le gardien ouvre et commence de la conduire par les corridors déserts du grand bâtiment vide. Ils arrivent dans le premier cloître. Là, elle lit sur une pancarte accrochée au pilier d'angle : « Par respect pour les religieux enterrés dans ce cimetière, on est prié de parler bas, » et c'est à voix basse qu'elle demande : — « Mais où sont les tombes? » — « Vous ne voyez pas ces petits tertres, » répond-il, « qui bossuent le sol? Les pères reposent là. » Des herbes folles revêtaient ces mamelons mortuaires. De rares papillons, survivance du dernier été, voletaient au-dessus des fleurs sauvages semées dans cet épais tapis vert. Deux cyprès colossaux pointaient vers le ciel, à l'extrémité de ce funèbre carré que rendait plus mélancolique encore un amas de croix de bois déracinées, et placées contre le mur de soutènement. — « Elles sont toutes pareilles, » disait le guide en les montrant, « comme les tombes. Leur bois pourrissait, à cause des pluies et de l'ombre de ces arbres. Le mistral les cassait. J'ai pris le parti de les ranger là. C'est plus propre. Il y avait le nom du mort sur chacune. Mais, » ajouta-t-il avec une naïveté qui ne

prêtait pas à sourire, tant elle était fervente, « ils
« n'ont pas besoin d'être nommés au Bon Dieu. Il
« saura bien les reconnaître, quand il les ressuscitera,
« au dernier jour. » — « Jusqu'à qu'elle époque les
« a-t-on enterrés ici? » interrogea Mme X***. —
« Jusqu'en 1903, » répondit le vieillard, « la date de
« l'expulsion. » Et il ajouta ces mots qui firent tres-
saillir la visiteuse : « Le dernier a été l'officier de
« marine. Tenez, il est là, dans ce coin. » — « Un offi-
« cier de marine? » demanda-t-elle. C'était par moi et
au cours d'une conversation d'après dîner, dans le
monde, qu'elle avait appris la fin de Léonard et avec
quelle indifférence apparente ! Et maintenant, comme
si elle pouvait avoir un doute sur la personnalité de
ce mort, elle continuait : « — Il avait vécu longtemps
« dans ce couvent? » — « Dix ans. » — « Il était âgé? »
— « Quarante, quarante-cinq... Voulez-vous voir sa
« cellule? C'est la plus jolie de toutes, à cause des
« peintures. » — « Des peintures? » interrogea-t-elle.
Le souvenir de l'album traversait sa mémoire. —
« Oui, » insistait le guide, « s'il n'avait pas été lieute-
« nant de vaisseau, il aurait pu gagner gros comme
« artiste. C'est tout au fond, là-bas. Nous voyons
« d'abord le réfectoire, la chapelle, et je vous y mène. »
Tout en parlant, il s'engageait, et elle à sa suite,
dans une galerie qui contournait les cellules des
moines. Chacune des portes avait un écriteau sur lequel
se lisait une inscription, le plus souvent en latin.
Observant que sa compagne regardait ces devises, le
guide commença de les traduire les unes après les
autres, avec son accent un peu chantant de Méridional.

Et c'était des phrases pieuses qui résonnaient dans le silence de ce cloître, comme si des voix sorties du cimetière tout voisin répétaient les pensées dont avaient vécu les hôtes du monastère. — « *La ville* « *pour moi est une prison, le désert un paradis...* — *Par* « *la cellule, vers le ciel...* — *Je ne sais rien que Jésus* « *crucifié...* — *J'ai donné aux fatigués mon corps* « *comme nourriture et mon sang aux tristes comme* « *breuvage...* — *Mon Dieu, entendez mes larmes...* — « *Notre cœur est inquiet, Seigneur, jusqu'à ce qu'il se* « *repose en vous...* — *Le Fils dit : Reçois-moi et rachète-* « *toi...* — *Je t'attirerai dans la solitude et je te parlerai* « *au cœur...* » Combien ces paroles d'ascétisme et de mysticité rendaient un son étrange aux oreilles de la Parisienne. Et quel décor, étrange aussi, que celui du réfectoire dont les longues tables de bois rappelaient les réunions dominicales, où les solitaires prenaient leurs repas en commun, silencieux, en écoutant une lecture sacrée faite par l'un d'entre eux du haut de la petite chaire ! Une demi-hallucination s'emparait de la visiteuse. Elle les voyait, et parmi eux, celui qui l'avait aimée. Il était là, dans son froc blanc, marchant avec ses frères vers la chapelle, où elle-même entraît maintenant et dont les stalles vides, l'autel dégarni, les clous sur les murs privés de leurs tableaux, révélaient l'abandon. — « On n'y célèbre plus « la messe, » disait le guide, « mais je vais tous les « huit jours à Brignoles, à bicyclette, chercher une « bouteille d'eau bénite. » Il se signait et la visiteuse l'imita. Un peu de cette eau tachait encore l'extrémité de ses gants, lorsque le vieillard l'arrêta en lui disant :

« Nous sommes chez le marin. » Cette porte avait aussi son inscription, mais en français : « *Je pensais à toi dans mon agonie. J'ai versé telle goutte de mon sang pour toi... — Je te suis plus ami que tel ou tel, car j'ai fait pour toi plus qu'eux et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi et ils ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et de tes cruautés...* » — Ces deux phrases empruntées à Pascal et à son *Mystère de Jésus* allaient prendre pour la femme galante une signification bouleversante. Elle était entrée, et le guide continuait son pieux boniment : — « Toutes ces cellules se ressemblent ; ce sont de petites maisons, avec plusieurs pièces. Voici la chambre à coucher. Il est mort dans ce lit... Voici la salle à manger. Oh ! pas pour des banquets, sûr ! Avec le guichet pour passer le repas. Que de fois je lui ai rendu ce petit service... Voici la chambre pour méditer, avec le prie-Dieu et le crucifix. Oh ! il y a un peu de poussière ! Dame, je suis tout seul. Mais, un coup de fion, et quand les Pères reviendront, ce sera vite fait... Descendez l'escalier, maintenant. Doucement, les marches branlent un peu. Nous sommes dans l'atelier. Tous les Pères travaillaient de leurs mains et lui si adroitement !... Tenez, là, dans son petit jardin... Cette statue en bois, c'est le Prieur ; et puis ce mât, regardez... » Au milieu d'un étroit parterre abandonné, où fleurissaient des rosiers sauvages, un petit mât se dressait, en effet, avec de minuscules haubans, et tout en haut, sur les quatre flèches d'une girouette immobile se lisaient les lettres N. S. E. O. « Cela lui rappelait son

« métier, » continuait le guide. « Et le Prieur, comme
« il a l'air bon, n'est-ce pas?... Mais tournez-vous.
« Ça, c'est le nanan, la merveille, la grotte aux pein-
« tures... » Un petit hangar de pierre avait été cons-
truit dans un retraits, et trois fresques peintes à la
détrempe se voyaient sur les murs. L'une représen-
tait une femme agenouillée aux pieds du Christ et
les essuyant de ses cheveux dénoués. — « Vous la
« reconnaissez, » reprend le guide, « sainte Madeleine,
« notre sainte ; tenez, là, de l'autre côté, le Sauveur
« lui apparaît et, au fond, elle aborde en Provence
« dans sa barque, avec Lazare, Marthe et Sarah. N'est-
« ce pas qu'on la croirait vivante? » Puis, comme il
regardait la visiteuse, pour épier son admiration :
« C'est drôle, » fit-il, « elle vous ressemble un peu. » —
C'était en effet son portrait, celui de sa vingtième
année, que la femme vieillissante pouvait contempler
dans ces trois visages de la pécheresse repentante, son
pur ovale d'alors, sa bouche fraîche, ses cheveux
souples, sa taille, ses mains, ses yeux surtout, avec
leur anxieuse fixité. Oui, c'était elle, et animée de
sentiments si différents de ceux qu'elle avait éprouvés
jusqu'ici ! On eût dit que le peintre avait deviné
qu'un jour elle serait très malheureuse, et il lui avait
donné aux pieds du Sauveur l'expression de la détresse
enfin consolée, de l'espérance surgissant de l'abîme
d'un cœur. Dans la scène de l'apparition, de quel
amour il avait rempli ces prunelles, lui qui n'en con-
naissait que les duretés ! Le paysage de mer, de ciel,
de rochers, autour de la barque, était illuminé par
un rayonnement émané de la Sainte, comme si elle

donnait seule son sens de beauté à cet horizon. Et une dernière inscription tirée d'un texte de saint Augustin sur la femme adultère courait en lettres capitales au bas des trois scènes : « *Ils restèrent seuls, la pécheresse et le Sauveur, la grande misère et la grande miséricorde.* » Vous imaginez-vous l'impression de cette femme rencontrant sur ce mur, au fond de ce couvent déserté, la preuve inattendue et saisissante du sentiment que lui avait voué l'hôte de cette Thébaïde? Toutes les prières qu'il avait faites pour elle, dix ans durant, pour que son âme fût sauvée, avec sa foi profonde dans le grand dogme chrétien de la réversibilité, elle les avait là devant elle! Que pensez-vous de ce sentiment et de cet homme? »

— « Vous le voyez. J'en ai laissé éteindre ma cigarette!... C'est très beau, mais d'autant plus triste. A quoi cela a-t-il servi? »

— « A ce qu'il avait voulu. Les docteurs aujourd'hui passent leur temps à nous parler de chocs et des renversements totaux qu'ils produisent dans l'organisme. Il y a aussi des chocs moraux, qui vont remuer une âme jusqu'au plus intime d'elle-même. Et Mme X*** venait d'éprouver un de ces chocs, à la révélation de l'amour, exalté jusqu'au martyre, qu'elle avait suscité et méconnu. Elle n'était pas restée plus d'une heure au couvent, et elle en sortait *une autre femme*. Elle monte dans son automobile et elle donne à son chauffeur étonné l'ordre, qu'il se fait répéter, de retourner à Aix. Elle fuyait maintenant et Nice et son amant et toute son existence qui lui faisait subitement horreur. Le lendemain, elle repartait pour

Paris. Ai-je besoin de vous dire quels commentaires a provoqués sa disparition subite du monde élégant où elle évoluait? Encore aujourd'hui, quoique à Paris tout s'oublie si vite, ceux qui la connaissaient n'en sont pas revenus. « Cela ne durera pas, » ont dit ses bonnes amies quand elles l'ont vue décliner toutes les invitations, s'emprisonner de plus en plus dans la solitude, se consacrer tout entière aux œuvres. Elles se sont trompées. Cela dure depuis des années. Si vous alliez un matin à l'hôpital du Calvaire, dans le quartier de Grenelle, où l'on soigne les cancéreuses, vous la verriez là chaque jour parmi les Dames auxiliaires, se consacrer à ce dur service, et l'une des plus assidues... Mais qu'avez-vous? »

— « J'ai que je suis furieuse de vous avoir écouté. Ce stupide dancing m'amusait, à présent il m'insupporte. Vous serez cause que demain je ferai cent kilomètres d'auto pour retourner à Saint-Michel-du-Désert voir les peintures. Et puisque vous venez de me parler de service, croyez-vous que vous me rendriez service à moi, qui suis à peu près contente dans mon petit tran-tran de frivolité, si je me mettais à rêver de sentiments comme celui que vous venez d'évoquer? Dieu sait à quoi je me heurterais. Ce serait le cas de dire comme de ce *cock-tail*, mais dans un autre sens : Quelle vie !... Allons, redonnez-moi une cigarette ! N'ayant pas la moindre chance de rencontrer un Léonard, laissez-moi avoir ma défense !... »

Avril 1924.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. — Le chapiteau roman.....	I
II. — Le beau rôle.....	73
III. — Le chauffeur.....	157
IV. — Le geste du fils.....	181
V. — Le sursis.....	211
VI. — L'exemple.....	243
VII. — Le couvent désaffecté.....	273



Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par

Plon-Nourrit et C^{ie},

à Paris, le 15 février 1925.

ŒUVRES COMPLÈTES DE PAUL BOURGET

CRITIQUE

- *I. *Essais de psychologie contemporaine.*
- *II. *Etudes et portraits.*
- III. *Etudes et portraits (2^e série).*
- IV. *Pages de critique et de doctrine.*
- V. *Nouvelles pages de critique et de doctrine.*

ROMANS

- *I. *Cruelle énigme. — Un Crime d'amour. — André Cornélis.*
- *II. *Mensonges. — Physiologie de l'amour moderne.*
- *III. *Le Disciple. — Un Cœur de femme.*
- *IV. *La Terre promise. — Cosmopolis.*
- *V. *Une Idylle tragique. — La Duchesse bleue.*
- *VI. *Le Luxe des autres. — Le Fan-*
- XIII. *Le Danseur mondain.*
- tôme. — *L'Eau profonde.*
- *VII. *L'Etape. — Un Divorce.*
- VIII. *L'Emigré. — L'Ecuyère.*
- IX. *Le Démon de midi.*
- X. *Le Sens de la mort. — Lazarine. — Laurence Albani.*
- XI. *Némésis. — Un Drame dans le monde.*
- XII. *La Geôle. — Cœur pensif ne sait où il va.*

NOUVELLES

- I. *L'Irréparable. — Deuxième amour. — Profils perdus. — François Vernantes.*
- II. *Pastels. — Nouveaux pastels.*
- III. *Recommencements. — Voyages. — Complications sentimentales.*
- IV. *Drames de famille. — Les Pas dans les pas.*
- V. *Un Homme d'affaires. — Monique. — Les Deux Sœurs.*
- VI. *Les Détours du cœur. — La Dame qui a perdu son peintre.*
- VII. *L'Envers du décor. — Le Justicier. — Anomalies.*

THÉÂTRE

- I. *La Barricade. — Le Tribun. — La Vérité délivre. — Le Soupçon.*
- II *Un Divorce (en collaboration avec M. Cury). — Un Cas de conscience (en collaboration avec M. Basset). — La Crise (en collaboration avec M. André Beaunier). — Le Sens de la mort (en collaboration avec M. Cury).*

VOYAGES

- I. *Sensations d'Italie. — Notes d'un voyage en Grèce.*
- II. *Outre-mer*

POÉSIES

La Vie inquiète. — Edel. — Les Aveux. — Poésies inédites.

En cours de publication.

Format in-8° cavalier.

*Volumes en vente en décembre 1926. Prix : **25 francs.**

